











Digitized by the Internet Archive
in 2018 with funding from
Getty Research Institute

HISTOIRE

D E

L'OPERA BOUFFON.

SECONDE PARTIE.

Opéra

HASTINGS

1841

JOHN HASTINGS

JOHN HASTINGS

JOHN HASTINGS

JOHN HASTINGS

HISTOIRE

DE

L'OPERA BOUFFON,

*Contenant les jugemens de toutes les Pièces qui
ont paru depuis sa naissance jusqu'à ce jour.*

Pour servir à l'Histoire des Théâtres de Paris.

SECONDE PARTIE.

Sublato jure nocendi.



A AMSTERDAM,

Et se trouve A PARIS,

Chez GRANGE', Libraire, Pont Notre-Dame;
au Cabinet Littéraire, près la Pompe.

D DCC. XLVIII.

LIST OF

DE

ROYAL HOUSE

THE ROYAL HOUSE OF
THE ROYAL HOUSE OF
THE ROYAL HOUSE OF
THE ROYAL HOUSE OF

THE ROYAL HOUSE OF
THE ROYAL HOUSE OF



THE ROYAL HOUSE OF
THE ROYAL HOUSE OF

THE ROYAL HOUSE OF
THE ROYAL HOUSE OF
THE ROYAL HOUSE OF
THE ROYAL HOUSE OF



HISTOIRE

DE

L'OPERA BOUFFON.

ANNÉE 1763.



Le mercredi 26 Janvier , les Comédiens italiens représentèrent pour la première fois le *Guy de Chêne* ou la *Fête des Druides* , comédie en un acte & en vers libres , mêlée d'ariettes avec un divertissement ; les paroles sont de Monsieur de *Junquieres* le fils , & la musique de M. *la Ruette* , acteur de la Comédie.

Le Guy de
Chêne.

Cette Pièce , sans exciter dans le Public cet enthousiasme avec lequel on reçoit actuellement les Drames du nouveau genre , a obtenu des applaudissemens dont

II. Partie.

A

les Auteurs doivent être satisfaits. En effet cette jolie Bagatelle est, au gré des Connoisseurs, infiniment au-dessus des Bouffonneries qui ont si souvent occupé la scène : tout y est d'un ton agréable, gay & décent, tout y respire le goût & la finesse, & la sévère raison peut y rire sans honte. L'intrigue en est simple, le dialogue aisé, & la musique remplie de ces graces françoises qui, en dépit de la mode, plairont toujours lorsqu'elles paroîtront à leur place.

EXTRAIT du Guy de Chefne.

A C T E U R S.

Le Grand Druide, *M. Rochard.*

ZELI, Berger, Amant de Thiamie,
M. Clairval.

TYAMIE, jeune Bergere, *M.me la Ruelle.*

MA CÉ, vieille Bergere, aimant Zéli,
Mademoiselle Desglands.

COLAS, Payfan, *M. Caillot.*

La fête célébrée avec le plus de pompe chez les Gaulois nos ancêtres, étoit celle du renouvellement de l'année : ils

appelloient ce jour, celui de l'A Guy, l'An-neuf. Dans ce jour tous les jeunes gens du hameau s'empressoient à trouver le Guy de Chêne, qu'on regardoit comme un rameau divin qui présageoit le bonheur de l'année dans laquelle on entroit. Le grand *Druide* choisissoit la plus aimable fille, & la main de cette jeune bergere devoit être la récompense du jeune homme qui, le premier avoit découvert le Guy.

Zéli jeune berger est l'amant aimé de *Tyamie*, & est recherché par la vieille bergere *Macé*, qu'il déteste. On est près du moment où la plus belle du canton va être nommée pour servir de prix au vainqueur, & tous les jeunes garçons vont bientôt entrer dans la forêt pour y chercher le Guy. Pleine de son trouble, la bergere *Macé* ouvre la scène par l'*Ariette* suivante, qui fait connoître son caractère & développe ses intentions.

A R I E T T E.

En vain l'an qui se renouvelle,
Semble m'avertir qu'il est tems
De ne plus songer aux amans :
Jamais fille profita-t-elle

De pareils avertissemens ?

Ah ! j'aime encor comme à quinze ans.

Mais rendons , s'il se peut , la fête

Qui s'apprête

Utile à mon amour ;

Enlevons en ce jour

Sans retour ,

A Zéli l'objet qui l'engage :

Peut-être alors , à cet ingrat

Plairai-je davantage.

L'amour à mon âge

N'est pas délicat.

En vain . &c.

L'amoureux *Zéli* vient chercher *Tyamié* , il fait agréablement l'éloge de ses charmes , mais elle ne vient point : il croit l'entendre , elle vient , ... non , le charme cesse , ce n'est que *Macé* : cette vieille bergere , dit-il , a toujours la fureur d'aimer quelqu'un & c'est malheureusement mon tour. *Macé* qui feint d'arriver , joue le scrupule ; elle craint qu'on ne regarde dans le village , comme un rendez-vous , le hazard qui lui fait rencontrer si souvent *Zéli*. Le hazard , répond *Zéli* , n'en est point cause , il ne se répète pas. *Macé* est certaine que l'ardeur de chercher le Guy & l'espérance de le

trouver , est ce qui empêche *Zéli* d'être
galand : elle ne doute pas qu'il n'aspire
à la main de la plus belle , qui doit être
le prix du vainqueur. Moi je veux le
cœur , dit *Zéli*.

A R I E T T E.

Qu'amour nous donne
Une Couronne ,
Tout nous rit :
Que la fortune
Nous en donne une .
Tout languit.

Il déclare à *Macé* que *Tyamie* est l'ob-
jet de ses vœux , & lui en fait ainsi le
portrait.

Elle a les yeux fripons d'un amour qui s'envole ,
Après avoir lâché son coup ,
Son teint . . . C'est une fleur que toute sa figure.

M A C É.

Traître , j'aurai raison de cette injure.

Z É L I.

Eh ! quoi , *Macé* , vous prenez mal ceci ?

Vous êtes une fleur aussi ,

Mais cette fleur pour moi se pressa trop d'éclorre.

Macé sort furieuse. *Zéli* entend la voix de *Tyamie* qui l'appelle. Les deux amans se font les plus tendres caresses, ils fixent l'époque de leur bonheur au moment qu'ils se sont aimés. *Zéli* a sacrifié à sa chère maîtresse l'avantage accordé au berger qui le premier découvre l'*Aguy*, & *Tyamie* n'est pas tentée d'être déclarée la plus belle du village, elle ne veut être aimable qu'aux yeux de *Zéli*. Ciel ! qu'elle crainte subite, dit *Zéli*, ah ! *Tyamie*, on nomme la plus belle.

A R I E T T E.

Pour les graces que tu rassembles
Un Druide eut toujours des yeux :
Il voit chaque jour les Dieux,
Et tu leur ressembles.

Il te choisira,
Crois en mes allarmes,
L'excès de tes charmes...

Me perdra.

Pour les Graces, &c.

Tyamie tâche de le rassurer ; elle lui apprend que le *Druide* ne juge de la beauté d'une bergere que par la valeur des présens qu'elle lui apporte. Le grand *Druide* arrive avec sa suite. Il a été gagné

par les présens de la vieille *Macé*, & pour lui ménager la possession de *Zéli*, il nomme *Tyamie*, & quelques efforts que fassent les deux amans, ils ne peuvent faire révoquer cet arrêt rigoureux.

Au milieu de sa douleur, *Tyamie* propose à *Zéli* de chercher le Guy lui-même & lui promet de faire en sorte d'arrêter ses concurrens. Dans ce moment on voit voler une *Grive*. Cet oiseau aime la graine du Guy, il la cherche; *Zéli* court, suit son vol des yeux, & si sa légèreté le seconde, il reviendra vainqueur.

La scène suivante se passe entre *Macé* & *Tyamie*. La jeune bergere fait accroire à cette jalouse que *Zéli*, indifférent pour la fête, est dans les champs à garder son troupeau.

Colas prêt à partir pour aller découvrir le *Guy*, avec d'autres Payfans, vient faire compliment à *Tyamie* sur le choix du *Druide*. La bergere met tout en œuvre pour l'arrêter. D'abord elle lui chante l'ariette qui suit

AR I E T T E.

Vous qui sous l'amoureuse étoile,
Voulez des flots tenter le sort,

A iv

Mettez promptement à la voile ,
Et ne vous arrêtez qu'au port.

Des Syrenes enchanteresses ,
Sur-tout n'écoutez point les chants :
Leurs accens ,
Leurs caresses ,
Sont des écueils plus dangereux
Que les vents furieux.
Vous qui , &c.

Ensuite elle feint d'être effrayée & d'avoir vu un loup se cacher derrière un buisson ; elle prie *Colas* de ne la pas abandonner. *Macé* vient qui a découvert la ruse & qui annonce à *Colas* que *Zéli* est depuis une heure à chercher le *Guy* , mais dans le tems que *Colas* prend sa course , on entend chanter *Victoire , Victoire*. *Tyamie* est au comble de la joie , son amant a trouvé le *Guy*. *Macé* est furieuse.

A R I E T T E,

Mon désespoir , (dit-elle)
Ne se peut concevoir :
La rage dont mon cœur pétille. . .
Perdre en même-tems
Zéli , mes présens ,
Et puis rester fille. . . &c.

Elle propose à *Colas* de l'épouser , mais *Colas* s'enfuit en criant *Nanin , nanin*. Les deux amans se félicitent de leur bonheur & terminent la Pièce par ce Duo.

Que jamais notre ardeur ne cesse ,

Quand l'hymen aura nos sermens :

Soyons époux pour nous aimer long-tems.

Soyons amans pour la tendresse.

Quelques critiques ont reproché à cette Pièce un peu de langueur. Cela vient , si je ne me trompe , du foible parti que l'Auteur a tiré de son rôle de *Colas*. Si ce Personnage eût été plus *nécessité* dans cette Comédie , si sa jalousie ou son amour eussent été établis dès le commencement & qu'il ne se fût pas présenté purement comme accessoire , sans doute il auroit donné plus de jeu aux divers mouvemens de la jeune *Tyamie* , & la petite ressource du loup & d'une chanson , étrangère au sujet , n'auroient pas été nécessaires.

Quoi qu'il en soit , cette Pièce mérite les applaudissemens qu'elle a reçus , & il y a lieu d'espérer qu'une seconde tentative confirmera le Public dans la juste opinion qu'il a des talens de l'Auteur.

Il y avoit déjà quelque tems qu'on La Bagarre

Av

menaçoit les amateurs du genre à la mode , d'une production nouvelle ; aussi le 10 Février les Comédiens italiens offrirent à leur censure , *La Bagarre* , Comédie en un acte , mêlée d'ariettes , paroles de Monsieur *Poinfinet* le jeune , musique de Monsieur *Vanmalder* ; ce Drama , dont le sujet est pris d'un conte de *Douville* , intitulé les *Accidens* , éprouva toute la sévérité des jugemens du Public , malgré l'indulgence qu'il accorde à tous les Ouvrages qui lui sont présentés , sous la *saufve-garde* d'une musique agréable. Cette Pièce , est le premier Opéra-comique qui ait éprouvé ce triste sort , depuis la réunion ; elle n'a pas réparue.

Par une juste prévoyance , l'Auteur des paroles les avoit fait imprimer avant la représentation : dans une Préface qui y est jointe , il se plaint amèrement des *petits chagrins* qu'il a essuié de la part du Public , & dont les Journalistes ont été forcés de rendre compte.

Il est naturel qu'un pere tendre aime ses enfans , quelques difformes qu'ils soient ; mais cette amitié aveugle ne le met pas en droit d'exiger qu'on leur prodigue des caresses , ni qu'un peintre gra-

cieux les choisisse pour modèie.

Si quelques légères remarques sur les petits défauts d'un Poème , entrent dans la classe des *petits chagrins* de certains Auteurs , la justice qu'ils se rendent & les louanges que leurs amis accordent , avec profusion , à leur modestie , à leur goût & à leur jugement , font bientôt disparoître ces *petits chagrins* causés par d'indiscrets Journalistes.

Il faut bien remarquer à l'égard de cette Pièce , que la musique , dont il reste une idée favorable , ne doit pas être confondue dans sa chute.

Pour réparer le vuide que leur laissoit la déroute de *la Bagarre* , les Comédiens risquerent le 19 Février le *Bon Seigneur*, Comédie en un acte, en prose, mêlée d'ariettes; paroles de Monsieur *Deshoulmiers*, musique de Monsieur *Desbrosses*, que le Public proscrivit sans espoir de retour. Le bon Seigneur.

Tout ce qu'un Ouvrage de société, fait pour une circonstance particuliere, peut avoir d'agréable & d'intéressant, est absolument perdu pour le Public. Une louange , peut-être fine , échappe , une allusion frappante , n'a point de sel : l'en-

nui s'empare du spectateur, la Pièce tombe & l'Auteur même est forcé de convenir qu'elle ne devoit pas réussir.

La Bienfaisance est une vertu d'autant plus recommandable, qu'elle est rare, mais elle n'est point théâtrale : c'est une vertu tranquille, qui ne fournit nul jeu au caractère de celui qui la possède, à moins que des situations bien amenées ne parussent forcer sa façon de penser, lors même qu'il doit n'être pas généreux & bon. Ainsi un seigneur bienfaisant, reçu dans sa terre avec joie, qui cherche à faire le bonheur de ses vassaux & qui en reçoit le tribut de louanges qu'il mérite, sans embarras, sans actions, sans intrigue, est un personnage admirable dans la société; mais sur le théâtre, peu intéressant pour le Public.

Le Bucheron, ou les trois Sou-haïts,

Le 28 Février on a donné pour la première fois le *Bucheron* ou les *Trois sou-haïts*, Comédie en un acte, en prose, mêlée d'ariettes, paroles de MM. *Guichard & C....*, musique de Monsieur *Philidor*.

Le sujet de cette Pièce est tiré d'un conte de feu *Perrault*, écrit avec légèreté, & dont voici une courte analyse.

Un Bucheron excédé de fatigue & las d'être toujours misérable , appelle la Mort à son secours. Jupiter lui apparoît & lui permet de former trois souhaits qu'il exaucera. De retour au logis, il fait part à sa femme de ce qui lui est arrivé : il la consulte sur les souhaits qu'il doit faire , & comme il est auprès d'un bon feu ,

Il dit , en s'appuyant sur le dos de sa chaise ,
Pendant que nous avons une si bonne braise ,
Qu'une aune de boudin viendrait bien à propos.

Le souhait est accompli , le boudin paroît. La femme se met dans une colere affreuse de l'imprudence de son mari , qui de mauvaise humeur à son tour , dit :

Peste soit du boudin & du boudin encore ,
Plût à Dieu , maudite Pécure ,
Qu'il te pendît au bout du nés !

Aussitôt dit , aussitôt fait , le boudin pend au nés de Margot. Le Bucheron pouvoit laisser sa femme dans ce ridicule état , mais il l'aimoit & fut

Trop heureux d'employer le souhait qui restoit.
(Faible bonheur , pauvre ressource)

A remettre sa femme en l'état qu'elle étoit.

La morale de ce conte se présente d'elle-même.

Ainsi que Blaise, tous les hommes
Se plaignent de leur sort & forment des souhaits.
Songeons plutôt, songeons imprudens que nous
sommes

A bien user des dons que le Ciel nous a faits.

Voyons, avec quelle adresse, les Auteurs ont mis ce joli conte en action.

EXTRAIT du Bucheron.

ACTEURS.

BLAISE, Bucheron, *M. Caillot.*

MARGOT, femme de Blaise, *Mme Bérard.*

SUZETTE, fille de Blaise, *M. la Ruette.*

COLIN, amant de Suzette, *M. Clairval.*

SIMON, vieux Fermier }
amoureux de Suzette, } *M. Champville.*

LE BAILLI, *M. la Ruette.*

Une Meuniere, }
Une Commere, } *Mlle Desglands.*

Un Cabaretier, }
Mercure. } *M. Saint-Aubert.*

Suzette & Colin ouvrent la scène. Suzette vient de porter à déjeuner à son Pere qui travaille dans la forêt, elle ne peut

DE L'OPERA BOUFFON. 15

écouter *Colin* qui veut l'arrêter , sa mere
la gronderoit :

A R I E T T E.

Quel bruit hier , pour un bouquet !

Tu me l'offris d'un air si tendre ;

Je ne pus me défendre

D'en parer mon corset.

Devois-je m'attendre

Que maman s'en fâcheroit ?

Ah ! dit-elle , en colere ,

D'où vient ce bouquet là ?

Quelqu'un cherche à vous plaire ,

Je n'entend point cela :

Qu'on me le donne ,

Je crois qu'elle raisonne ,

Sa voix , ses yeux , tout marquoit sa fureur.

Je tremblois de frayeur.

Quel bruit , &c.

Elle instruit son amant qu'on a dessein
de la marier à *Simon* ; on entend des
coups de cognée & tous deux se sauvent
dans la crainte d'être vûs par *Blaise* qui
arrive , en se plaignant de son sort.

A R I E T T E.

Dès le matin

Je prends en main

Ma lourde cognée ,
Et dans le bois voisin .
Toute la journée ,
Je vais taillant ,
Coupant ,
Abbattant ,
Han , han ;

Qu'on a de peine
Pour un petit gain ;
Mais un peu de vin
Me redonne haleine ;
Mais un peu de vin
Me remet en train.

Ma besogne achevée ,
Je n'ai pas plus de repos :
Sergent , taille , corvée ,
Sont les moindres de mes maux .
A la maison ,
Un vrai Démon
Me querelle ,
Méchant femme & point de pain ,
Ah ! quel destin !
Dès le matin , &c.

Il n'a pas cessé de chanter , qu'on entend gronder le tonnerre ; *Mercur*e paroît & lui annonce qu'il aura trois souhaits à former qui seront accomplis , & lui re-

commande en partant, de profiter de la grace de Jupiter. *Blaise* exprime d'abord son étonnement, il se livre à la joie, il rêve à ce qu'il fouhaitera, il est bien embarrassé, tout ce qu'il se propose, il le rejette. Il avale le reste de sa bouteille, comptant que cela lui ouvrira l'esprit, *Margot* sa femme, le surprend, elle le gronde sur son oisiveté, lui reproche son peu d'amour pour elle, pour ses enfans, lui dit qu'il ne songe point à établir *Suzette* leur fille, que *Simon*, riche fermier la demande en mariage : à ce nom, *Blaise* hausse les épaules. *Margot* le questionne & son mari la met assez difficilement au fait de l'heureuse aventure qui lui fait mépriser *Simon*. Elle se radoucit, flatte son mari autant qu'elle l'a querellé. Il sort pour aller consulter le Bailly & appaiser ses créanciers. *Margot* seule se fait un portrait extravagant de sa grandeur future & faute de joie. *Simon* vient s'informer quand il épousera *Suzette* : pour toute réponse on lui rit au nés : arrive un *Cabaretier* & une *Meuniere* qui sont des créanciers ; on les reçoit de même. Au mot de *Trésor*, que lâche *Margot*, ils cessent leurs menaces, lui

font les offres les plus obligeantes & se retirent persuadés qu'elle a trouvé un *Trésor*. *Simon* est aussi dans cette erreur ; *Suzette* la confirme en venant parler gaie-ment de la richesse prochaine de son Pere. *Margot* lui impose silence & lui enjoint de ne plus penser à *Simon* : elle avoue ingénument qu'elle n'y a jamais pensé , & sur ce que sa mere dit qu'elle lui ré-serve quelqu'un qui fera mieux son fait ; la jeune fille , croiant que c'est de *Colin* son amant dont il est question , le nom-ine , *Margot* s'emporte. *Suzette* répond :

A I R.

Jé voudrois bien vous obéir ,
Maman pour cela je suis faite ;
Mais si vous chérifiez *Suzette* ,
La voulez-vous faire mourir ?

Quel chagrin pour *Colin* lui même
Si mon cœur alloit le trahir ,
Non , non , je n'y puis consentir ,
Quel mal fais-je donc quand je l'aime ?

Simon qui triomphe de voir *Margot* traversée dans son projet , rit , & *Suzette* s'obstine à vouloir *Colin*. L'absence de *Blaise* inquiète l'ambitieuse *Margot*. Elle

fort pour l'aller joindre , en ordonnant à sa fille de rester avec *Simon*, homme âgé, qu'elle craint moins que le jeune *Colin*. Empressement de la part de *Simon*. Eloges contrastés de *Colin* : cet amant survient , le bon fermier touché de leur amour naïf , fait un retour sur lui-même & promet de les seconder auprès de *Blaise*.

Blaise amène le *Bailly* qui vante beaucoup ses conseils , & qui ne fait que boire & manger en prescrivant toujours la modération. Le *Bucheron* rempli de ses idées de fortune , entend avec peine une proposition de mariage qui retarde l'accomplissement de ses trois souhaits , il se débarrasse de *Suzette* & de *Colin* par des promesses vagues , & retient *Simon* qui le complimente. *Margot* revient , on se met à table , chacun donne son avis , conformément à son goût : on mange quelques petits poissons. *Blaise* excite ses convives & surtout le *Bailly*,
 » encore , s'écrie t il , que n'avons-je à
 » la place , car je sçais que vous les ai-
 » més..... là.... une belle anguille ?
 il en paroît une dans le plat toute accommodée. *Blaise* se dépite , *Margot*

l'invective : le *Bailly* & *Simon* mangent & boivent. La colere & le déluge de propos de la femme réduisent le mari qui ne peut l'adoucir par les deux souhaits qu'il dit avoir encore à former , à souhaiter sans y songer qu'elle devienne muette : elle veut continuer ses injures , mais en vain , de rage elle renverse les bancs & fort désespérée. Le *Bailly* conseille , *Blaise* se désole , *Simon* plaisante. *Suzette* arrive en pleurant , elle se plaint que sa mere l'a battue , elle se console dans l'espérance qu'on la mariera avec *Colin* , & s'afflige après l'explication des deux malheurs , sçavoir , l'anguille & la perte de la parole. *Colin* vient demander si *Margot* consent enfin à l'accepter pour gendre ; on le renvoye à *Blaise* , qui gémit de n'avoir plus qu'un souhait. *Margot* reparoit amenée par une *Commere* qui lui sert d'interprête : *Blaise* propose à sa femme de la faire Reine par son dernier souhait. *Reine* & ne point parler , dit le *Bailly* , *Non* , *non*. Cela met dans une grande perplexité le mari , il s'attendrit , il maudit son indiscretion. Tout le monde se joint pour l'engager à rendre la parole à la pauvre *Margot* , il

hésite long-tems , il cède. Elle ne tient plus en place , ce sont des remerciemens & un caquet infinis. Le *Bailly* promet d'appaiser les créanciers , on unit *Suzette* & *Colin* , & le *Bucheron* reprend de bon cœur sa cognée , il chante.

A R I E T T E.

Reprenons gaiement , reprenons
Le chemin de notre chaumière ,
Consolons-nous , ces bras sont bons ,
Ils écarteront la misère.

Du vin , de la gaité ,
Ménagère gentille ,
Sur-tout de la santé ,
C'est par où Blaise brille ;
De la tranquillité ,
Tout le reste est vétille.

Reprenons , &c..

La Pièce est terminée par un joli Vau-
deville , dont voici le couplet adressé au
Parterre.

Auteurs avides du suffrages
Pour parvenir à votre but ,
Dont la Route ou la Gloire engage
Ne pressez pas trop le Début ;

Du Public qui tient la Balance ,
Etudiez long-tems le Goût :
Trop de pèrulance,
Gâte tout.

Il y a dans cette Pièce plus de conduite qu'il ne s'en trouve ordinairement dans ces sortes de Drames. Les rôles de *Blaise* & de *Margot* sont bien soutenus. Le style , en général , est simple & bien coupé. Il y regne une gaieté franche proportionnée aux caractères des acteurs & à la situation où ils se trouvent. Les plaisanteries répandues dans les scènes ont de la finesse , & les traits de morale qui y sont jettés sans prétention ne manquent pas de force. La musique de M. *Philidor* & le jeu vrai , vif & animé de Monsieur *Caillot* ont assuré le succès de cette Pièce. Rien de plus heureux que l'ariette des plaintes du *Bucheron* sur sa misère. Le *Quatuor* des créanciers , le *Trio* des consultations , le *Septuor* de la fin , morceaux détaillés sans confusion , sont les airs qui ont paru faire le plus grand effet. On a remarqué avec quelle intelligence , sans cesser d'être aussi har-

moniste, Monsieur *Philidor* a sçu plier son génie à cette mélodie agréable & phrasée que notre langue exige & sans laquelle on ne parviendra jamais à rendre l'expression du dialogue.

Le Public paroïsoit désirer depuis long-tems, que les Auteurs tirassent le nouveau genre, le genre favori, du ton de la Pastorale ou de celui de la Bouffonnerie. Le succès de Monsieur *Sédaine*, dans le *Roi* & le *Fermier*, justifioit ce souhait & il ne paroïsoit plus douteux que la conduite, l'intérêt, enfin un plan régulier ne fussent soufferts dans un Drame mêlé d'ariettes.

En conséquence de ce nouveau moyen de plaire, Monsieur *Poinssinet* le jeune risqua de faire représenter le 21 Avril *Appelle & Campaste*, Comédie héroïque en deux actes, en vers, mêlée d'ariettes, musique de Monsieur *Gibert*.

*Appelle &
Campaste.*

Cette Pièce essuia encore plus de désagrément que l'infortunée *Bagarre* dont nous venons de parler. On ne put s'accoutumer à voir *Alexandre le grand* remplir le premier personnage d'un Opéra-comique, en prendre le langage & s'énoncer en ariettes. Cette circonstance à

cependant produit une espece de révolution dans les esprits , sur le compte de ce fameux Conquérant, en ce qu'elle justifiera sa mémoire du reproche d'un orgueil insensé , d'avoir voulu n'être peint que par Appelle.

Ce qui est arrivé à cette représentation prouve que la précaution d'*Alexandre* étoit fondée & qu'elle n'auroit pas été de trop de la part d'*Appelle* pour son compte , si l'un & l'autre eussent prévu ce qui leur arriveroit tant de siècles après eux.

Les deux
Cousines.

Le 21 Mai , les Comédiens représentèrent pour la première fois les *Deux Cousines* ou *La bonne amie* , Comédie en un acte , mêlée d'ariettes , paroles de Monsieur de la *Ribadiere* , musique de Monsieur *Desbrosses*.

Une mere veut marier sa fille à un vieux Campagnard , qui ressemble au *Douillet* de l'*Ami de tout le monde* ; ce campagnard , indifférent sur tout , y consent pourvû que ce lien n'interrompe point ses promenades & ne l'oblige à aucun soin. La fille aime un jeune seigneur du canton, qui est infidele & conte fleurette à une cousine qui est sous l'aîle de
la

la mere. La cousine trahit son amie & écoute le jeune homme. Elle consent à se laisser enlever, cependant elle a honte de sa trahison; moi trahir Julie, dit-elle,

A I R.

Amis, amans, accourez, jugez-moi,

Suis-je coupable ?

Lequel des deux est préférable ?

Duquel faut-il suivre la loi ?

L'amitié dans mon ame

Doit-elle anéantir l'amour ?

Ou l'amour dont je sens la flamme,

Doit-il triompher en ce jour ?

La cousine fait l'aveu de son crime à la jeune fille, elle lui propose de prendre sa place dans le rendez-vous qu'elle a donné au jeune seigneur. L'amant, au désespoir de son inconstance, arrive, il avoue à la fausse cousine combien il déteste sa conduite; tout se développe & la cousine épouse le *Campagnard* qu'elle avoit refusé.

La joie publique a toujours fait naître Les Fêtes de celle de M. Favart & personne n'a la paix.

II. Partie.

B

chanté le bonheur de la Nation plus de talens & plus de vérité. Tout retentissoit encore des applaudissemens mérités que venoit de recevoir sur le Théâtre François la jolie piece de l'*Anglais à Bordeaux*, lorsque le 4 Juillet il donna aux Italiens les Fêtes de la paix, divertissement en un acte, à l'occasion de l'inauguration de la statue du Roi & de la publication de la paix.

Une Piece inspirée par le cœur est à l'abri de la critique. On n'y doit chercher ni conduite, ni liaisons de scènes, ni caractères décidés; l'ivresse des sentimens, la joye naïve, le tumulte, doivent faire de ces sortes de drames, un tableau mouvant, d'autant plus expressif, qu'il représente au vrai l'agitation bruyante d'un peuple qui adore son Roi & qui commence à goûter les prémices de la paix qu'il lui donne. Telles sont à peu près les sœurs aînées des *Fêtes de la paix*, les *Amours grivois*, le *Bal de Strasbourg*, qui dans d'autres circonstances, ont tracé l'image de l'allégresse publique.

EXTRAIT des Fêtes de la Paix.

A C T E U R S.

Premier Cent-Suisse , *M. Lobreau.*

Second Cent-Suisse , *M. Champville.*

Le Roi d'armes , *M. Caillot.*

Bouquetieres ,

Mme Favart , Mme. la Ruelle , Mlle. Collet,

Jardiniers ,

Messieurs Champville & Lobreau.

COLAS , *Mme Riviere.*

BABET , *Mme. la Ruelle.*

Un faux Abbé , *M. Clairval.*

Une petite Bourgeoise précieuse ,
Mme. Bognioli.

Un Grenadier , *M. la Ruelle.*

Un Précepteur , *M. Rochard.*

Pastres.

Mrs Baletti , la Ruelle , Champville , le Clerc,

Pastourelles ,

Mlle. Collet , Ursule , &c.

GOMBAUT , *M. Caillot.*

MACÉ , *Mme. Favart.*

NICETTE , *La petite Léonore.*

L'Officier des Grenadiers , *M. Lobreau,*

Grenadiers ,

*Messieurs Champville , Clairval , Desbrosses ,
Dehesse.*

Le Carillonneur , *M. la Ruelle.*

La Carillonneuse , *Mlle Desgland.*

L'Artificier , *M. Caillot.*

Une Femme du peuple , *Mme. la Ruelle.*

Une autre Femme du peuple , *Mme. Favart.*

Un Marinier , *M. Lobreau.*

*Le Théâtre représente la Place
de LOUIS XV.*

Un cœur des Cent-Suisses , alternatif
avec un cœur des gens du peuple , ou-
vre la scène. Le Roi d'armes paroît &
annonce la paix.

A R I E T T E.

Bruyans organes de la guerre ,
Trompettes , fifres & tambours ,
Cessez d'épouvanter la terre ,
Nous n'avons plus que de beaux jours.
Les tonnerres de Bellonne
Sont éteints par les amours ;
Si le bronze encor raisonne ,
C'est pour annoncer les beaux jours.
Jouissez tous d'un sort tranquille ,
Ma voix vous annonce la paix ,
La paix regne dans cet asyle.

D'un Roi qui vous la donne , honorez les bienfaits.

Des Bouquetieres viennent offrir leurs
bouquets & chanter quelques couplets ;

aux Bonquetieres succèdent des Jardiniers, qui chantent aussi, & consentent d'unir leurs bouquets à ceux des Bonquetieres.

Babet attend *Colas* qui lui a donné rendez-vous. *Colas* arrive & vient lui faire hommage d'un nid qu'il a trouvé dans le bois de Boulogne. *Babet* exige qu'il mette les petits en liberté, il le veut, pourvu que *Babet* lui engage la sienne.

Un Précepteur arrive avec ses Eco-liers ; il les invite à admirer la statue du Roi,

Qu'à jamais (dit-il) dans votre mémoire,
Plus encor dans vos cœurs, soient imprimés les
traits

D'un Roi qui nous donne la paix.
La vaste ambition, l'orgueil de la victoire,
Ne rendent point un Monarque plus grand ;
Un Prince pacifique efface un Conquérant,
Le temple de la Paix est celui de la Gloire.

Au *Précepteur* succèdent une Bourgeoise & un soi-disant Abbé : ils sont reconnus par un Grenadier mari de la Bourgeoise. Le faux Abbé juge à propos de se retirer, & les deux époux se raccommo- dent en faveur de la paix gé-

Gombaut ancien Grenadier , Macé sa femme & Nicette leur petite fille , avec une troupe de Pâtres & de Pastourelles , viennent se réjouir du commun bonheur. Tandis que le fléau de la guerre ravageoit des contrées , ils goûtoient les douceurs de la paix dans leur village.

Si nous avons chez nous , (dit Macé) ignoré ces malheurs ,

(*Montrant la Statue du Roi.*)

Vers ce Prince élevons nos cœurs.

La petite Nicette demande à son Grand-pere ce que c'est que la guerre : voici le portrait qu'il lui en fait.

A R I E T T E.

Vous souvient-il de ce cruel orage

Qui s'accagea tous les biens du village ?

Nicette à peine avoit-elle six ans.

Nos moissonneurs étoient à leur ouvrage ;

Tout à coup un sombre nuage ,

Epais & noir , couvre le tems ,

En roulant , roulant dans ses flancs

Et l'épouvante & le ravage.

Nos épis dispersés par le souffle des vents ,

Avec des tourbillons de feuilles , de poussière ,

S'élèvent dans les airs & cachent la lumière ,

(*A sa petite fille.*)

Nous te ferons entre nos bras tremblans.

Nous cherchons un asyle au creux d'une montagne.

De là nous voyons des torrens

Précipiter leurs eaux , inonder les campagnes ,

Entraîner des troupeaux & des berceaux d'enfans.

La terre retentit sous leurs flots écumans ;

De toutes parts les tonnerres qui grondent

Se répondent ,

Se confondent ,

Et font pâlir nos habitans.

En vain chacun au Ciel adresse ses prieres ,

La foudre éclate , tombe , embrâse nos chaumières ,

Et les toits du Château font des débris fumans.

La grêle , les torrens , les vents & le tonnerre ,

Tous les fléaux qui désolent nos champs ,

Voilà l'image de la guerre.

On entend un bruit de tambour ,
Macé flotte entre la douleur & la joye :
 elle a son fils à la guerre , elle voit des
 soldats qui reviennent de l'armée , elle
 voit c'est son cher fils qu'elle serre
 dans ses bras. *François* a hérité des bons
 sentimens de son pere *Gombaut* ; il rê-
 voit ses parens avec toute la sensibilité
 d'un cœur bien placé , il se fait un
 honneur de leur devoir le jour. Cette
 scène est écrite avec cette simplicité élo-
 quente qui pénètre l'ame. La piece finit

par un *quinque* & des vaudevilles.

Le cadre que choisit ordinairement M. Favart dans les occasions d'éclat, est susceptible d'additions : aussi ne manqua-t-il pas d'ajouter à celui-ci plusieurs scènes d'un comique vif, gai & analogue à la circonstance.

Jacot, artisan grossier, appaise les reproches de *Javotte* sa femme, dans un *duo* contradictoire, en lui disant que l'abesogne d'aujourd'hui est de bien boire.

Ce n'est pas à tes dépens,

(dit-il en chantans)

Monsieur le Prévôt des Marchands,

Qui ne se moque pas des gens,

Veut qu'on boive & qu'on danse,

Il nous baille du vin pour ça

Et des violons de l'Opera,

La, la, la, la, la, &c.

Javotte qui n'a pas d'éloignement pour le vin & pour la joie, se prête facilement à cette idée. *Jacot* a ramassé des gros & des petits écus, que, dit-il, des Messieurs dorés jettoient à la douzaine.

Cette abondance réjouit fort *Javotte* & lui donne beaucoup d'amitié pour son

mari : elle lui demande bien des petits présens pour son ajustement ; *Jacot* s'en effraye , il n'aura plus rien pour lui. Sa femme le rassure , en lui disant qu'un mari qui a une femme aimable ne doit se plaindre de rien , qu'il faut être brave à Paris , qu'il le demande à ces Bourgeois.

Femme sur le bon pied fait honneur aux maris ;
A quoi *Jacot* répond , pas toujours , pas toujours.

Il vient un Chanfonnier avec son tableau qu'il fait voir , & dont il détaille les sujets. Il invite à venir écouter ses chansons : en voici un couplet.

Voyez sur ce cabriolet ,
Ce petit fringuant à plumer ,
Qui roule sans dire , gare , gare ,
En faisant clic , clac , claquer son fouet ,
Au milieu d'une bagarre.

Il perce ,
Il traverse ,
Renverse ,
La foule ,
Il roule ,
Il passe ,
Casse ,

Fracasse

La glace

D'un vis à-vis ;

Arrête, arrête Monsieur le Marquis,

Marchand du quartier Saint-Denis.

V'la l'avantures

Lure ; lure , lure , lure ,

V'la l'avantures

De Paris.

A cette scène succède celle d'un Procureur & de sa femme qui veulent prendre place sur un échafaud pour mieux jouir du coup d'œil de la place *Javotte* en embarasse l'entrée ; la Procureuse s'en plaint avec cette hauteur qu'une Bourgeoise affecte pour les gens du peuple. La Loueuse de chaise dit qu'elle va appeler un Suisse pour faire faire passage. La querelle s'engage entre *Javotte*, la Procureuse, le Procureur & le Suisse. Dans cette scène où le jargon poissard est très-bien imité, *Javotte*, n'épargne pas tous les juremens que souvent les gens de son espece employent lorsque l'esprit naturel est échauffé par un peu de colere. La Procureuse quitte la partie pour aller s'évanouir & *Javotte* triom-

phante s'égaye sur le compte du Procureur. La musique de cette piece est harmonieuse, pleine d'images & digne, au jugement des connoisseurs de la juste célébrité dont jouit M. Philidor.

Le 25 Juillet on donna la premiere Les deux
représentation des *deux Chasseurs & de Chasseurs &
la Laitiere*, fables dialoguées & mêlées la Laitiere,
d'ariettes, paroles de M. Anseaume, mu-
sique de M. Duni.

Tout le monde connoît ces deux fables du plus naïf & du plus élégant de nos Poëtes. Le bon goût a inspiré à M. Anseaume de les lier ensemble & d'en former un sujet dans lequel il ne s'est permis, ni épisodes, ni intrigue étrangere. C'est le récit simple mis en action de la maniere la plus agréable & la plus naturelle.

Extrait des deux Chasseurs.

A C T E U R S.

COLAS, M. la Ruette.

GUILLÔT, M. Caillot.

PERRETTE, Mme. la Ruette.

*Colas & Guillot sont des payfans fort
pauvres qui se sont associés pour tuer un*

ours dont ils comptent vendre la peau. L'un d'eux a déjà emprunté du vin sur le prix qu'ils croient en retirer, & l'autre l'aide à le boire. Ils s'impatientent de ne pas voir arriver l'ours, mais à son approche ils sont saisis de frayeur & chacun prend un prétexte pour éviter le danger. Pendant que *Colas* est à la guête de l'ours, *Guillot* s'amuse à fumer. *Perrette* arrive : elle va vendre son lait au marché. Il lui compte fleurette, mais *Perrette* le rebute à cause de sa misère, elle fait l'énumération de tout ce que lui vaudra son lait, elle aura des poulets, de l'argent des poulets, des brebis, les brebis, en multipliant, feront un troupeau, des produits du troupeau, des vaches, des chevaux &c. *Guillot* se vante aussi de l'argent qui lui reviendra de l'ours. *Perrette* s'en moque, parce qu'il ne tient pas l'ours & qu'elle tient son lait. Ils se quittent ; *Colas* revient poursuivi par l'ours, *Guillot* se sauve sur un arbre, *Colas* tombe par terre & contrefait le mort. Voilà l'ours manqué deux fois. *Colas* qui a pensé en être la victime, s'est sauvé sur une masure où il s'est endormi. *Guillot* est descendu de son ar-

bre, & ne scait où est son camarade. La petite *Laitiere* a renversé son pot & répandu le lait qu'il contenoit, elle revient en pleurant son malheur. *Guillot* de son côté dans son désespoir ne voit point d'autre parti pour lui que de se pendre avec son baudrier qui doit lui servir de licol. En voulant l'attacher pour cela à la mesure, les coups qu'il donne pour y enfoncer un morceau de bois, la font tomber, & *Colas* tombe avec la mesure. Les trois personnages de l'action se trouvant ensemble, déplorent leur désastre. *Guillot* presse la *Laitiere* de l'épouser au moins par charité & ne fût-ce que pour garder ses moutons. *Perrette* est devenue moins fiere & tous trois reconnoissent qu'il ne faut pas trop compter sur des espérances mal fondées. *Colas* leur dit que l'ours lui a parlé. On le presse de rapporter ce qu'il lui a dit : c'est une leçon qu'il n'oubliera jamais. Cette leçon est la moralité de la fable qui établit les refrains d'un joli vaudeville par lequel la piece est terminée.

Premier couplet.

COLAS.

J'étois gissant à cette place ,
 Et je trembleis de tout mon cœur ,
 Pour aujourd'hui je te fais grâce ,
 M'a-t-il dit , calme ta frayeur ,
 Mais va-t'en dire à ton confrere
 Qu'un fol espoir trompe toujours ,
 Et ne vendez la peau de l'ours
 Qu'après l'avoir couché par terre.

Couplet de PERRETTE.

Sur la vertu la plus austère ,
 Un époux fonde son bonheur :
 Il croit que sa femme préfère
 Aux faux plaisirs son cher honneur ,
 Pauvres maris n'y comptez gueres ,
 Un amant s'empare du cœur ,
 La tête tourne , & par malheur
 Voilà le pot au lait par terre.

Cette piece a fait & fait encore le plus grand plaisir. Tel est l'effet que produit sur l'esprit du public la simplicité d'action , l'expression naïve & la bonne morale. La musique de M. *Duni*, analogue au ton naturel de la piece , & à ce

caractere de notre langue , a obtenu les plus vifs applaudissemens.

Les deux Talens comédie en deux ac- Les deux
tes & en prose , mêlée d'ariettes , pa- talens.
roles de M. de *Bastide* , musique de M.
le Chevalier d'*Herbin* , fut représentée
pour la première fois le 11 Août.

Une courte analyse fera juger du mérite du poëme. A l'égard de la musique , les applaudissemens qu'elle a reçue sont très propre à encourager l'amateur qui l'a composée & qui déjà plusieurs fois a donné des preuves de son goût & de ses connoissances dans cet art.

Extrait des deux Talens.

ACTEURS.

ORONTE , M. la Ruelle.

ELEONORE , Mme la Ruelle.

LEANDRE , M. le Jeune.

Un Poëte , M. Champville.

Un Musicien , M. Caillot.

Elonore & *Leandre* se sont vûs dans une Fête & ont conçus de l'amour l'un pour l'autre. *Eléonore* n'estime rien à l'égal de la Poësie & de la Musique. *Leandre* est Poëte & Musicien , mais il

cache ses talens à sa nouvelle maîtresse ; ce qui occasionne entre eux une petite brouillerie , qui donne lieu à *Léandre* d'introduire dans la maison un *Poëte* & un *Musicien* de profession , sous prétexte qu'ils recherchent la main d'*Eléonore*. Le *Poëte* a scû captiver la bienveillance d'*Oronte* , infatué des Auteurs anciens & de la Philosophie , & le *Musicien* s'est adressé à *Eléonore*. C'est dans cette position que se trouvent les Acteurs, lorsqu'*Oronte* ouvre la scène.

Oronte revient de la campagne , exprès pour marier sa fille. Il paroît en colère contre une suivante qui n'est qu'une *pécure* , & qui méprise les anciens Philosophes. Il propose à *Eléonore* qui arrive un Philosophe pour époux : on doit lui amener cet homme admirable & il se flatte que sa fille lui fera l'accueil le plus favorable : *Eléonore* reste seule. Elle est inquiète de ce que *Léandre* ne se présente point , elle l'aime toujours, quoique secrettement, malgré le mépris qu'il témoigne pour la musique. *Léandre* paroît ; pour punir sa maîtresse du chagrin qu'elle lui a causé dans leur dernière entrevue , il veut

continuer à montrer un parfait dégoût pour les talens qu'il aime & qu'il possède. *Eléonore* commence par s'excuser d'avoir mis trop de chaleur dans leur dernière dispute. *Léandre* lui reproche qu'elle va se marier. *Non*, répond *Léonore*, je n'estime pas assez les hommes.

A R I E T T E.

A parler bien sincèrement,
Un mari n'est qu'un vrai tourment.
S'il est aimable, il est volage,
S'il est sot, il devient sauvage,
Et ne veut jamais voir que nous;
S'il est sensible, il est jaloux,
S'il est jaloux, quel esclavage!
Et s'il est froid, il nous outrage.

Léandre fait entendre à *Eléonore* que s'il avoit sçu la musique, il auroit espéré de faire des progrès dans son cœur, il ose lui baiser la main & chante.

A R I E T T E.

Quand je vous vis le mois passé
A la fête, au village,
D'honneur, je n'aurois pas pensé
Qu'aimer fût un outrage,

Vos yeux demandoient de l'amour ;
Qu'en vouloient-ils donc faire ?
Puisqu'ils devoient au premier jour
Me dire le contraire.

Eléonore est dans le plus grand étonnement d'entendre chanter *Léandre* ; il continue.

Ce n'est pas moi qui vous déplaît ,
C'est mon amour sincère :
Pour la gloire de vos attraits
Vous ne voulez que plaire.
L'amour est un plaisir commun ;
S'y borner , c'est folie :
Plusieurs amans prouvent mieux qu'un ,
Combien on est jolie.

La surprise d'*Eléonore* augmente & *Léandre* lui déclare qu'il n'a feint d'être ignorant que pour s'amuser , elle ne le peut croire & pour être convaincue , elle exige qu'il chante encore ; il obéit , & se retire , en la saluant ; l'air que *Léandre* vient de chanter & dont il a composé sur le champ les paroles , fait croire à *Eléonore* qu'il l'abandonne : quelque chagrin qu'elle en ressent , elle se promet de n'en laisser rien paroître &

elle se retire , en voyant arriver son pere avec le Poëte.

Le Poëte fait un éloge pompeux des avantages de la poësie & rabaisse autant qu'il lui est possible la musique , car , dit-il ,

C'est unë affaire de poumons ,

Un homme va chanter tout un chœur de démons ,

Pour peu qu'il ait l'haleïne forte.

Quand deux commeres à leur porte

Dans leurs fiers démêlés , font retentir les airs ,

Faut-il donc applaudir à leurs bruyans concerts ?

C'est pourtant un Duo. . . .

Eléonore revient avec le *Musicien* , & malgré le peu de goût d'*Oronte* pour la musique , elle l'engage à entendre cet homme fameux. *Oronte* applaudit au chant du *Musicien* ; mais , dit-il *les paroles vous ne les avez pas faites*. Le *Musicien* ne s'amuse point à ses bagatelles. Cette réponse excite la bile du Poëte. Le Musicien pour prouver qu'il a raison de s'embarrasser peu de la poësie , lit au plus mal les couplets suivans qui lui ont été envoyés , & ensuite pour faire sentir toute l'énergie que la musique peut prêter aux paroles , il les fait chanter à *Eléonore*.

J'aime un amant volage
Qui trahit ses sermens,
Mais quoiqu'il se dégage,
Mes feux seront constans :
Est-il dans le bel âge
De fideles amans ?

Souvent dans la prairie
Son rival suit mes pas ;
Sur sa lyre chérie
Il chante mes appas :
De peur d'être attendrie,
Je ne l'écoute pas.

On doit être fidèle
A son premier penchant ;
Une chaîne nouvelle
Est un nouveau tourment :
On quitte un infidèle
Pour suivre un inconstant.

La querelle s'échauffe de plus en plus entre les deux concurrens. Le *Musicien* rassemble tous les mots parasites de l'Opera, comme *la foudre*, *les éclairs*, &c. pour former un brillant tableau de musique : le *Poëte* se rit du bruit que fait le *Musicien*. Tous deux s'investivent, dénigrent réciproquement leur art (c'est l'usage) & l'acte finit par un quatuor.

Eléonore ouvre le second acte, elle est triste, elle se reproche d'avoir rebuté *Léandre*. Elle imagine un projet pour le ramener. *Léandre* arrive. Sous prétexte qu'un amateur de musique, à qui son pere la destine, doit chanter le soir même avec elle, *Eléonore* le prie de lui faire répéter un *duo* : il s'en défend foiblement & y consent pour lui plaire.

D U O.

Aimons-nous d'une ardeur fidèle,
L'amour nous attend,
Pour être garand
De notre chaîne mutuelle.

Eléonore se plaint de ne pas mettre assez de sentiment dans son chant....
(ils poursuivent)

Dans tes yeux je vois mon bonheur,
Et ta flâme
Dans mon ame,
Ranime encor mon ardeur.

Mieux *Eléonore* chante, plus elle affecte de se dépiter contre la maussaderie de son chant, ce qui amene une explication & un raccommodement. Alors

les deux amans chantent le même *duo* de suite & avec accompagnement. Cette scène est délicate & ingénieuse. *Oronte* arrive. *Eléonore* lui annonce que *Léandre* qu'il vit le mois passé avec regret n'être ni Poëte ni Musicien , a pour lui plaire fait des progrès rapides dans ces deux arts. Le pere n'en veut rien croire. Aussitôt *Leandre* débute par un impromptu. *Oronte* en est émerveillé & pour l'éprouver , il lui propose de faire des vers à la louange de sa fille , ce que *Léandre* exécute de la sorte ,

A I R.

Depuis que l'on voit des belles ,
On n'en voit point comme vous ,
Vous effacez jusqu'à celles
Que nous nous disputions tous.
On diroit que sur ses ailes
L'amour apporte des Cieux
Les graces toujours nouvelles ,
Qu'il fait briller dans vos yeux.

Le respect & la tendresse
Etoient perdus sans retour ;
Le caprice & la foiblesse
Prenoient le nom de l'amour

Dans un accès de folie ,
 On parloit de sentiment ;
 Mais après la fantaisie
 On changeoit en un moment.

Maintenant que mille flâmes
 Sont le prix de vos attraits ,
 L'amour renaît dans les ames ,
 Nos soupirs sont vos bienfaits.
 Pour moi j'ai peine à comprendre
 Ce que je deviens par vous :
 Un plaisir ne peut se rendre ,
 Et je les éprouve tous.

Oronte ne revient point de ce que
Léandre est devenu Poëte , Musicien ,
 Philosophe , en un mois. Ce phénomène
 échauffe le vieillard, il chante à son tour :
 les amans applaudissent à la philosophie
 contenue dans les paroles dont il s'a-
 voue l'auteur. » Nous sommes enchantés
 » de vous ma fille & moi, dit-il à *Léan-*
 » *dre* , votre pere est mon ami, deve-
 » nez mon gendre , mais ne renoncez
 » jamais à la poësie , ni à la philosophie ,
 » ni à la musique , ajoute *Eléonore* , un
 » duo est quelque chose de si agréable
 » à chanter. »

Le Poëte & le Musicien reviennent

ensemble, ils se sont raccommodés, &
le Musicien chante les couplets suivans,

A I R.

On vous doit ce qu'on doit aux Dieux ;
Car le bonheur est votre ouvrage ,
Qui vous connoît est trop heureux ,
Qui vous entend l'est davantage.

L'amour que l'on prend dans vos yeux ,
Ne peut jamais être volage ,
Vos talens charmeroient sans eux ,
Par eux ils charment davantage.

L'amour paroît vous animer ,
Du plaisir vous êtes l'image ;
Celui qui sçaura vous charmer ,
Pourra vous louer davantage.

Du bonheur dont il jouira ,
La louange est le premier gage ;
Nous croirons tout ce qu'il dira ,
Et nous en croirons davantage.

Léandre avoue le stratagème dont il
s'est servi , afin que ne voyant que des
rivaux moins empressés que lui , il put
obtenir plus aisément la préférence,

Oronte l'assure qu'il ne pouvoit man-
quer de l'obtenir. » Allons , dit-il , ne
» songeons

» ne songeons plus qu'à former des con-
 » certs charmans, je ferai les vers, vous-
 » autres, la musique, & mes petits en-
 » fans battront un jour la mesure sur
 » mes genoux.

Si la musique a jamais pu entrer na-
 turellement dans une Comédie, c'est
 sans contredit dans celle-ci, où tous les
 acteurs doivent nécessairement chanter.
 Ce n'est pas un petit mérite que d'a-
 voir sçu éviter un défaut qui fera tou-
 jours de ces sortes de d'armes un genre
 très imparfait.

Ce fut après la reprise de cette der-
 niere piece, que Mademoiselle Beau-
 pré débuta par les rôles de *Ninette*, la ^{Mademoisel.}
servante maîtresse, *Lise dit maître en* ^{le Beaupré}
droit, & *Annette*. Le public reconnut
 en elle d'heureuses dispositions, qu'il
 s'empressa d'encourager par de fréquens
 applaudissemens. Une voix un peu foi-
 ble, mais conduite avec art, une gran-
 de netteté dans l'articulation, tout ce
 qu'il faut pour exprimer les différens
 degrés du sentiment, une figure aimable
 & intéressante, voila les qualités sur
 lesquelles les connoisseurs fondent leur

-prévention en faveur de Mademoiselle
-Beaupré.

Zélie & Lindor. Le 12 Novembre les Comédiens re-
présenterent pour la première fois *Zélie*
& *Lindor*, comédie en un acte, mêlée
d'ariettes, paroles de M. *Pelletier*, mu-
sique de M. *Rigade*. Quelques ariettes
eurent applaudies.

Le 8 du même mois les Comédiens
donnerent le *Rendez-vous*, comédie en
un acte, mêlée d'ariettes, paroles de M.
Legier, musique de M. *Duni*. Le pu-
blic toujours disposé à rendre justice
aux vrais talens de M. *Duni*, donna
des éloges à plusieurs morceaux de cette
production, dont les vers sont écrits
légerement, mais dont le fond manque
peut-être de ces petits ressorts qui don-
nent du piquant à ces compositions
dramatiques.

Le Sorcier. Les Comédiens italiens représenterent
pour la première fois sur leur Théâtre
le lundi 2 Janvier, le *Sorcier*, Comédie
lyrique, mêlée d'ariettes, en deux actes,
paroles de Monsieur *Poinfinet* le jeune,
musique de Monsieur *Philidor*.

Monsieur *Poinfinet*, dans une Epître

adressée à Monsieur C. . . . avoue que c'est la premiere fois que le Public a bien voulu récompenser son travail par des suffrages, que n'altère aucune amertume. Cet aveu est une preuve convaincante que le Public sans acception d'Auteur, n'accorde ses applaudissemens qu'aux ouvrages qui en sont dignes. C'est souvent avec peu de justice qu'on attribue la chute d'une Pièce aux efforts de la cabale : ce qui paroît saillant dans une lecture de société, peut manquer son effet au grand jour du théâtre & l'auditeur à qui l'on a anuoncé du plaisir, ne trouvant que de l'ennui, peut bien sans méchanceté marquer son mécontentement. Ces sortes d'accidens prouvent que ce n'est pas assez que de l'esprit pour faire une bonne Pièce, qu'il faut sçavoir de plus choisir heureusement son sujet, faire parler convenablement ses personnages, & selon leurs caracteres, lier son intrigue, distribuer ses scènes & ne se permettre que des plaisanteries faites pour entrer dans le quadre de l'action qu'on traite. Toutes les cabales, s'il en existe, ne seront pas capables de faire tomber une Pièce asservie à ces règles

& qui surtout fera soutenue de l'harmonieuse musique de M. *Philidor*.

EXTRAIT du Sorcier.

A C T E U R S.

JULIEN, *M. Caillot.*
 BLAISE, *M. la Ruette.*
 BASTIEN, *M. Clerval.*
 AGATHE, *Mme. la Ruette.*
 SIMONE, *Mme. Berard.*
 JUSTINE, *Mlle. Colet.*

Agathe seule devant une table où elle repasse du linge, chante l'ariette suivante.

A R I E T T E.

De ce linge que je repasse,
 Chaque pli disparoit soudain ;
 De mon cœur jamais rien n'efface
 L'inquiétude & le chagrin.
 Ce feu qu'en soufflant j'allume
 Est l'image de mon cœur ;
 L'amour en nourrit l'ardeur,
 Et la tristesse le consume.

Elle réfléchit sur ses malheurs & regrette *Julien* son amant. *Blaise*, vigneron qui la doit épouser, pendant qu'elle

est seule , veut lui ravir un baïser ; mais *Agathe* qui n'a pas perdu l'espoir de revoir son amant , quoiqu'il soit parti depuis trois ans , reçoit mal les caresses de *Blaise*. Il lui reproche qu'elle ne l'aime point. Elle avoue que sans être forcier , il a deviné la vérité. A ce nom de forcier , *Blaise* dit qu'il sçait bien que si elle osoit , elle iroit consulter celui qui est dans le village pour apprendre des nouvelles de *Julien*. Il l'avertit qu'il doit l'épouser demain , que sa mere y consent & que si elle fait la moindre difficulté , il est décidé à continuer le procès que les procureurs font durer depuis dix ans entr'eux. *Simone* qui arrive , écoute les plaintes de *Blaise* , elle a intérêt de se débarrasser de sa fille & lui ordonne de demander excuse au vigneron. *Blaise* soutenu de sa prétendue belle-mere , fait un long éloge de son état , & sort pour avertir le notaire de tenir le contrat prêt pour le soir même. *Agathe* en vain représente à sa mere , qu'elle est promise à *Julien* , qu'elle l'aime , qu'il peut revenir : en vain elle la prie de lui permettre d'aller consulter le devin qui fait tant de bruit dans le vil-

lage : *Simone* ne veut rien entendre. *Justine* sa filleule & sœur de *Julien* absent, vient prier sa marreine de lui donner un mari ; tout en lui disant qu'elle n'aime pas *Bastien*, l'éloge naïf qu'elle en fait, fâche *Simone*, qui voit avec chagrin cette petite fille prétendre à un garçon sur lequel elle a des vues pour elle-même. Elle lui défend d'y penser, mais *Bastien* qui survient, loin d'entrer dans les vues de *Simone*, proteste qu'il n'a jamais aimé que *Justine*. La bonne femme très-piquée, congédie ses filles ; elle envoie *Agathe* joindre *Blaise* & le notaire qui l'attendent, défend à *Justine* de jamais causer avec un garçon & fort elle-même en faisant à *Bastien* quelques caresses qui lui ouvrent les yeux sur les prétentions de la mere, mais elles le privent de *Justine*. Le retour de *Julien* pourroit aider à son bonheur, il détermineroit *Justine* qui, jeune encore, ne voit pas clair dans son cœur. C'est en s'occupant de ces idées & en instruisant les auditeurs de la naissance & des progrès de son amour que *Bastien*, seul alors sur la scène, chante cette jolie romance, imitée d'un sonnet italien du Chevalier *Zappi*.

Nous étions dans cet âge encore ,

Où chacun ignore

L'amour & l'espoir ,

Dans son cœur on ne sent éclore

Que le seul désir de se voir.

D'un bouquet cueilli pour *Justine* ,

Que ma main badine

Dans son sein a mis ,

Sur sa bouche encore enfantine ,

Le plus doux baiser fut pris.

Aujourd'hui la friponne oublie

La fleur si jolie

Qui fit son plaisir ,

Et je n'oublierai de ma vie

Le baiser que j'osai cueillir.

Bastien qui , ainsi qu'*Agathe* , n'attend son bonheur que du retour de *Julien* , se détermine à consulter aussi le forcier dont on a parlé. Un soldat arrive , *Bastien* l'envisage ; ce soldat est *Julien* qui revient des Indes & qui né pour servir , a choisi le parti le plus honorable. Cet état , dit-il à *Bastien* , rapporte de l'honneur , ne coûte rien au sentiment , & tout bien compté , l'honnête homme y gagne ; il lui fait ensuite ainsi la description d'une tempête.

HISTOIRE
ARIETTE.

Le vaisseau vogue au gré d'un calme heureux,
Bientôt du Ciel la fraîcheur bienfaisante

Se change en un tems nébuleux.

Le vent croît , s'élève, ... s'augmente...

On le voit des flots qu'il tourmente

Précipiter les roulemens ,

L'éclair brille.., la foudre éclate ;

En vain les matelots tremblans ,

Se courbent sur la rame ingrate ,

Des cables , des flots & des vents ,

On entend les mugissemens ;

L'horrible bruit de la tempête ,

Du rocher le cri douloureux ,

Frapent l'écho qui les répète ,

Et les rend encor plus affreux.

Mais la douce aurore

Ramene un beau jour ,

Le Ciel se colore ,

Le Soleil y brille à son tour.

D'un vent frais le naissant murmure ;

Du nocher bannit les frayeurs :

Et le calme qui le rassure ,

Régne sur l'onde & dans les cœurs.

Julien, après avoir raconté ses aventures à son ami , s'informe d'*Agathe*.
Il apprend avec douleur qu'elle doit

épouser *Blaise*, à qui, avant son départ, il a confié tout son bien. Il s'abandonne à sa colere, il veut s'en retourner, mais avant de partir il songe à se venger. Tandis qu'il en cherche les moyens, *Bastien* s'avise de lui parler du forcier; ce mot lui fait imaginer de passer pour tel. Il a heureusement rapporté avec lui l'habit d'un *Dervis indien*, il lui servira à se travestir, il sort avec son ami & termine l'acte par un Duo très-piquant.

Bastien ouvre le second acte suivi de *Julien* travesti. Il lui recommande de disposer sa sœur *Justine* à l'épouser. Elle paroît; *Bastien* se cache. La jeune enfant commence par avoir peur du forcier qu'elle est bien loin de croire son frere. Peu-à-peu elle s'enhardit & avoue dans les couplets suivans sa tendresse pour *Bastien*.

Sur les gazons,

Loin des garçons,

Quand les fillettes du Village

Parloient d'amour, de mariage,

J'écoutois, sans comprendre rien.

Dès que j'ai vu *Bastien*,

J'ai pris plaisir à leur langage.

Je ne sçais si c'est mal ou bien

Mais je n'ai pas le courage

D'en vouloir à Bastien.

Quand d'un bouquet

Frais & bienfait,

Quelque garçon m'offre l'hommage,

Je le prend sans en faire usage ;

Mais une simple fleur, un rien,

Qui me vient de Bastien,

Me plaît mille fois davantage.

Je ne sçais, &c.

Pour bien danser

Sans me lasser,

On me connoît dans le Village :

Mais quand c'est Bastien qui m'engage,

Je perds la force, & le maintien,

Je suis lasse d'un rien,

Puis le feu me monte au visage,

Je ne sçais, &c.

Tout le village informé de l'arrivée du forcier, se rassemble pour le consulter. A la vue d'*Agathe* & de *Blaise*, *Julien* a peine à se contenir. *Simone* est la première qui demande audience : tous les payfans se retirent. *Simone* ne croit pas trop aux forciers, mais il est de son intérêt de faire parler celui-ci conformément à ses vues. Elle lui donne de l'ar-

gent en conséquence. En causant avec lui, elle lui dit beaucoup de mal de lui-même, ce qui semble le convaincre de l'infidélité d'*Agathe*. Elle sort avec *Julien*. *Agathe* arrive pour se livrer à sa douleur. *Julien* revient, il commence par des reproches, *Agathe* se justifie, il est attendri, il est prêt à se découvrir, mais *Blaise* le surprend & l'arrête. *Blaise* est jaloux, il n'aime pas qu'on parle à sa future, aussi la renvoye-t-il auprès de sa mere & se détermine à consulter le sorcier sur les suites de son mariage. *Julien* profite de la circonstance pour recouvrer le dépôt qu'il a confié à son perfide ami. Il en parle à *Blaise* qui commence par nier : mais épouvanté par les prétendues conjurations du sorcier, il avoue sa supercherie, il promet de tout rendre & sort pour aller chercher la cassette. C'est dans ce moment que *Bastien*, *Justine*, *Agathe* accourent rapidement pour confier au sorcier qu'ils sont perdus, s'il ne leur rend *Julien*, comme il la promis. *Julien* enchanté de ces marques sinceres d'amour & d'amitié, jette sa robe & se fait reconnoître. La joie succède aux alarmes. *Blaise* arrive avec la cassette. A

la vue de *Julien*, il veut fuir, on l'arrête. *Simone* à son tour arrive. Elle fait d'abord mine de se fâcher, mais elle est obligée de céder. *Julien* reprend sa maîtresse & sa cassette, donne *Justine* sa sœur à son ami *Bastien*, & engage *Simone* à épouser *Blaise*. *Julien* a apporté de l'argent de ses voyages, il décide qu'il en achètera une petite terre, & là,

A R I E T T E.

Dans le sein de la liberté,
De l'amour & de l'innocence,
Aux embarras de l'opulence
Nous opposerons la gaieté,
L'arbrisseau que j'aurai planté,
Sous mes yeux prendra sa croissance,
Tout s'embellit par la propriété,
Mon jardin n'a point d'étendue,
Mais il est à moi,
Chez moi, je suis roi.

J'irai moi-même à la charrue,
De mes bœufs presser les efforts;
Le travail est l'ami du corps;
C'est la paresse qui nous tue,
Point de chagrins, point d'embarras,
Bons amis, femme qui nous aime;
Oui, c'est là le bonheur suprême,
Ou, ma foi, je n'en connois pas.

DE L'OPERA BOUFFON. 61

Julien termine la Pièce par le vaudeville suivant adressé au Parterre.

Après avoir souffert des peines ,
Mon bonheur surpasse mes vœux ,
De l'hymen je serre les chaînes ,
Mes amis par moi sont heureux :
Mais je brigue un autre avantage ,
Messieurs, en nous encourageant ,
Frappez tant, tant . tant, tant, tant ,
Qu'assuré de votre suffrage ,
Je puisse à mon tour m'écrier ,
Je suis forcier.

Ce Drame a par-dessus ceux du nouveau genre , au moins pour la plûpart, l'avantage d'une conduite assez régulière. Les scènes en sont liées & filées avec art, le dialogue ne languit point & prête infiniment au génie du Musicien. On ne peut trop exalter dans cette Pièce les talens de Monsieur *Philidor* , qui , par l'intérêt, le sublime & le brillant qu'il a répandu dans la romance , le Duo du premier acte, la tempête , l'Ariette de *Blaise* , la reconnoissance de *Julien* , le monologue d'*Agathe* , enfin le vaudeville , a mis le sceau à la réputation dont il jouit.

Rose &
Colas.

Le Jeudi 8 Mars, les Comédiens Italiens donnerent pour la premiere fois sur leur Théâtre, *Rose & Colas*, Comédie en un acte , prose & musique , paroles de M. *Sédaine*, musique de M. *Monsigny*.

Cette piece de pure invention , fut reçue avec transport & l'est encore aujourd'hui , malgré le nombre prodigieux des représentations. Une intrigue liée sans efforts & dénouée d'une façon vraiment neuve, des caracteres soutenus, un stile concis & naturel, convenable aux personnages & toujours ingénieux , pas un mot à retrancher , la plus légère phrase nécessaire & ne manquant pas son effet , voilà ce que le public a trouvé dans ce charmant ouvrage de M. *Sédaine* & ce qui, à tous egards , justifie les applaudissemens qu'il lui prodigue. Il n'a pas moins exalté la musique de M. de *Monsigny* qui , à la science , à l'harmonie , au goût , joint encore le talent si rare , d'exprimer les diverses nuances du sentiment, de faire parler les sons, de dialoguer la scène & de marier, si j'ose me servir de ce terme, de marier la prose avec ses accords, au point d'en faire un tout , par le judicieux enchaîne-

ment des parties. On doit ajouter à cet éloge des auteurs , que jamais piece n'a été rendue avec plus *d'ensemble* & de précision, par les cinq acteurs qui en ont remplis les rôles.

ACTEURS.

COLAS , *M. Clerval.*

ROSE , *Mme la Ruette.*

MATHURIN , *M. Caillor.*

PIERRE LE ROUX , *M. la Ruette.*

La Mere BOBI , *Mme. Berard.*

Colas fils de *Pierre le Roux* vigneron, est amoureux de *Rose* fille de *Mathurin* fermier. *Colas* prend toujours le tems que *Mathurin* est dehors pour aller voir sa maîtresse. Le soir précédent il a été surpris par le pere & en se sauvant il a laissé tomber un arc qu'il avoit à la main. Cet arc a été trouvé par *Mathurin* , il lui donne de l'inquiétude & lui fait soupçonner que sa fille a quelque intrigue , il veut s'en éclaircir. C'est dans cette circonstance que *Rose* ouvre la scène. Cette jeune fille attend *Colas* , mais il n'osera venir que *Mathurin* ne soit sorti, & *Mathurin* va & vient dans la maison pour tâcher de découvrir quelques preu-

ves de l'intelligence qu'il suppose.

La mere *Bobi* arrive. C'est une vieille femme qui a nourri & élevé les jeunes amans. Elle est entrée par une porte de derriere, elle examine, elle se fait montrer où est la chambre de Rose, & prend de là occasion de chanter.

A R I E T T E.

La sagesse est un trésor ,
 Un trésor c'est la sagesse :
 L'argent ne vaut pas de l'or ,
 Un peu d'or n'est pas richesse ;
 L'argent , l'or & la richesse
 Ne valent pas la sagesse.
 La sagesse est un trésor ,
 Un peu d'or n'est pas richesse :
 L'argent ne vaut pas de l'or ,
 L'argent , l'or & la richesse :
 Hé , non , non , c'est la sagesse ,
 La sagesse est un trésor.
 Parce que j'eus ce printems
 Quatre-vingt & quatorze ans ;
 On pense que je radote.
 Bon Dieu ! les maudits enfans ,
 L'un me tire par ma cotte ,
 Que les enfans sont méchans !
 L'autre faute devant moi ;
 Un petit me montre au doigt ;

Viens-y ; il y viendra ;
 Mais le premier qui viendra ,
 Le premier qui sautera ,
 Le premier qui dansera ,
 Je vous lui donne à l'instant ,

Pan.

La sagesse, &c.

Rose est impatientée de ce radotage ,
 mais dans la suite il produira son effet.
Mathurin entre de mauvaise humeur,
 renvoye sa fille & chante.

A R I E T T E.

Sans chien & sans houlette ,
 J'aimerois mieux garder cent moutons près d'un
 blé ,

Qu'une fillette ,
 Dont le cœur... dont le cœur a parlé.

Elle est si lesté ,

Elle est si presté :

L'oreille est en l'air ,

L'œil est un éclair ;

Toujours folle

De plaisir ,

Elle vole

Vers son desir :

Mais l'âge & le tems ,

Qui tout mene ,

Vengent ses parens
De leur peine
Mère de famille , la fille un jour
Chante à son tour :
Sans chien , &c.

Rose revient & sous divers prétextes , elle fait tout ce qu'elle peut pour engager son pere à sortir. Arrive *Pierre le Roux*. Aussitôt que *Rose* s'est retirée, *Mathurin* demande à son ami , s'il connoît l'arc qu'il lui présente. Oui, dit *Pierre*, c'est le mien que j'ai donné à mon fils. Sur cet aveu , *Mathurin* lui demande , si au lieu d'un garçon , il avoit une fille & que quelque jeune gaillard vint la voir en son absence , ce qu'il feroit. Mais , répond *Pierre* , si le garçon ne me convenoit pas , je me mettrois en colere , je battrois . . . Et s'il vous convenoit , ajoute *Mathurin* . . . Ah pour lors , dit *Pierre* , j'irois trouver le pere . . . & nous parlerions. Eh bien ! replique *Mathurin* , hier au soir , j'ai vû en rentrant , quelque chose qui marchoit , &c. j'ai trouvé cet arc sous mes pieds , je suis sûr que ce qui marchoit à quatre pattes , n'est autre chose que votre fils . . . ainsi

recommandez lui bien de ne plus revenir ici . . .

Pierre est d'avis que si les deux amans s'aiment , il faut les marier. Les peres conviennent de ce qu'ils pourront leur donner en mariage , mais ils ne voudroient finir qu'après la moisson. *Pierre* voudroit même que ce fut après la vendange , s'il est possible dans l'hiver & propose pour cela des moyens. Ils refuseront d'abord , & s'il le faut , ils feindront de se brouiller. Cela nous donnera de la peine , dit *Mathurin* ; de la peine , répond *Pierre* , pas plus qu'à tendre la corde de cet arc. Il essaie , mais vainement. *Mathurin* n'en vient pas mieux à bout. Pendant ce petit débat ils aperçoivent *Rose* qui peut les avoir écoutés , & pour exécuter leur projet , ils commencent par se dire des injures , ensuite ils veulent en venir aux coups. Cet endroit est d'une grande vérité théâtrale & d'autant plus intéressant pour le public , qu'il est au fait de l'intention des vieillards. La tendre *Rose* se précipite au milieu d'eux pour les séparer , elle n'en peut venir à bout. *Pierre* sort avec l'apparence de la plus grande colere & *Ma-*

Thurin le suit en fermant la porte à double tour.

Rose seule , déplore ainsi la situation où elle se trouve.

ARLETTE.

Demandez-moi

Pourquoi ,

Pourquoi cette colère !

Ils étoient de si bon accord.

Ah ! mon pere ,

Mon pere a tort.

Il a grand tort , il a grand tort.

Voici l'instant que Colas va venir.

Hélas ! hélas ! que devenir ?

Il verra dans mes yeux que je me désespère.

Hélas ! que devenir ?

Ne se voir plus , il faut mourir.

Demandez-moi , &c.

Hélas ! j'étois si contente ,

Dans l'attente

De le voir

Ce soir :

Que faire ,

S'il va venir ?

Que faire. . . .

Ah ! c'est à mon pere

Que je dois obéir.

Demandez-moi , &c.

DE L'OPERA BOUFFON. 69

Colas frappe à la porte , il appelle *Rose* : elle craint de lui répondre , elle ne peut lui ouvrir. *Colas* fait le tour de la maison , il se présente à une lucarne & ne voit point *Rose* qui vient de se cacher. Il jette à sa place le bouquet qu'il lui apporte , mais le bouquet tombe par terre & son chapeau en dehors. Il met le pied sur une cheville & se détermine à sauter dans la chambre pour ramasser le bouquet , ce qui amène une jolie ariette , mais d'un ton trop approchant de la pastorale , & par conséquent déplacée. Enfin *Rose* se montre & lui demande en grâce de se retirer. Quelque soit son chagrin , *Colas* se met en devoir de lui obéir. On entend *Mathurin* , & notre amoureux a beau se hâter , il est forcé de rester sur la cheville , parce que la lucarne s'est refermée.

Mathurin qui ne s'est pas apperçu de ce qui vient de se passer , se divertit à chagriner sa fille , il chante.

A R I E T T E.

Ah ! ah ! quelle douleur
pour le cœur
D'une fille

Qui sèche , qui grille ,

De voir son amant !

Ah ! c'est un grand tourment.

Quel âge a donc la pauvre enfant ?

Seize ans , seize ans bientôt

Hé , tôt , tôt , tôt ,

Qu'on la marie.

Ah ! papa , je vous prie ,

Ou c'est fait de ma vie :

La pauvre petite en mourra ,

Ah ! ah ! quelle douleur , &c.

Pendant ce tems *Colas* est dans une position furieusement contrainte. *Rose* est au désespoir & ne sçait comment son amant pourra se sauver. *Mathurin* se promene en grondant : l'envie de dormir lui prend & il va s'assoir sur une chaise , proche de la table qui est précisément sous la cheville où *Colas* est accroché , en ordonnant à sa fille de chanter pendant son sommeil. *Rose* obéit , & dans sa chanson elle avertit *Colas* de remonter ses jambes , qu'on peut appercevoir. Le pauvre garçon fait un mouvement pour les retirer , mais la cheville manque , il tombe & en tombant il entraîne avec lui une selle & une bride qui

sont sur une cheville à côté. *Mathurin* réveillé par ce bruit, croit que la maison est écroulée : *Colas* pour se retirer d'affaire, dit qu'il vient pour rapporter une selle & une bride. *Pierre le Roux* arrive. Les amans tremblent qu'il ne découvre tout ce qui se passe. *Colas* veut lui rendre compte d'une commission qu'il lui a donnée. Vient la mere *Bobi* qui en entrant, regarde la lucarne & s'assure, en l'examinant de la vérité de ce qu'elle a imaginé. Elle se plaint de *Rose*, de *Colas* & des deux peres qui ne veillent point à la conduite de leurs enfans. Tous se moquent de son radotage, mais petit à petit, elle éclaireit les faits & explique comment les jeunes gens s'y prennent pour se voir & se parler. A chaque parole, *Rose* & *Colas* la démentent. La vieille outrée, tient la preuve de ce qu'elle avance, elle tire de dessous son tablier le chapeau que *Colas* a laissé tomber en dehors. *Colas* au désespoir veut partir & abandonner le pays. Un *quinque* du plus grand effet, sert à discuter tous les intérêts. Les deux peres se consultent & ne sçavent à quoi se résoudre. La mere *Bobi* fâchée du mal que son

imprudence cause à ses nourrissons ,
essaie de flechir les vieillards , & s'efforce
de consoler les jeunes gens : les deux
amans se font de tendres adieux.

Pierre le Roux renvoye son fils &
Mathurin ordonne à sa fille de monter
à sa chambre ; il semble que leur parti
est pris. Cela dérange nos mesures , dit
Pierre. Il est tems , répond *Mathurin* ,
il n'y a hiver qui tienne. C'est bien na-
turel , ajoute la *Mere Bobi*. Les deux
amans s'approchent doucement & la
vieille chante.

VAUDEVILLE.

La mere BOBI.

Fournissez un canal au ruisseau ,
Dont les eaux portent le ravage ,
Secondez les efforts d'un rameau ,
Dont la feuille enrichit un treillage :
Soyez prudens , & croyez-moi ,
Je pense qu'en cette aventure
Il faut seconder la nature ,
Puisqu'elle vous fait la loi.

COLAS :

Ah ? mon pere ,
Vous n'aviez tout au plus que vingt ans ,
Quand on fit votre mariage ,

Au

Au lieu d'un vous aurez deux enfans :
 Soyez sûr que dans notre ménage ,
 Si votre bien dépend de moi ,
 Vous , le vôtre de ma future ,
 L'amour , l'amitié , la nature ,
 Seront pour nous une loi.

R O S E.

Il m'est cher , vous , mon pere , encor plus ;
 Si nos jours ne couloient ensemble ,
 Ses desirs deviendroient superflus :
 Même nœud nous unit , nous rassemble ,
 Et nos enfans seront en moi
 Pour vous la leçon la plus sûre ;
 L'amour instruiroit la nature ,
 Si jamais j'oubliois sa loi.

P I E R R E.

Mon , ami , nous avions résolu
 De jeter bien loin cette fête ,
 Leur amour autrement l'a voulu ,
 Je croyois avoir plus de tête.
 Mais contre un fils on sent en soi
 Un quelque chose qui murmure ,
 On ne peut braver la nature ,
 Elle nous fait toujours la loi.

M A T H U R I N.

Mes enfans , il fera jour demain ,
 Allons tous cinq nous mettre à table ;

II. Partie.

D

Là, nous verrons, le verre à la main,
 Pour l'hymen l'instant favorable :
 Viens, maman, à présent c'est moi,
 Qui doit rendre ta marche sûre ;
 Il faut seconder la nature
 Sitôt qu'elle fait la loi.

Rien de plus neuf & de plus agréable que ce dénouement, qui, dès le commencement & dans le cours de la Pièce, est préparé sans être prévu. Si la plûpart des ouvrages du jour étoient aussi *pensés*, aussi réfléchis, d'une touche aussi légère que celui-ci ; il est à croire qu'ils réuniroient bientôt en leur faveur les antagonistes du nouveau genre, malgré la réunion peu naturelle du dialogue parlé, de l'ariette & du dialogue chanté.

Nanette &
 Lucas, ou la
 Paysanne cu-
 rieuse.

Le 14 Juin les Comédiens représentèrent pour la première fois *Nanette & Lucas* ou la *Paysanne curieuse*, comédie en prose en un acte, mêlée d'ariettes : paroles de Monsieur *Framery*, musique de Monsieur le Chevalier d'*Herbain*.

Le Public toujours prévenu en faveur des premiers efforts qu'on fait pour lui plaire, a accordé quelques applaudissemens à cette Pièce, dont le sujet est assez simple.

Extrait de Nanette & Lucas.

ACTEURS.

Le Seigneur du Village , *M. Lobreau.*

VALERE , son fils , *M. le Jeune.*

LUCAS , Vigneron , *M. la Ruette.*

NANETTE , sa femme , *Mme Favart.*

BABET , leur fille , *Mme. la Ruette.*

Lucas, Nanette & Babet sont devant leur porte occupés à divers ouvrages. Ils diffèrent à leur mode sur l'amour & tâchent de le définir. *Babet* écoute avec simplicité. Elle demande si un jeune-homme bien vêtu est un amoureux, qu'elle en a rencontré un dans le bois. Cet aveu découvre à la mere que sa fille a de l'inclination pour ce jeune homme, qui est le fils du Seigneur du village. *Babet* rend compte ainsi de ce qui lui est arrivé.

A R I E T T E.

Maman , s'il faut vous le dire ,

Toujours je désire

Qu'il soit près de moi :

Sans le vouloir , je soupire ,

D ij

Et j'y pense toujours sans trop sçavoir pourquoi,
 Si c'est l'amour, dont mon ame
 Éprouve la douce flamme,
 C'est un grand malheur
 Qu'il soit un Seigneur,
 Mais cela n'éteint point l'ardeur
 De mon cœur :
 Oui, c'est malgré moi, ma mere ;
 Mais je ne sçais comment faire,
 J'aimerois bien mieux
 Qu'il fût amoureux,
 Et qu'il brulât des mêmes feux,
 Que ses yeux.

Maman chaque fois
 Que je vais au bois,
 Ah ! je crois entendre
 Le son de sa voix,
 D'un ton si flatteur,
 Si plein de douceur,
 Si tendre
 Qu'il gagnoit mon cœur,
 Il disoit tout bas ;
 O Dieux ! que d'appas !
 Que vouloit-il dire ?
 Ne me trompez pas
 Il suivoit mes pas,
 De mon embarras
 Vouloit-il donc rire ?

DE L'OPERA BOUFFON. 77

S'il n'a point d'amour ,
C'est un méchant tour
De venir ici
M'en donner ainsi ,
Et n'en pas prétendre aussi ,
Moi ! je l'oublierois !
Non je ne sçaurois ,
Mon cœur conservera ses traits
A jamais.
Oui , j'ose enfin vous le dire ;
Maman , je ne puis m'empêcher
De l'aimer.
Sans le vouloir , je soupire ,
Et c'est pour toujours qu'il a sçu me charmer.

Lucas resté seul , se plaint des peines
qu'il endure , il maudit son état.

A R I E T T E.

Penché sans cesse vers la terre ,
Courbé sous le poids accablant
Du travail & de la misère ,
Qu'un vigneron a de tourment !
L'automne , ça seroit merveille :
Nul chagrin : le jus de la treille ,
Quand on en a , sçait l'adoucir ;
Mais ce n'est qu'apparence vaine ,
De ces biens il n'a que la peine ,
Les autres en ont le plaisir.

Nanette arrive fort en colere contre

sa fille , qui ne veut pas se marier & refuse un certain *Lubin* qui est riche & qui la recherche. Elle s'empporte contre son mari , parcé qu'il ne prétend pas que *Babet* soit malheureuse & qu'elle épouse un homme qu'elle n'aime pas. *Nanette* , en feignant de la douceur & de la complaisance , ramène *Lucas* à son avis , qui cependant lui reproche sa curiosité & sa désobéissance continuelle , malgré ses protestations contraires & à ce sujet, il lui rappelle le conte de la *Barbe bleue* qui n'a fait ni dû faire un grand effet , quoique cette préparation semble nécessaire pour annoncer le dénouement. *Nanette* se promet bien , si le cas se trouvoit , de n'être pas aussi curieuse que la fille qui a fait usage de la clef défendue.

Le Seigneur du village arrive avec son fils : il s'est apperçu de l'amour que ce jeune homme a pour *Babet*. Il se rend justice & se ressouvient qu'il ne doit qu'à la fortune la qualité de seigneur , & non pas à la naissance : il se propose d'unir ces deux amans , si l'inclination de *Babet* répond à celle de son fils. Il parle au pere & à la mere de *Babet* sur ce qu'ils ont projeté pour marier leur fille. La mere

convient que cette dernière en aime un autre que celui qu'on lui destine. Il veut l'engager à ne la pas contraindre , mais elle allégué qu'il faut qu'à son exemple sa fille soit obéissante. Le seigneur se charge de trouver un mari à *Babet* & de payer les frais de la noce , mais il impose une condition. Il confie à *Nanette* une boîte fermée avec défense de l'ouvrir ; & si elle cède à la curiosité , il déclare que *Nanette* & *Lucas* ne seront plus maîtres de disposer de leur fille. Ils y consentent. *Lucas* reçoit en garde la clef de la boîte : le seigneur le croit assez prudent pour ne pas la remettre à *Nanette*.

Valère a un entretien avec sa chère *Babet*, il lui surprend l'aveu d'en être aimé. *Nanette* & *Lucas* habillés superbement des bienfaits du seigneur , font fuir nos jeunes amans. Dans cette scène *Nanette* examine curieusement la boîte mystérieuse. Elle se donne des airs & veut apprendre à son mari comment il faut être gaillard. *Babet* revient après le départ de ses parens , son amant la suit & lui demande pourquoi elle n'a pas encore changé d'habits : elle lui répond.

HISTOIRE

ROMANCE.

Je ne veux plaire à personne,
Si j'ai su vous enflammer,
Toute parure m'est bonne :
De l'éclat que l'art seul donne,
Ai-je besoin pour aimer ?

Mon amour est ma richesse ;
Votre cœur est tout mon bien ;
Que j'en sois toujours maîtresse :
Gardez-moi votre tendresse ,
Je ne désire plus rien.

Quoique la rose nouvelle
Ne change point ses couleurs ,
Zéphir la trouve plus belle ,
Zéphir chaque jour pour elle ,
Sont accroître ses ardeurs.

L'Auteur semble oublier dans ces couplets le ton de simplicité dont il a fait la base du caractère de la jeune *Babet*, & lorsque *Valere* paroît craindre que son pere ne veuille pas consentir à leur mariage, elle lui répond : *Tenez, Valere, ne nous marions pas, je vous aimerai bien sans cela.*

A R I E T T E.

Oui, cher amant, goûtons le bien suprême :

Aimez Babet autant qu'elle vous aime :

L'amour suffit, & quand on s'aime bien,

Le nom d'époux ou d'amant ne fait rien.

L'époux a-t-il donc tant de charmes,

Pour le préférer à l'amant ?

Et pourquoi chercher des allarmes ?

Nous nous aimons trop tendrement

Pour ne pas perdre au changement.

Oui, cher amant, &c.

L'ignorance fait faire quelquefois des singulieres distinctions.

Le seigneur surprend son fils dans ce tendre entretien. Il interroge *Babet* en particulier, il s'assure de sa candeur & de ses sentimens. *Lucas* & *Nanette* reviennent sur la scène avec la boîte. La femme brûle du désir de voir ce qu'elle contient. Le mari refuse la clef, mais il se laisse fléchir, parce que sa femme se trouve mal & le menace de mourir : elle ouvre la boîte & y trouve des bijoux, & entr'autres, un riche collier dont elle se pare. Le seigneur survient & la surprend. Suivant les conventions, le sort de *Babet* est à sa disposition, il la donne à son

filz & lui assure une fortune considérable.

Telle est la marche de cette pièce, dont les scènes manquent quelquefois de liaison. L'idée de la boîte paroît peu nécessaire pour engager *Nanette* & *Lucas* à accorder leur fille au filz du seigneur, & l'on ne voit pas trop quelle morale on peut tirer du dénouement. Plusieurs morceaux de musique répandus dans ce *Drame*, ont été justement applaudis & font désirer que l'amateur qui a bien voulu contribuer souvent aux plaisirs des connoisseurs, veuille ne pas quitter une carrière qu'il parcourt avec succès.

Les Amans de Village. On donna le 26 Juillet la première représentation des *Amans de village*, comédie en deux actes, mêlée d'ariettes, paroles de Monsieur *Riccoboni*, musique de Monsieur *Bambini*. Cette pièce dont l'intrigue n'est pas plus neuve que le titre, n'a pas été accueillie.

L'anneau perdu & retrouvé. Le 20 Août on donna sur le théâtre italien une première représentation de *l'Anneau perdu & retrouvé*, Opera-comique, en deux actes, mêlé de morceaux de musique, paroles de Monsieur

Sédaine , musique de Monsieur B. . . .

L'Auteur nous apprend dans un avertissement , que le 5 Mars 1761 , on représenta sur le théâtre de l'Opera-comique , une pièce intitulée *Les bons Compères* , ou *les bons amis* , qui n'eût point de succès , malgré les corrections qu'il s'engageât à y faire du jour au lendemain : cependant séduit par des beautés répandues dans la musique , il se mit en tête de raccomoder cette pièce , qui entre ses mains est devenue un ouvrage absolument neuf. Dans la première pièce , il n'y avoit que cinq personnages , & l'intrigue étoit double ; dans celle-ci , l'intrigue est simple , & il y a douze acteurs. Le plan , la marche , les mœurs , les caractères sont différens.

EXTRAIT de l'anneau perdu & retrouvé.

A C T E U R S.

M. LAURENT , moitié manan , moitié bourgeois , *M. la Ruette*.

Madame LAURENT , femme de M. Laurent , *Mme. Berard*.

COLIN , amant de Rose , *M. Clairval*.

ROSE , amante de Colin , *Mme. la Ruette*.

NICE, petite Payfanne, *Mlle Colet.*

Le Magifter, *M. Lobreau.*

JACQUES, *M. Champville.*

THOMAS, *M. Desbrosses.*

Madame THOMAS, *Mlle. Desglands.*

GUILLAUME, *M. Audinot.*

Un Payfan, *M. Baletti.*

Deux Danfeurs.

Le théâtre représente une campagne ; une mafure démolie. Sur un des côtés eft un orme creux avancé fur la fcène. Le lieu eft entierement fauvage.

Madame *Laurent* & *Colin* ouvrent la fcène par un *Duo*. *Colin* lui dit qu'il a découvert que fon mari aime fa future ; Madame *Laurent* n'en veut rien croire. *Colin* a tout appris de la petite *Nice* qui arrive : elle répète à fa marreine : qu'étant dans la grange , elle a entendu Monsieur *Laurent* qui difoit à *Guillaume* : „ *Guil-*
„ *laume*, elle a perdu fon anneau de ma-
„ riage, je l'ai trouvé, & je veux le lui
„ rendre par un stratagème. il faut
„ que tu contrefasses le revenant. Tant
„ y a que mon parrein a chanté fa chan-
„ fon.

Madame *Laurent* veut qu'elle la dife.

CHANSON.

Est bien venu quiconque apporte ,
 Soit un ami , soit un mari ,
 Et quand l'amour frappe à la porte ,
 Toc , toc , toc ,
 Il ne dit jamais que c'est lui :
 Qu'importe ?
 On n'en dit pas moins grand merci.

Colin conseille à *Madame Laurent* & à *Nice* de dire qu'il part dans l'instant pour la ville , parce qu'il vient d'apprendre que son oncle est mort ; que c'est le seul moyen de se venger de *Monsieur Laurent*. Il arrive : *Nice* l'a déjà instruit du prompt départ de *Colin*. Il vient partager le chagrin de son ami & l'affermir dans la résolution où il semble être de partir aussitôt , & il en donne pour raison , que lorsqu'un homme est mort , chacun cherche à piller la succession. *Rosé* , avertie par *Madame Laurent* , accourt pour engager *Colin* à ne se pas mettre si tard en voyage. » Ne t'inquiète pas , lui
 « dit *Colin* , aye sur-tout soin de l'anneau
 » que je t'ai confié , si quelque sorcier le
 » trouvoit , il pourroit nous arriver mal-
 » heur. »

Il est vrai que *Rose* a perdu son anneau , c'est ce qui la désespère ; restée seule , elle chante .

A R I E T T E .

Tout en ce jour est un chagrin pour moi ;
 Il part , il part pour un voyage ,
 Et j'ai perdu le premier gage
 Que j'ai reçu de sa foi
 Cherchons . . . cherchons . . . je crois le voir .
 Ciel ! non . . . Je perds tout espoir .
 De cet anneau je ne regrette
 Ni l'éclat , ni l'or , ni l'argent ;
 J'en donneroïs vingt fois autant ,
 Pour n'en être pas inquiète :
 Mais je l'ai reçu de sa main ;
 Mais le nom , le nom de Colin ,
 Mais son nom s'y lit en cachette ,
 Doux présage d'un doux lien ,
 Son nom s'y joint avec le mien ,
 Tout en ce jour , &c.

Le malin *Laurent* a vu *Colin* s'éloigner : il trouve *Rose* seule & saisit cette occasion pour exécuter son dessein . » Vous
 » avez perdu , dit-il , votre anneau de
 » mariage , . . . où votre nom & celui de
 » *Colin* étoient écrits ; c'est un grand mal-
 » heur , c'est le diable qui l'a . » Il lui con-

te ensuite qu'il y en a déjà neuf qui sont morts par un semblable accident, mais qu'il a un livre.... » Hé ! que fait ce » livre, demande *Rose* ? ce qu'il fait, » ah ! ah ! répond *Laurent*, avec sept » mots & trois syllabes qui sont dedans, » en les disant à rebours, il faut que le » diable rende tout. » Il apperçoit des paysannes qui s'approchent & recommande à *Rose* de ne parler à personne de ce qu'il lui a dit, & de venir le trouver, à la même place, une heure avant le lever de la lune.

Colin a informé le *Magister*, *Jacques*, *Lucas* du mauvais dessein de *Laurent* sur sa future ; tous sont résolus de lui faire peur. Un garçon apporte une manne remplie de robes noires, de masques &c., qui ont été pris dans le magasin du château. Ils se déguisent. Madame *Laurent* & Madame *Lucas* arrivent, on leur recommande le silence. *Nice* avertit que *Laurent* & *Guillaume* approchent. Tous se cachent. *Guillaume* n'auroit pas accompagné *Laurent*, s'il avoit sçu qu'il eût voulu le mener de ce côté, où il y a un revenant. *Laurent* se moque de sa frayeur il n'est inquiet que de *Rose* qui n'arrive.

point. Pendant qu'il écoute, *Colin* s'approche de *Guillaume* & lui fait toucher son masque. On juge de la frayeur de ce paysan. *Rose* arrive : elle se meurt de peur. *Laurent* lui fait entendre que le diable pourroit lui ordonner de l'embrasser, lui *Laurent*, & que *Colin* dans l'instant court un grand danger. Il lit dans son livre, & le chœur des paysans répète les dernières syllabes : ce qui étonne *Laurent*. Pendant ce tems, *Colin* se glisse auprès de *Rose*, se fait reconnoître à elle, & l'engage à le suivre. Madame *Laurent* prend la place de *Rose*. *Laurent* cajole sa femme, croyant toujours parler à *Rose*, il lui baise la main, il veut l'embrasser, aussitôt il se fait un grand bruit & l'on enlève *Guillaume*, tandis que les autres paysans se jettent sur *Laurent*. Madame *Laurent*, qui craint que son mari ne soit assommé, se fait reconnoître. *Laurent* est baffoué, il rend l'anneau & la pièce est terminée par un vaudeville.

Cette pièce, dont le second acte surtout est une pure bouffonnerie, exige une précision singulière dans le jeu des acteurs, & ne doit point être jugée, à la lecture, avec sévérité. On peut la re-

garder comme une petite débauche d'esprit, & sçavoir quelque gré à Monsieur *Sédaine*, d'avoir ramené ce sujet à une sorte de décence dont il ne paroïsoit pas susceptible.

Le samedi 27 Octobre, les Comédiens Italiens représenterent, à Fontainebleau, sur le théâtre de la Cour, le *Dormeur éveillé*, comédie en deux actes, mêlée d'ariettes.

Quoique les Auteurs des paroles & de la musique soient anonymes, & qu'ils ne fassent pas profession par état des arts dont ils donnent de brillantes productions, on ne doit pas laisser ignorer que la musique est du même amateur qui a tant été applaudi à la ville, dans la parodie du *Peintre amoureux de son modèle*, qui depuis l'avoit été à la Cour, dans un ouvrage du grand genre (*Isméne & Isménias.*) & qui, continuant à consacrer ses talens à l'amusement de son souverain & de son maître, paroît avoir rempli son objet dans cette dernière production; puisqu'après une première représentation, une seconde a été demandée.

Le sujet est tiré des *Mille & une nuit*, contes très-connus & entre les mains de tous les lecteurs.

L'action du Drame commence après que, par ordre du *Calife Aroun Alraschid*, un Bourgeois de *Bagdad*, nommé *Abouhassan*, a déjà été enlevé une fois, pendant un sommeil artificiellement procuré par le *Calife* lui-même, déguisé en marchand. Transporté dans le Palais & sur le trône du souverain des croyans, persuadé qu'il l'étoit devenu, ensuite remis dans sa maison, *Abouhassan* avoit été corrigé, comme fou, des prétendues visions qu'il avoit racontées.

Le même *Calife* voulant s'amuser une seconde fois du pauvre *Abouhassan*, & en même tems le consoler des chagrins qu'il lui avoit occasionnés, cherche à s'introduire encore dans la maison de ce Bourgeois. Il y parvient. *Abouhassan* est naturellement ami de la société, mais devenu misantrope par le nombre d'injustices & de perfidies qu'il a éprouvées, il a juré de ne revoir jamais deux fois le même convive, qu'il choisit ordinairement parmi les étrangers qui arrivent à *Bagdad*. Malgré cette résolution, le Ca-

lîse, sous la même forme de marchand de *Moussoul*, surmontant les craintes qu'*Abouhassan* doit avoir de sa première aventure, l'engage à lui donner encore à souper. C'est ici que commence l'action du Drame. Pendant le souper, une poudre soporifique, adroitement insinuée par le *Calife* dans la coupe d'*Abouhassan*, le plonge dans un profond sommeil. Le *Calife* se retire. Des esclaves préparés, & qui ont reçus leurs ordres, profitent de ce moment pour enlever *Abouhassan*. La scène change. Tout est transporté dans un salon du palais des Califes. *Abouhassan* y paroît endormi sur un sopha. Il est fort étonné, à son reveil, de se trouver une seconde fois dans ce même palais où il croit avoir régné. La correction qu'il a éprouvée, pour avoir donné dans une pareille illusion, produit en lui des frayeurs mortelles sur l'événement de cette seconde métamorphose. Il prend le parti de feindre qu'il dort encore, pour mieux observer ce qui se passera. Tout concourt à le tromper sur sa grandeur imaginaire. D'un côté un Visir le presse de s'éveiller pour vaquer aux soins de son Empire; d'un autre,

une troupe choisie de sultannes l'environne en formant autour de lui des danses voluptueuses & témoignent le plus grand desir de lui plaire. Parmi ces sultanes, il est une *Zulime* qu'il avoit déjà remarquée pendant son premier séjour involontaire dans ce palais. Tout déterminé qu'il est à croire ce séjour & ce règne fantastiques, l'image de cette *Zulime* n'a pu s'effacer de son cœur : il concevoit bien que ce qui lui étoit arrivé n'avoit rien de réel, excepté l'amour que cette jeune beauté lui avoit inspiré. C'est ce sentiment qui va le faire retomber dans une nouvelle erreur. Nous passons sur ce que produisent les efforts que l'on fait pour fortifier l'illusion d'*Abouhassan*. On lui annonce enfin qu'une affaire, dont la décision demande toute la sagacité de Sa Hauteffe, exige qu'il se rende au divan. Une femme âgée poursuit un homme, contre lequel elle demande justice. Ils ont déjà forcé les premières portes : ils parviennent à celle de la salle du *Calife*. Cette femme est la mere d'*Abouhassan*, l'homme est le faux marchand de *Moussoul*. Ils parlent tous deux en même tems. Au milieu de leur débat, *Abou-*

hassan, que son amour pour *Zulime* a séduit, voudroit bien ne pas reconnoître, ou plutôt ne pas être reconnu de sa mere. Celle-ci se plaint du faux marchand de *Moussoul* : elle l'accuse d'être, pour la seconde fois, l'auteur de tous les maux qu'ont attiré sur son fils ses visions fantastiques & sa dignité imaginaire. Nous avons omis de dire qu'au commencement de ce Drame, cette bonne mere fait tous ses efforts pour congédier le faux marchand, lorsqu'il vient la seconde fois passer la soirée avec son fils. Ici elle reproche à ce fils, par une ariette, dont le chant & les paroles sont touchantes, l'ingratitude qu'elle éprouve de sa part, pour prix des soins avec lesquels elle a élevé son enfance. *Abouhassan*, pressé par ses remords, s'attendrit & finit par tomber aux genoux de sa mere. Il lui jure de n'être plus Calife de sa vie. Il le déclare au Visir, & se félicite d'être débarrassé du fardeau de la grandeur. Le vrai *Calife* alors reparoit dans tout l'éclat de la majesté souveraine. Il dit à *Abouhassan* que jusqu'à ce moment il l'avoit amusé; mais qu'alors il l'intéresse. Le *Calife* veut le récompenser de

tout le plaisir qu'il lui a procuré. Il permet à *Abouhassan* de demander ce qu'il voudra. Celui-ci borne ses vœux à demeurer toujours auprès de la personne du *Calife*. Cette grace lui est accordée; mais son maître lui fait appercevoir que ce bonheur seroit imparfait sans la belle *Zulime*. *Abouhassan* se jette aux genoux du *Calife* : il est renvoyé, par lui, à ceux de *Zulime*. Cette jeune sultane, que les preuves de l'amour d'*Abouhassan* ont touché, consent facilement à remplir ses vœux & les intentions du *Calife*. Tous les esclaves & ce qui forme la Cour du *Calife*, est réuni par son ordre, pour célébrer le bonheur qu'il vient de procurer.

Le Mariage par capitulation. Le 4 Décembre, les Comédiens risquèrent une représentation du *Mariage par capitulation*, comédie en un acte, paroles de Monsieur *Dancourt*, musique de Monsieur *Rodolphe*. Cette Pièce, qui n'a pas été redonnée, a mis le Public dans l'impossibilité d'encourager les vrais talens du musicien.

Le Serrurier. A cette Pièce, les Comédiens firent

succéder le 20 Décembre, *le Serrurier*, comédie en un acte, mêlée d'ariettes; dans laquelle le Public trouva quelques morceaux de musique dignes d'être applaudis. Ils sont de Monsieur Côté.

L'Inconstant

Si souvent, avec justice, le Public se plaint qu'on risque au théâtre des Pièces qui n'auroient jamais dû y paroître; quelquefois, avec la même justice, il pourroit réclamer contre les arrêts qui en ont écarté plusieurs ouvrages dignes de lui plaire. Il n'est pas facile de discerner la raison des refus fréquens qu'éprouvent quelques Auteurs, dont les productions sont au-dessus du médiocre, tandis que d'autres, flétris par des chutes non douteuses, sont recevoir les leurs avec acclamations.

Les Comédiens, certainement ont un goût naturel que l'expérience a dû fortifier. Ils sentent, souvent mieux qu'un sçavant, l'effet que peut produire une situation. Ils décideront, avec justesse, si la longueur du dialogue fait languir la scène: si les pensées, toutes brillantes qu'elles paroissent à l'auteur, sont déplacées: si les caractères sont suivis, enfin si la marche de la Pièce est ou n'est pas

défectueuse; pourquoi se trompent-ils si souvent dans leurs décisions? Pourquoi proscrivent-ils des **Drames**, qui pouvoient réussir, & pourquoi en adoptent-ils, dont la chute, à leurs yeux mêmes, étoit immanquable? Est-ce que dans leurs assemblées, il se trouve des jours marqués pour la sévérité & d'autres pour l'indulgence, comme dans l'almanach de **Liège**, on distingue des jours heureux & malheureux? La raison de ces bisarres procédés, ne se rencontreroit-elle pas plutôt dans la valeur des rôles qui plaisent ou déplaisent aux sujets qui soupçonnent les devoir remplir? Dans la faveur que l'on accorde plutôt à un auteur qu'à un autre? Dans cet esprit de parti qui règne ordinairement dans toutes les compagnies? Si quelque sévérité peut être exercée, ce n'est qu'envers les auteurs qui, déjà couronnés par des succès, se sont négligés dans un nouvel ouvrage. Les coups d'essais méritent l'indulgence la plus décidée, dès lors qu'ils présentent le germe du talent. On ne débute pas toujours par un chef-d'œuvre. C'est à la vue de ses premières fautes, que le génie se développe. A l'*Etourdi*, nous devons le

Misanthrope,

Misanthrope : aux *Freres ennemis*, *Athalie* ; & pour ne nous pas trop écarter de notre sujet , c'est au *Diable à quatre* , que nous avons l'obligation du *Roi & du Fermier* , de *Rose & Colas* , & surtout du *Philosophe sans le sçavoir* , dont le succès pourroit peut-être enlever au théâtre italien un de ses Poëtes favoris.

On nous pardonnera cette digression , en faveur de la Pièce dont nous allons donner l'extrait.

Au mois d'Août , Monsieur *Garniride* fit imprimer l'*Inconstant fixé* , Comédie en trois actes mêlée d'ariettes. L'auteur avoue , dans un avertissement , que cette Pièce , présentée aux Comédiens Italiens , a essuié un refus : il appelle d'un tribunal juge & partie , aux lumières duquel , pour l'émulation des auteurs , ces sortes d'ouvrages sont soumis , au suprême tribunal du Public , seul en droit de juger de l'incompétence des juges & de réformer leurs sentences arbitraires.

Extrait de l'Inconstant fixé.

ACTEURS.

Le Marquis de VALCÉ.

Madame CLEVILLE, riche Veuve.

FANY, nièce de Madame Cléville.

ISETTE, fille d'un Fermier, & filleule de
Madame Cléville.

FRONTIN, Valet-de-Chambre du Marquis.

BRIFORT, } Piqueurs.

LUCAS.

Le Marquis de *Valcé* se fait un jeu d'être infidèle : il a quitté *Fany*, nièce de Madame *Cléville*, pour une Comtesse ; la Comtesse pour Madame *Cléville*, & Madame *Cléville* pour *Isette*, filleule de Madame *Cléville*, dans la terre de laquelle il vient passer quelque tems. Il ouvre la scène avec *Frontin*, qui lui reproche son inconstance. *Valcé* fait l'éloge de la petite fermière & prétend que ce n'est pas sa faute, si lorsqu'il aime une femme, il s'en présente une plus jolie.

ARIETTE.

A de beaux yeux rien ne résiste,

Ils dégagent de tous sermens ;

L'amour n'existe

Que dans le changement,

A de beaux yeux rien ne résiste.

Oh ! vous qui comme moi ,

Par de fausses tendresses ,

Avec si peu de foi ,

Trompez tant de maîtresses ,

Si l'on vous demande pourquoi ,

Répondez avec moi :

A de beaux yeux , &c.

Issette entre avec une corbeille où il y a un bouquet : elle feint que ces fleurs sont destinées à *Colin* son amant. *Valcé* lui déclare qu'il l'aime mieux que tous les *Colins* de la terre. *Issette* n'en croit pas un mot.

AR I E T T E.

Dans le Village

On vous connoît , Messieurs :

Votre langage

Est peu fait pour nos cœurs ;

A Paris vous aimez pour plaire

Et pour charmer :

Dans nos hameaux , c'est le contraire ,

Nous voulons plaire pour aimer.

L'indifférence d'*Issette* pour *Valcé* ; n'est qu'une feinte ; elle l'aime , le lui avoue & fort pour préparer des bouquets

E ij

que lui demande Madame *Cléville*;

En arrivant, Madame *Cléville* reproche à *Valcé* qu'il s'amuse de tout, & que sa fureur est de plaire à toutes les femmes : elle prétend que le mariage seul pourra le fixer. Elle le quitte en lui annonçant l'arrivée de *Fany*, sa nièce, & le prie d'être discret avec elle & constant avec la tante.

Valcé seul, se plaint que toutes les femmes exigent de la constance, tandis qu'elles se plaisent à être infidèles. Elles entendent bien mal leurs plaisirs, car au vrai, dit-il, le changement des cœurs intéresse la moitié du beau sexe.

A R I E T T E.

Elégantes & belles,
 Qui dans vos humeurs chansonnés
 Les amours infidèles,
 De ces caprices revenez,
 Vous ne sçavez ce que vous faites,
 Si les amans
 Etoient constans,
 Que deviendroient tant de coquettes ?

Frontin vient lui annoncer qu'il s'est fait voir à *Fany* qui arrive. Au nom de *Fany*, *Valcé* sent renaître son amour

pour elle : mais il aime Madame *Cléville*, *Isette*, & de plus la *Comtesse*. . . .
Frontin lui rend un billet de cette dernière qui lui donne son congé ; il sort pour la gagner, en apparence de primauté ; & *Frontin* conclut de la conduite de son maître, en finissant ce premier acte, que s'il voit *Fany*, il en sera plus fou que jamais.

Valcé ouvre le second acte par l'ariette suivante.

A R I E T T E.

Que servent les projets
 D'asservir mille belles,
 Sans être épris jamais
 D'aucunes d'elles.

Un instant les détruire :
 Tôt ou tard à mon âge,
 L'amour enfin réduit
 Le cœur le plus volage.

Plus il a su charmer,
 Plus ce Dieu l'humilie.
 Hélas ! s'il faut aimer
 Une fois dans sa vie,
 Que servent, &c.

Il a vu *Fany* & la trouve plus belle

que jamais : il l'avoue à *Frontin* qui survient, & ce dernier lui fait plaisamment la peinture de l'état de son cœur vis-à-vis de *Marton* suivante de *Fany*, qu'il a aimée, & c'est précisément l'histoire de *Valcé* avec *Fany*. Le maître se fâche de cette impertinence. Il est indécis. Doit-il ne plus penser à *Issette* ? Abandonnera-t-il l'espoir de trente mille livres de rente, que lui procurera son mariage avec Madame *Cleville* ? Cèdera-t-il aux charmes de *Fany* ? *Frontin* lui conseille de les tirer toutes les trois à croix ou pile. Il décide qu'il faudroit être dupe pour lutter contre sa destinée, malgré son caractère, en ne s'attachant qu'à trois personnes.

A R I E T T E.

Rien n'est pour rien
 Dans la nature ,
 Un inconstant est la figure
 Du tems qui mene tout à bien.
 L'amant qui change
 Est pour la vanité
 De la coquette qui le venge
 D'une infidélité.
 Si la jeunesse

A les plaisirs ,
 Il reste à la vieillesse
 Les desirs.
 Rien n'est pour rien , &c.

Madame *Cléville* surprend *Valcé* dans ces réflexions. Elle s'est apperçue qu'il n'a pu revoir *Fany* avec indifférence , & quoiqu'elle l'aime encore , s'il ne se décide pas à son sujet , elle lui déclare qu'il faudra qu'ils se séparent. A ce mot, *Valcé* lui rend ses lettres , il tire plusieurs portraits de ses poches , & ne trouvant point celui de Madame de *Cléville* pour le lui remettre , il se justifie ainsi.

A I R.

C'est dans mon cœur que trait pour trait ,
 Dans tout ne voyant que vous-même ,
 Je conserve votre portrait ,
 Pour vous apprendre comme j'aime.

La foible Madame *Cléville* n'est que trop portée à croire l'inconstant *Valcé* ; elle se retire , en décidant qu'au retour de la chasse , ils déclareront leur mariage à *Fany*.

Fany, que *Frontin* a annoncé à son maître , vient rêver dans le salon à l'in-

fidèle *Valcé* & confier ses peines à l'écho qui répond aux paroles qu'on y articule. Cette scène pourroit faire le plus grand effet au théâtre & recevoir toutes les graces de la musique : elle est terminée par un *Duo* qui constate le pardon que *Fany* accorde à *Valcé*.

La jeune *Ifette* vient interrompre cette conversation , elle a reconnu la perfidie de son amant & jure de ne l'écouter jamais : le ton dont elle le quitte ouvre les yeux de *Fany* , qui, à son tour, veut rompre avec lui. *Valcé* feint de vouloir se passer son épée à travers le corps & sort pour aller se dégager , dit-il , & chercher une preuve convaincante qu'il sacrifioit une fortune considérable pour lui plaire.

Fany ne sçait que penser de l'étourderie de *Valcé* ; elle interroge infructueusement *Ifette*. Le bruit des cors l'avertit qu'elle doit se rendre auprès de sa tante , & cet acte doit finir par un *Quatuor* de chasseurs.

Le troisième acte se passe dans la forêt. L'ouverture commence par un orage , on entend le bruit du tonnerre. Deux piqueurs , écartés de la chasse par le mau-

vais tems, viennent se réfugier dans cet endroit de la forêt. L'un est effraié de la tempête, l'autre est aguerri & ne craint rien, il tâche de rassurer son camarade & lui fait la description d'une grande chasse. Cette scène offre au Musicien les plus riches tableaux à rendre.

L'ôtage a séparé *Fany* du gros de la chasse; elle est tombée de cheval : *Valcé* l'a rencontrée & lui donne le bras. *Fany* est au désespoir de cet incident. Que pensera sa tante? Cette conjoncture amène un éclaircissement. *Valcé* a promis à *Fany* une preuve certaine de sa tendresse, il lui présente un billet, elle y lit ces mots.

» Je promets à *Fany* de n'aimer
» qu'elle, & de n'avoir jamais d'au-
» tre femme.

VALCÉ.

Ce billet détermine *Fany* à lui avouer qu'elle l'aime encore, mais pour ne plus craindre son inconstance, elle exige de lui la parole la plus sacrée. Il est prêt de jurer : un remords l'arrête. » Ah !
» dit-il, je n'ai pas le front d'être par-
» jure, je suis un perfide : apprends que

E v

» *Valcé*, qui te proteste depuis ce ma-
 » tin de n'aimer que toi seule, en di-
 » soit autant à *la Comtesse*, à *Isette*, à
 » la tante même, qu'il a trompé jusqu'ici
 » toutes les femmes, & toi la première.

F A N Y *vivement.*

» Oh ! Ciel !... Eh ! que penfes-tu
 » dans ce moment !

V A L C É.

» Je t'adore.

F A N Y.

» Sçais-tu comme on traite avec les
 » ames qui connoissent les remords?....
 » Leve-toi, tu m'es plus cher que ja-
 » mais.

Madame *Cléville* surprend *Valcé* aux
 pieds de sa nièce ; ils cherchent à l'a-
 doucir, & *Isette* même prie pour eux.

D U O.

F A N Y.

V A L C É.

Qui nous égalera dans l'excès de nos feux ?

Brûlez vous deux.

D'une éternelle flâme ,
 Nous n'avons plus qu'une même ame ,
 Qu'un regard dans les mêmes yeux.
 Qui nous égalera dans l'excès de nos feux.
 Nous séparer , c'est nous ôter la vie.
 Faut-il à vos genoux. . .

Madame CLEVILLE.

Vous m'avez attendrie ,
 Mes enfans , levez-vous.

Elle consent au bonheur des jeunes
 amans , si *Valcé* peut être constant jus-
 qu'à son retour à Paris.

Valcé remercie Madame *Cléville*, &
 adresse cette Ariette à *Fany*.

A R I E T T E.

Après l'orage ,
 Le beau tems suit ,
 Le jour succède à la nuit ,
 L'amant fidèle ou volage ,
 A la tristesse la gaité..
 Du papillon j'étois l'image ,
 Je le serai de la fidélité.

Nous ne nous permettrons aucune ré-
 flexion sur cette piece, c'est au Public
 E v

à juger si l'Auteur a droit de réclamer
contre la décision des Comédiens.

1765.

L'École de la jeunesse, ce dont nous allons rendre compte, ou le Barne-velt françois. Quiconque lira avec attention la Pièce s'appercvra aisément qu'elle n'étoit pas destinée à tirer de la musique une partie de ses agrémens.

Dans la naissance du genre Lyrico-mique, les tons de la Pastorale & de la Bouffonnerie étoient les seuls affectés à cette espece de Drame ; maintenant il n'est rien à quoi il n'ose s'élever : scènes pathétiques, situations frappantes, tableaux terribles, tout est de son ressort, il embrasse tout, ce genre qui n'en est point un, réunit tous les genres, Parade, Bergerie, Féerie, Pastorale, Comédie, Tragédie. C'est un *je ne sçai quoi*, qui ne s'affujettit à aucune règle qui plaît, parce qu'il est nouveau, & dont la musique embellit les écarts, mais que le même esprit de singularité qui la fait naître, fera tomber aussi promptement qu'il s'est établi. Cette réflexion porte sur le genre en général, & non

sur la piece que nous allons extraire , &c
qui fut représentée pour la premiere fois
le 24^e Janvier de cette année. Les pa-
roles sont de M. *Arsemaume* , la musique
de M. *Duni*.

Extrait du Barnevelt françois.

A C T E U R S.

M. ORONTE, oncle de Cléon, *M. Caillors*
SOPHIE, promise à Cléon, *Mme. la Ruelle*,
DUBOIS, valet de M. Oronte, *M. Dehesse*,
HORTENSE, jeune veuve, *Mlle. Beaupré*.
FINETTE, Suivante d'Hortense,

Mlle. Desglands.

MONDOR, ami d'Hortense, *M. la Ruelle*.

DAMIS, *M. Desbrosses*.

JAVARD, Créancier de Cléon, *M. Regnault*.

Un Chevalier gascon, }
Un Baron, } *M. Trial.*

Un Chanteur, *M. Lobreau*.

Une Marchande de Mode, *Mlle la Font*.

Un Huissier, }
Un Brocanteur, } *M. Champville*.
Un Valet.

Finette ouvre le premier acte avec
Dubois, elle est envoyée par sa maî-
tresse *Hortense* pour parler à *Cléon*.
Dubois ne veut pas la laisser entrer ; il
lui reproche que *Cléon* passe tous les

jours de sa vie dans la maison d'Hortense, dont la coquetterie attire les galans.

Oui, (dit-il) je vous le répète,
Ce n'est qu'à force d'art qu'elle sçait les charmer.
Tout est faux dans son air, son maintien, sa parure,
Tout, jusqu'à son silence, annonce l'imposture.

Il ajoute que Cléon traite avec mépris pour elle, une fille aimable, & que sa conduite obligera bientôt son oncle à le proscrire. La matoïse *Finette* se rit de la morale de *Dubois* qui, n'étant point écoutée, ne parviendra pas à rompre les chaînes de son maître.

M. *Oronte* entre une lettre à sa main. Il est en colere contre son neveu, qui abuse de ses bontés, & il prétend y mettre ordre. *Dubois* cherche à l'adoucir, en mettant sur le compte de la jeunesse, les égaremens de *Cléon*, il croit que *Sophie* le fera rougir de ses travers, mais *Oronte* lui répond qu'il a en vue un autre parti pour *Sophie*. Il l'envoie porter sa lettre & lui recommande le secret.

Oronte déclare à *Sophie* qu'elle ne doit plus compter sur son hymen avec *Cléon*, qu'il a fait pour elle un choix

plus digne , mais cette jeune personne
lui répond :

A R I E T T E.

Ma flamme est trop chère à mon cœur ,
Malgré les maux qu'elle me cause ,
J'y trouve encor plus de douceur ,
Qu'au changement qu'on me propose.
Pour moi , l'amour est un plaisir ,
Même dans sa rigueur extrême. . .
Ah ! si jamais l'ingrat que j'aime ,
Sous mes loix pouvoit revenir ;
L'amour seroit mon bien suprême.

Oronte lui dit avec un ton de dépit.

Employez donc vos soins pour le rendre à lui-même ,

Faites valoir les droits que vous donne l'amour ,
Et disputez son cœur à la beauté qu'il aime.

Ce n'est qu'au nom de votre époux ,
Que je pourrai le reconnoître.

Qu'il brise tous les nœuds qui l'empêche de l'être ,
Ou qu'il craigne avant peu l'effet de mon courroux.

La tendre *Sophie* s'excite à prendre
la défense de *Cléon* ; il arrive en petit
maître , & après quelques complimens ,
il s'émancipe jusqu'à vouloir l'embrasser.
Sophie le repousse & lui dit de réserver

ces transports pour *Hortense*, *Cléon* veut la désabuser, il s'offre de lui jurer... mais elle demande pour preuve de son amour, qu'il ne mette plus d'obstacle à leur hymen. *Cléon* se trouve assez embarrassé ; pourquoi chercher la peine, dit-il, l'hymen est une chaîne, l'amour est un plaisir ? *Sophie* est indignée de cette réponse, & sort en protestant qu'elle va faire tous ses efforts pour étouffer le penchant qui l'attache à lui.

Cléon est médiocrement affecté du courroux de *Sophie*, mais il ne soutient pas de même les reproches de son oncle, qui en entrant a vu sortir *Sophie* en larmes : il feint avec lui, il promet de ne plus revoir *Hortense*, & de rendre son cœur à *Sophie*. C'est à ce prix qu'*Oronte* met le retour de son amitié, *Cléon* s'entretient assez long-tems avec *Dubois*. On annonce *Damis*. Ce *Damis*, personnage froid, & fort ressemblant au *Philinte* du glorieux, & qui même se trouve ici presque dans la même position, vient déclarer qu'il aime *Sophie*, & demander à *Cléon* pour qui, d'elle ou d'*Hortense*, il se décide. La scène s'échauffe. Des Créanciers atti-

vent. Un Huissier est de la partie. Finette entre en même-tems avec *Mondor*, qui vient avertir Cléon, combien *Hortense* est courroucée contre lui. *Cléon* donne rendez-vous à *Damis*, qui se trouve insulté du ton avec lequel il lui a répondu, il se débarrasse des autres, & sort avec *Mondor* & *Finette*.

Au second acte la scène est transportée chez *Hortense* : elle entre, la lettre de M. *Oronte* à la main, & se plaint des termes insultans qui y sont employés. *Mondor* approuve la colere qu'elle fait paroître, & *Finette* lui conseille de se venger du bon-homme, en épousant *Cléon* : c'est une nécessité que ce mariage, puisque lui seul peut fixer chez elle la fortune qui commence à s'éloigner. *Cléon* se présente; & boude un peu d'abord, mais l'assurance qu'il donne d'oublier *Sophie* & de braver son oncle, rétablit le calme entre *Hortense* & lui. *Mondor* a fait préparer un bal, il attend le Héros des Chanteurs. Un *Brocanteur* de bijoux arrive : en un moment, par les artificieuses menées de *Finette* & de *Mondor*, *Cléon* lui achete pour cinq cens louis de diamans, dont

il fait présent à *Hortense*. Mais lorsqu'il est question de payer, le Juif ne veut point se contenter d'un billet de *Cléon*, qui est obligé de lui donner deux cens louis comptant, & le reste de la somme en billets au porteur. Des joueurs viennent faire la partie de *Cléon*, & tandis qu'il se met au jeu, le Chanteur qui a été annoncé chante l'Ariette suivante, que *Mondor* accompagne sur le claveffin.

A R I E T T E.

Laissons gronder la sagesse,
 Elle aura son tour un jour,
 Ne suivons dans la jeunesse
 Que les plaisirs & l'amour,
 Sans retour le tems s'envole,
 Et trompe notre désir;
 Mais Themire on s'en console,
 Quand on a l'art d'en jouir.
 Laissons, &c.

Cléon perd tout ce qu'on peut perdre dans la partie qu'il vient d'entamer. On apporte des Dominos, des musques arrivent, pendant que *Mondor* danse ridiculement un menuet avec *Hortense*.

Damis qui est du nombre des masques, fait ressouvenir *Cléon* du rendez-vous qu'il a accepté. Ils sortent ensemble, *Dubois* tout essoufflé, accourt, interrompt la danse & demande *Cléon*. Il apprend qu'il est sorti avec un masque. Il ne doute point que ce ne soit Damis. Il prie, il presse tous les assistans de courir après eux : à l'instant, » ils s'égor- » gent peut-être, dit-il, vous êtes ses » amis. . . . pour cette fois du moins, » soyons lui bons à quelque chose. « L'acte finit par un chœur.

C'est dans la maison d'*Oronte* que se passe le troisieme acte, moitié dans un salon, moitié dans un cabinet.

Cléon s'est battu contre Damis & l'a blessé. Il revient avec *Mondor*. Cet indigne ami, dont le caractère, tout odieux qu'il est, n'a que trop de modèles dans la société, *Mondor* acheve d'empoisonner le chœur du jeune *Cléon* par les plus détestables conseils. Il lui représente que son duel peut avoir des suites qui l'obligeront à se cacher, que pendant ce tems *Hortense* sera désespérée; qu'il doit se décider entre elle & *Sophie*. Que s'il aime la premiere, elle est déterminée à

fuir avec lui au bout de l'univers. En suite il lui insinue que pour partir, il faut avoir des fonds. *Cléon* avoue qu'il est sans ressource, & *Mondor* lui réplique qu'à sa place, il seroit moins embarrassé. Enfin *Cléon* intérieurement se détermine & donne rendez-vous à *Cléon* pour le lendemain. *Dubois* arrive la larme à l'œil, il raconte à *Cléon* avec quelle bonté *Sophie* a plaidé sa cause devant son oncle, mais *Cléon* tout entier au projet qu'il médite, n'écoute rien, & se retire précipitamment à la vue de *Sophie*. Cette aimable fille s'informe à *Dubois*, si son amant n'est point blessé, s'il parle d'elle. Pour toute réponse, *Dubois* lui conseil d'aller se reposer, & sort avec elle.

Le Théâtre change & représente le cabinet d'Oronte, sur un des côtés on voit un secrétaire. *Cléon* arrive une bougie à la main, il avance jusqu'au secrétaire, il en a la clef, il la pose dans la serrure. . . Un remords le prend, il veut fuir, mais en retirant sa main le secrétaire s'ouvre. *Cléon* cherche de l'argent; il ne trouve qu'un porte-feuille, & que contient ce porte-feuille, un te-

stament dans lequel son oncle l'institue unique légataire? ce trait porte la mort dans le cœur de *Cléon*. Au milieu de ses transports, le coquin de *Mondor*, dont l'apparition est d'autant plus singulière, qu'on ignore absolument par quel moyen, au milieu de la nuit, il a pû s'introduire dans la maison; *Mondor*, dis-je, vient fommer *Cléon* de sa parole, & sçavoir si enfin il s'est pourvû de fonds pour partir. Quelques affreux que soient les reproches que *Cléon* fait à *Mondor*, ils sont foibles en comparaison de ce que mérite ce monstre, il sort. *Dubois* veut arrêter *Cléon*, qui cherche à l'éviter. Cet infortuné fuit, montrant le secrétaire ouvert : » tiens, » dit-il, regarde l'ouvrage de ma main; » *Sophie* se trouve sur son passage, elle cherche en vain à s'instruire de ce qui vient de se passer, *Cléon* la laisse, en lui disant :

Je suis un monstre, odieux à moi-même.
Je vais cacher ma honte & mon indignité.

S O P H I E,

Non, demeurez, non *Cléon*, je vous aime,

C L E O N *sortant.*

Haïſſez-moi plutôt, je l'ai bien mérité.

Oronte vient ſur ces entrefaites. Il ſ'apperçoit qu'on a forcé ſon ſécétaire. *Sophie* & *Dubois* implore cet oncle trop bon en faveur de ſon neveu. Il ordonne à *Dubois* de le faire venir. J'y vais auſſi, dit *Sophie*, » peut-être

S'il reconoit ſes torts, ſon bonheur en ce jour
Sera l'ouvrage de l'amour.

Sophie & *Dubois* n'avoient pas beſoin d'efforts pour attendre *Oronte*; il n'eſt que trop porté à pardonner à ſon neveu. Ce n'eſt même qu'avec peine qu'il renferme ſa tendreſſe.

A R I E T T E.

Taiſez-vous, ma tendreſſe,
Cachez-vous au fond de mon cœur.
Cléon revient de ſon erreur,
Et dans le trouble qui le preſſe;
Il entend la voix de l'honneur.
O jour heureux! jour d'allégreſſe!..

Taiſez-vous ma tendreſſe,
Cachez-vous au fond de mon cœur.

Si je vous croyois aujourd'hui ,
 Je courrois au devant de lui ,
 Au lieu d'un Juge inexorable ,
 Il ne verroit qu'un tendre ami ..
 Taifez-vous , &c.

Cléon , amené par *Sophie* , tombe aux genoux de son oncle. Il fait en rougissant , l'humiliant aveu de son crime. Il lui dit un éternel adieu , ainsi qu'à *Sophie*. *Oronte* lui demande comment , sans besoins , il a pu se porter à ce honteux excès. *Cléon* lui retrace tous ses égaremens. Cette aveugle passion , qui l'eut porté à assassiner , si l'indigne objet qui l'avoit fait naître , l'eut exigé ; enfin le déchirement de son cœur , à la lecture de cet acte qui le nomme héritier.

La bonté le dicta (dit-il) le crime le déchire.

La pensée n'est pas juste. Ce n'est pas le crime qui fait déchirer ce testament , c'est le repentir du criminel.

A ce trait , *Oronte* demeure éperdu : il pardonne à son neveu , l'unit à *Sophie* , & termine la Pièce par cette morale.

Souvent des cœurs bien nés , & que l'honneur anime ,
 Se trouvent renversés par un choc imprévu ;

C'est un bonheur pour eux de voir de près le crime :

Ils en connoissent mieux le prix de la vertu.

On voit par ce précis combien le ton de cette Pièce est éloigné du genre de l'Opéra bouffon. La musique coupe continuellement l'intérêt, & les ariettes peuvent, sans nuire au Drame, en être détachées. On regrette que *Sophie* ait si peu de jeu dans l'action. On ne découvre dans *Hortense* que le caractère de ces filles du monde qui ont levé le masque. *Mondor* est un scélérat qui n'a ni finesse ni vues *Oronte* est un homme foible qui se laisse aveugler par un repentir, qui n'a peut être sa source que dans le désespoir de n'avoir pu commettre le crime. Trop d'accessoires détournent l'attention de l'objet principal. Cependant il y a des momens de chaleur qui frappent. Le style en général est assez pur. Nous ne relèverons point quelques légères ressemblances avec le *Dissipateur*, quelques vers imités de plusieurs Pièces connues ; mais nous croyons devoir dire que, s'il y avoit du risque à produire cet ouvrage sur le Théâtre Italien, la gloire qui

qui résulte des applaudissemens qu'il a reçu, est plus grande : le Musicien, au moins la partage, & le Public a reconnu, dans les airs de Monsieur *Duny*, ce talent décidé, qu'il a eu tant de fois occasion d'admirer. Au reste, Monsieur le Jeune a rendu le rôle de *Cléon* avec beaucoup d'intelligence, & il a fait regretter que les Comédiens Italiens laissent dans l'oubli les célèbres productions des *Delisle*, des *Marivault*, des *Boissi* & des *Moissi*, qu'on reverroit avec plaisir; nous disons plus, qu'il est intéressant pour eux de conserver, lorsque le nouveau genre, qui s'épuise chaque jour, cessera d'être de mode. Pour éloigner cette catastrophe prochaine, les Auteurs d'Opéra Bouffon pourroient finement faire entrer dans leurs plans des rôles seulement récités, qui fixeroient l'attention & sur lesquels porteroit l'intérêt, tandis que la musique, comme un cadre artistement travaillé, feroit ressortir les passages réfléchis.

Les Comédiens donnerent le 27 Février une première représentation de *Tom Jones*, Comédie lyrique en trois actes,

II. Partie.

E

imitée du roman anglois de *Fiedling*, paroles de Monsieur *Poinfinet*, musique de Monsieur *Philidor*.

Les Musiciens prétendent que la réussite d'une Pièce du nouveau genre dépend seulement de la musique, & pour appuyer leur sentiment, ils citent une prodigieuse quantité d'exemples : les Poëtes assurent que c'est aux paroles qu'on doit attribuer les vrais succès, & ils offrent peu d'autorités : & les amateurs, sans enthousiasme, décident que c'est à l'heureuse & intime liaison des paroles & de la musique qu'on doit accorder ses suffrages. Partant de ces principes, que pensera-t-on de la chute complete de *Tom Jones* le premier jour, de son étonnant succès le second, de sa prompte retraite, & de son retour brillant & soutenu, depuis les légères corrections faites dans le poëme par Monsieur *Sédaine*?

Il semble qu'il y ait une convention tacite, entre les spectateurs, de compter pour rien les paroles d'une Pièce à ariettes, quelques mauvaises qu'elles soient, & de ne juger que la musique. Celle de *Tom Jones* est décidée bonne à beaucoup d'égards, pourquoi donc cette chute si

les paroles sont seules en droit de décider un succès ; pourquoi donc cette réussite ? Disons , comme les amateurs , que le Poëte & le Musicien concourent également à la perfection d'un ouvrage , & que sans cette union , on ne parviendra jamais à obtenir que des applaudissemens passagers , qui sont toujours attribués aux ressorts secrets que font jouer le cabalistes.

Revenons à la Pièce qui fait le sujet de cet article.

Tom Jones de *Fiedling* est entre les mains de tout le monde : c'est de cet intéressant roman que Monsieur *Poinfinet* le jeune a tiré son sujet ; c'est d'après l'Auteur anglois qu'il a voulu dessiner les caractères de ses personnages ; heureux s'il les eût rendus comme nous les voyons dans le roman.

Extrait de Tom-Jones.

A C T E U R S.

TOM-JONES, *M. Clerval.*

Monsieur WESTERN, *M. Caillot.*

Madame WESTERN, *Mlle. Desglands.*

Miss SOPHIE WESTERN,

Madame la Ruette.

HONORA, *Mme. Berard.*

ALWORTHYS, *M. Lobreau.*

BLIFIL, *M. la Ruette.*

DOWLING, QUAKER, *M. Dehesse.*

La Maîtresse de l'Hôtellerie d'Upton, &c.

Mme. Bognioli.

La toile se leve, *Sophie* fait de la tapisserie, *Honora* sa suivante fait de la dentelle. L'Auteur nous avertit qu'il ne doit point y avoir de lumière sur le métier, parce que la scène se passe le matin; il pousse l'attention jusqu'à faire remarquer que *Sophie*, en travaillant, enfile une aiguille, la pique en dessus, puis en dessous, ensuite en dessus, & qu'elle s'arrête, *Sophie* chante :

Que les devoirs que tu m'imposes,
Triste raison, ont de rigueur,
Tu gémis, *Sophie*, & tu n'oses
T'interroger sur ta douleur.

Quand sous tes doigts naissent les roses,
Les épines sont dans ton cœur.

Pendant cet air, *Honora* en chante un autre qui s'entremêlant avec ce premier, forment un Duo.

Honora paroît avoir deviné que sa maîtresse aime *Tom Jones*, & pour s'en as-

sur, elle fait son éloge & le peint à *Sophie*, comme l'amant le plus tendre elle suppose même que, quoiqu'il ne connoisse pas sa famille, il doit être d'une extraction noble; elle en juge par son air. Cette conversation est interrompue par Madame *Western*, grande nouvelliste, qui connoît les divers intérêts des Puissances, qui les juge à son tribunal & qui, bien plus extravagante qu'elle ne l'est dans le roman, est bien moins intéressante dans la Pièce.

Cependant elle s'est apperçue que *Sophie* sa nièce étoit amoureuse, & qu'elle désire d'être mariée. Par bonté d'ame, elle se promet d'en instruire son frere.

Western arrive suivi de *Jones* & de ses chasseurs; il fait l'éloge de la chasse, sa passion favorite, dans l'ariette suivante, dont la musique est d'un grand effet.

A R I E T T E.

D'un cerf, dix cors j'ai connoissance;
On l'attaque au fort, on le lance,

* Il y a dans cet endroit quelques heureux retranchemens.

Tous sont près ,
Piqueurs , valets
Suivent les pas de l'ami Jone.
J'entens crier , Volcelets , Volcelets :
Aussitôt j'ordonne
Que la meute donne.
Tayaut , tayaut , tayaut ,
Mes chiens découplés l'environnent ,
Les trompes sonnent :
Courage , amis , tayaut , tayaut :
Quelques chiens que l'ardeur dérange ,
Quittent la voye & prennent le change.
Jones les rassure d'un cri :
Ourvari , ourvari :
Accoute , accoute , accoute ,
Au retour nous en revoyons.
Accoute , à mirmiraut , courons :
Tout à Grifaut ,
Y après , tayaut , tayaut.
On reprend route ;
Voilà le cerf à l'eau.
La trompe sonne ,
La meute donne ,
L'écho raisonne ,
Nous pressons les nouveaux relais ,
Volcelets , Volcelets.
L'animal forcé succombe ;
Fait un effort . se relève , enfin tombe ,
Et nos chasseurs chantent tous à l'envi :

Amis, goûtons les fruits de la victoire,
 Amis, amis, célébrons notre gloire,
 Halali, fanfare, halali,
 Halali.

Western aime sa fille avec tendresse, il regarde le jeune *Jones* comme son ami, il le présente à *Sophie* & veut qu'il soit le sien. Madame *Western* demande un entretien particulier à son frere, dans lequel elle lui fait part de la découverte qu'elle a faite des sentimens de sa nièce qui, selon elle, aime *Blifil* neveu de Monsieur *Alworthys*. *Western* est étonné de ce que sa fille aime un Docteur. Il en est cependant bien aise, quoiqu'il soit, dit-il, mauvais chasseur. Il envoie chez *Alworthys* qui arrive aussitôt: il annonce à ce bon voisin l'amour de *Blifil* & de *Sophie*; mais il a peine à le lui persuader. Arrive *Dowling*, qui de Procureur & Fripon dans le roman, est, par la grace de l'Auteur, devenu *Quaker* & honnête homme dans la comédie. *Alworthys* le charge d'avertir *Blifil*, & sort pour lui écrire un mot. Madame *Western* apprend à *Sophie* qu'elle a fait consentir son frere à la ma-

rier avec celui qu'elle aime. *Sophie* enchantée, remercie sa tante : elles font toutes deux l'éloge du jeune homme, chacune relativement à son idée ; mais qu'elle surprie lorsque l'une nomme *Bliss* & l'autre *Jones*. Madame *Western* entre en fureur, & va faire tous ses efforts pour engager son frère à chasser *Jones* du Château.

Dans l'Avant-propos qui est à la tête de cet acte, l'Auteur explique que le Théâtre doit représenter un endroit agréable du jardin de M. *Western* où il se trouve çà & là, quelques sieges peints en verd. Il dit que *Jones* se promène seul, sans chapeau, sans armes, comme un homme qui est chez lui, qu'il paroît fortement occupé, qu'il tient un livre, le jette, porte sa main à son front, regarde s'il est seul, s'assied & se relève pour chanter.

ARIE TTE.

Amour, quelle est donc ta puissance !

Me dois-je aveugler sur mon sort ?

Aux doux attrails de l'espérance

Mon cœur peut-il s'ouvrir encor,

J'ose aimer la belle Sophie ,
 Le plus rare bienfait des Cieux ,
 Et qu'ils semblent avoir choisie
 Pour charmer le cœur & les yeux ,
 La jeune fleur
 Eclosé à peine ;
 De son teint n'a pas la fraîcheur ;
 Naissante rose , ton odeur
 Est moins douce que son haleine ,
 Et le jour moins pur que son cœur.

Jones n'ose se livrer à l'espérance, il se reproche d'aimer Sophie, il se représente son néant & veut fuir Sophie. C'est au milieu de cette agitation qu'il rencontre Honora, cette fine intrigante lui apprend l'impression qu'il a faite sur le cœur de sa jeune maitresse. Il l'embrasse pour cette bonne nouvelle & lui donne sa bourse. *Western* les surprend, il croit *Jones* amoureux d'Honora, fait l'éloge de la vie qu'il mène, & lui annonce qu'il marie Sophie à *Blifil*. *Jones* est consterné, Sophie arrive, & *Western* presse *Jones* de la féliciter sur ce mariage : on annonce *Blifil*. Cette scène, entre ce dernier, Sophie & Honnora pourroit bien avoir quelque Ressem-

blance avec la situation de *Philinte* au troisieme acte du *Glorieux*. *Western* revient, *Sophie* lui déclare que ce mariage qu'il ordonne, causera sa mort. Elle se jette à ses genoux : *Western* est inexorable. *Jones* accourt à ce bruit, & le bon *Western* le prend pour juge de la querelle & le laisse avec sa fille pour la déterminer à lui obéir. *Jones* pour la premiere fois, déclare son amour à *Sophie* qui lui jure de l'aimer toujours & de fuir avec lui chez des Parents qu'elle a à Londres. Dans ce moment, *Western* & tous les acteurs qui viennent d'être informés de tout, arrivent : *Jones* reçoit son congé, il est traité d'imposteur & de suborneur. *Alworthys* lui-même, cet homme sage, exige qu'on le chasse, sans l'écouter.

Qu'elle étonnante dissemblance entre le Roman & la pièce. Dans la pièce, rien n'est préparé, tout se fait sans raison : *Western* n'approfondit rien, *Alworthys* est un homme ordinaire ; dans le roman, il faut tous les ressorts de la calomnie la plus atroce pour irriter *Alworthys* contre *Jones*, il faut qu'il le croye traître, ingrat, méchant. La pièce

ne fait rien pressentir , le spectateur ignore ce qu'est *Alworthys* , ce que lui doit *Jones* , & dans le roman , même en croyant punir justement *Jones* , le sage *Alworthys* a l'attention de pourvoir à ses besoins. Malgré le sentiment qui établit pour règles qu'on ne doit qu'effleurer les sujets dans les pièces à ariettes , l'obscurité qui regne dans celle-ci , prouve que tout doit être préparé & qu'où il n'y a point de règles suivies , il n'y a point de comédie.

L'unité de lieu est dit-on , fort indifférente dans les Opéra-Bouffons , aussi voilà les spectateurs transportés tout-à-coup dans l'hôtellerie d'*Upton*. C'est dans une des Salles de ce cabaret que se passe le troisieme acte. *Dowling* envoyé par *Alworthys* à Londres s'y trouve : *Jones* chassé du Château de *Western* s'y est rendu. Le bruit que font des valets dans une cuisine , les obligent de sortir de leurs chambres. Ils sont surpris de se rencontrer. *Dowling* apprend avec chagrin l'affront qu'on vient de faire à *Jones*. « Si je disois un mot , si je n'étois » retenu par un reste de respect , dont » *Alworthys* se rend indigne » . . . Mais

retire-toi, dit-il, ton sort changera. Il rentre dans sa chambre & *Jones* retourne dans la sienne.

Sophie a fui de la maison paternelle avec *Honora*. Elles sont arrivées à *Up-ton* & en veulent partir : la maîtresse de l'Hôtellerie leur conseille d'attendre le jour. *Sophie* reste seule, en attendant le thé qu'on doit lui apporter, le bruit que font les valets, jette la frayeur dans son ame. *Jones* sort une seconde fois de sa chambre en prononçant le nom de *Sophie*, elle l'entend : *Jones* la voit & ne veut plus la quitter. *Dowling* arrive, il va retourner au Château dans le dessein de les servir. Il fait retirer la maîtresse de l'Hôtellerie, parce qu'il veut avant de partir, découvrir un secret à *Jones*; lorsque *Honora* accourt, en criant, ah ! Ciel ! *Alworthys*, votre pere, *Blifil* sont arrivés. On fait cacher *Sophie*. *Western* entre, il arrête *Jones* & lui demande où est sa fille, il répond qu'elle est là : *Blifil* va trouver le Juge de paix & *Western* sort pour chercher sa fille. *Dowling* arrête *Alworthys*. « demeure, dit-il, . . . » souviens toi de ma promesse, je la » remplis & te quitte. . . Je ne veux

» rien avoir à démêler avec un homme
 » injuste Ce *Jones* que tu persécutes
 » & qui te chérit C'est ton neveu ,
 » c'est l'aîné de *Blifil* Rappelle-toi
 » *Summers* : . . . il épousa ta sœur , cinq
 » mois après il mourut ; *Jones* est le
 » fruit de ce mariage Ta sœur a
 » rempli ses devoirs en mourant , & m'a
 » remis une lettre qui développe le mystère
 » de sa naissance. Ton neveu *Blifil*
 » s'en est chargé Il n'a pas rougi
 » de te compromettre, en m'ordonnant
 » de ta part , de cacher ce secret jusqu'à
 » qu'au moment qu'il épouserait *Sophie*.

Blifil arrive. *Alworthys* lui demande les lettres de sa mere. *Blifil* est confondu ; son oncle le chasse , & lui ordonne de faire venir *Jones*. Monsieur *Western* survient avec *Sophie* : il apprend que *Blifil* est un traître & que *Jones* est le neveu d'*Alworthys*. Il offre à *Jones* la main de *Sophie* , & tous retournent au Château.

Tel est le parti que Monsieur *Poinset* a sçu tirer de son original ; on n'y reconnoît plus le sage & généreux *Alworthys* la décente *Sophie* , l'honnête & tendre *Jones*. *Blifil* , il est vrai , fait le

nœud de la Piece; mais, comment ce caractère si bien tracé par *Fiedling*, est-il faisi par Monsieur *Poinfinet*? Il a dénaturé tous les Personnages, & cependant les seuls amours de *Sophie* & de *Jones*, sans épisodes, avec le seul secours de *Western* & de sa sœur, pouvoient en préparant les événemens, en liant les Scenes, en donnant à l'action une juste étendue, fournir à l'Auteur une Comédie intéressante & digne des applaudissemens que le Public n'a accordés qu'à la musique de Monsieur *Philidor*.

Le Tonnelier.

Le 16 Mars on donna sur le Théâtre des Comédiens Italiens, la premiere Représentation du *Tonnelier*, Opera-comique, mêlé d'Ariettes, les paroles de M. *Audinot*, la musique de Monsieur. . . .

Cette Pièce, comme nous l'avons rapporté précédemment, avoit été jouée en 1761. à l'Opera-comique, & n'avoit pas même été achevée. L'Auteur fâché d'abandonner un sujet qu'il jugeoit théâtral, l'a retouché avec soin, & d'après des épreuves favorables & réitérées en

plusieurs endroits, il n'a pas craint de le remettre sous les yeux du Public. Cette seconde tentative a eue plus de succès ; on doit lui sçavoir gré de la modestie avec laquelle il avertit les *lecteurs rigides* qu'ils ne trouveront point dans son ouvrage *de quoi satisfaire la solidité du Goût*. Il est constant que le comique d'action perd nécessairement un peu à la lecture, mais la légèreté du style, le brillant des faillies, certaine délicatesse répandue dans le Dialogue, cette liaison des scènes qui donne de l'activité aux situations, toutes ces finesses de l'art n'échappent point à des lecteurs judicieux, qui même dans leurs amusemens les plus frivoles, comptent la raison pour quelque chose.

Extrait du Tonnelier.

A C T E U R S.

MARTIN, Tonnelier, *M. Audinot.*

FANCHETTE, jeune paysanne pupille, aimée de Martin, amoureuse de Colin,
Mlle. Beaupré.

COLIN, jeune Milicien réformé, Garçon Tonnelier chez Martin, amoureux de Fanchette, *M. Trial.*

SEP, Vigneron, *M. Dehesse.*

GERVAIS, Meunier, oncle de Colin,
M. Carlin.

L'amoureux *Colin* apprend de sa bien-aimée *Fanchette* que *Martin*, leur maître réciproque, est passionné pour elle. La jeune fille ne dissimule pas que ce vieux barbon est jaloux de *Colin*, & dans le dessein de lui donner son congé. En effet *Martin* arrive, & en même-tems qu'il caresse *Fanchette*, il cherche querelle à *Colin*. Cependant la pupille l'apaise, elle l'invite à chanter, & chante elle-même la Romance qui suit.

R O M A N C E

Dans un verger, Colinette
Vit un jour de beau raisin,
Elle se croyoit seulette,
Vite, elle y porta la main.
Prenez garde, Colinette,
L'amour veille en ce jardin.

Dans un coin, comme en un gîte,
Le fripon l'attendoit là;
Il saisit sa main bien vite,
Et de son arc la blessa;
La pauvre fille, interdite,
Fit un cri, puis soupira.

Ah ! ah ! dit-il , ma poulette ,
 Vous venez donc vendanger ?
 La faute , belle indiscrette ,
 Va vous donner à songer :
 En vendange une fillette ,
 Court souvent plus d'un danger.

Fanchette chante si bien , que *Martin* veut l'embrasser pour lui prouver sa satisfaction , mais *Colin* l'en empêche. *Martin* se ressouvient d'une affaire, il sort en ordonnant à *Colin* de travailler , & à *Fanchette* d'aller arroser les fleurs du jardin.

Aussitôt que le maître est parti , *Fanchette* revient, elle demande à son amant, comment ils feront pour se marier ? *Colin* se ressouvient que *Martin* doit trois cens livres à son oncle , le Meunier *Gervais*. Il faut qu'il vienne lui demander cette somme : le *Daron*, qui est ladre , ne voudra pas la payer , & pour se débarrasser , il aimera mieux les marier : voilà le dénouement prévu , & par conséquent la Pièce finie.

Martin de retour , s'informe où est *Fanchette* : les mauvais propos de *Colin* le mettent en colère , il lui donne son

congé & le chasse de sa maison. Colin, en partant, le prie de sa nôce, & lui annonce qu'il va épouser *Fanchette*. Le bon Tonnelier après avoir déclaré à sa pupille qu'il vient de renvoyer *Colin*, lui souhaite le bon soir & se retire dans sa chambre, après l'avoir vû passer dans la sienne.

Fanchette sort doucement de sa chambre avec une lumière : elle attend *Colin*, & chante.

A I R.

Qu'il tarde à ma tendresse
De te voir, cher Colin :
Viens, viens à ta maitresse
Annoncer son destin.

Qu'un doux espoir t'amène,
Qu'il rassure mon cœur;
Et qu'il fasse à ma peine
Succéder le bonheur

Si l'amour nous rassemble,
S'il protège nos feux,
S'il nous unit ensemble,
Que nous serons heureux !

Nos ames enchainées
Au gré de nos désirs,
Se verront couronnées
Par la main des plaisirs.

Colin a vu son oncle le Meûnier : il marche sur ses pas ; les deux amans se mettent à faire collation : comme en entrant, *Colin* a oublié de fermer la porte , le Vigneron *Sep* vient les surprendre : il est yvre , & tient les plus mauvais propos. Il parle haut , demande à boire & pressé par *Fanchette* de se retirer , il renverse le tonneau sur lequel étoient la bouteille & les verres.

Tandis que *Fanchette* va voir si le Tonnelier ne s'est pas réveillé à ce bruit, *Colin* avant de se sauver , cherche à relever le tonneau , il est surpris par *Martin* , qui lui-même est effrayé de voir marcher le tonneau que *Colin* roule pour se cacher. *Colin* se sauve , & *Fanchette* qui est revenue aux cris de *Martin* , tâche de l'adoucir.

Quoique *Martin* ne se soit relevé qu'au bruit qui se faisoit & qu'il soit tard , il ne laisse pas d'entrer dans le tonneau pour le ratifier. *Colin* revient pendant que le maître travaille , *Fanchette* lui explique dans une chanson tout ce qui se passe sur la Scène & qu'il ne voit pas : il lève la tête & s'apperçoit qu'il est trahi : dans ce moment ar-

rive le meûnier Gervais qui vient redemander ses cent écus, & plutôt que de les payer, *Martin* aime mieux consentir à l'union de *Colin* & de *Fanchette*. L'analyse de cette Pièce, peut lui servir de critique.

Les amours
de Gonesse.

Les Amours de Gonesse, en un acte, mêlé d'Ariettes, furent données dans le mois de May : dans un tems où les Auteurs s'efforcent de rendre le genre nouveau, susceptible d'intérêt, de goût, de décence & de sentiment, nous croyons ne devoir rien dire de ce Drame.

La réconciliation Vil-
lageoise.

La Réconciliation Villageoise, comédie en un acte, mêlée d'Ariettes, fut représentée le 15 Juillet pour la première fois. Les paroles sont de Monsieur de la Ribaudière, & retouchées par Monsieur Poinfinet. La musique de Monsieur Razade. Nous ne dirons rien de cette Pièce.

Isabelle &
Gertrude, ou
les Sylphes
supposés.

Le 14 Août, les Comédiens Italiens représentèrent pour la première fois, *Isabelle & Gertrude*, ou les *Sylphes supposés*, Comédie en un acte mêlée d'A-

Nettes , paroles de Monsieur *Favart* ,
musique de Monsieur *Blaise*.

Le Conte de Monsieur de *Voltaire* ,
intitulé *l'Education des Filles* , a fourni
à Monsieur *Favart* le sujet de sa Pièce ,
qui mérite à beaucoup d'égard , l'accueil
favorable qu'elle a reçue du Public. Nous
en allons rendre compte , avec d'au-
tant plus de plaisir , que nous som-
mes persuadés qu'on y reconnoîtra cette
touche légère & gracieuse qui caractéri-
se *Annette & Lubin* , les *Sultanes* , &c.

Extrait d'Isabelle & Gertrude.

ACTEURS.

DUPRE' , *M. Caillot.*

DORLIS , *M. Clairval.*

Madame GERTRUDE , *Mme. Favart.*

ISABELLE , *Mme. la Ruelle.*

Madame FURET , *Mme. la Ruelle.*

AMBROISE , Jardinier qui ne paroît point.

*La Scène est dans la maison de Madame
Gertrude.*

Sur l'un des deux côtés du Théâtre ,
qui représente un jardin , on voit un
pavillon fermé , dont les fenêtres sont
garnies d'épais rideaux. Pendant qu'on

joue l'ouverture , *Dupré* , enveloppé d'un manteau & portant une lanterne sourde , entre dans le pavillon par une porte secrète. Il allume des bougies & ouvre la principale porte : alors on voit un salon élégamment orné , & l'on découvre une toilette sur laquelle sont différens livres.

Dorlis neveu de *Dupré* , s'est introduit dans le jardin par la même porte , au moyen d'une clef qu'il a dérobée à son oncle. Il craint d'être découvert , & cherche avec précaution l'Appartement d'*Isabelle* fille de *Madame Gertrude*. Tandis qu'il tourne ses pas du côté de la maison , *Dupré* regarde à une Pendule & dit , il n'est que neuf heures & demie , elle ne viendra pas sitôt , à quoi m'occuper en l'attendant ? Il examine les livres qui sont sur la toilette. L'un traite de l'union des ames , l'autre est le *Comte de Gabalis* , enrichi de notes où l'on traite de la réalité & de l'apparition des substances aériennes.

Dorlis revient : il apperçoit de la lumière dans le pavillon , il s'avance & reconnoît que c'est un homme qui y est. *Dupré* entend du bruit , il croit que c'est Ma-

dame *Gertrude* & l'appelle : à ce nom *Dorlis* cherche à se fauver & renverse une chaise. *Dupré* s'approche ; il voit son neveu & lui demande avec émotion ce qui l'attire dans ce jardin. Le neveu lui explique comment il est entré : il lui fait l'aveu de son amour pour *Isabelle*, dont il trace ainsi le Portrait.

AR I E T T E.

De sa modeste mere
Elle a saisi le goût,
L'œil perçant du mystère
Ne voit rien & voit tout :
Ses timides prunelles,
Se glissant de côté,
Lancent des étincelles,
De pure volupté.

Doucement tourmentée
De ses quinze ou seize ans,
Tendrement agitée
De ses transports naissans,
Ne pensant point encore,
Mais cherchant à penser,
D'un désir qu'elle ignore
Son cœur se sent presser.

Lorsque je suis près d'elle ,
Je la vois qui rougit ,
Son embarras décele
Que le penchant agit.
N'est-il donc pas possible
Qu'elle approuve mon feu ,
Pour une ame sensible ,
Rougir est un aveu.

Quand les yeux se répondent ,
Ce langage est bien sûr ,
Quand leurs traits se confondent ,
Il n'est plus rien d'obscur ,
Nos paupieres baissées ,
Nos regards n'en font qu'un ,
Ames, cœurs & pensées ,
Alors tout est commun.

Dupré demande à son neveu , jusqu'à quel point il peut porter ses espérances , puisque *Madame Gertrude* tient sa fille continuellement dans la retraite ? *Dorlis* fait entendre à son oncle , qu'il soupçonne que *Madame Gertrude* ne lui est pas indifférente. Bon , répond *Dupré* , à-t-elle dessein de plaire ? Vois avec qu'elle simplicité elle est mise ? oui , dit *Dorlis*.

ARIETTE.

A R I E T T E.

Oui , oui , le fard de la beauté ,
Est la décence & la simplicité ,
L'art de cacher l'art , c'est le moyen de plaire ,
C'est le point nécessaire.

Il faut la voir
Certe Dame Gertrude ,

C'est un miroir ,
Pour une prude ,

Il faut la voir
Avec son grand mouchoir
Noir.

Il se plisse ou s'étend sous ses mains vertueuses ,
S'ajuste , s'arrondit , prend des formes heureuses ,
Et ménage des jours , des jours de volupté ,

Par ci , par là , dont l'œil est enchanté.

Le noir , le blanc , l'œil en est enchanté.

Ainsi l'on voit dans un bocage sombre

Les rayons du Soleil , se jouer avec l'ombre.

Oui , oui , &c.

Voyons avec qu'elle délicatesse, Mon-
sieur de *Voltaire* colore ces mêmes ta-
bleaux, qui ont donné naissance aux
Ariettes précédentes. Il dit de la mere,

Son maintien étoit sage & n'ayant rien de rude,
Ses yeux étoient charmans , mais ils étoient baissés,

Partie II.

G

Sur sa gorge d'albâtre , une gaze étendue ,
Avec un art discret en permettoit la vue.

Et de la fille ,

Un dix avec un sept ,
Composoit l'âge heureux de ce divin objet ,
Plus fraîche que sa mere , elle étoit aussi belle.

Dupré ne peut dissimuler à son neveu , qu'il aime *Madame Gertrude* & qu'il croit en être aimé , sans même qu'elle le sçache. Ils sont tous deux obligés de fuir aux approches de *Madame Furet* qui , en entrant , fait le plus grand vacarme.

Cette prude médisante , vient informer *Madame Gertrude* , qu'une jeune pensionnaire à sauté les murs de son Couvent , pour suivre un amant qu'elle aime ; mais que les coupables ont été arrêtés. Elle veut malgré les représentations de la modeste *Gertrude* , divulguer cette affaire , en instruire d'abord Monsieur *Dupré* à qui elle doit bientôt donner la main , & qui comme juge de la Prévôté. . . . Au nom de *Dupré* , *Madame Gertrude* se trouble , elle feint un étourdissement pour se débarrasser de *Madame Furet* : elle montre la plus gran-

de inquiétude, qu'elle ne découvre son intrigue & employe tous les moyens possibles pour l'engager à se retirer. Elle n'y peut réussir, qu'en sortant avec elle.

Dorlis & *Dupré* se r'approchent & n'ont qu'une courte scene ensemble, dans laquelle l'oncle approuve la conduite de *Gertrude* envers sa fille.

A R I E T T E.

On ne peut jamais
Veiller de trop près,
Gentille fillette
Que l'amour guette, &c.

Il l'invite à se retirer & lui recommande de ne point faire d'éclat.

Madame *Gertrude* délivrée de Madame *Furet* vient trouver *Dupré*. Elle lui reproche de vouloir épouser cette médisante: il se justifie, mais elle n'en est pas moins inquiète, elle craint que cette femme ne découvre leur liaison.

A R I E T T E.

Femme curieuse,
Femme envieuse,
Aigre, bigote,
Cagote,

Oh ! c'est en vérité

Trois fléaux pour l'humanité.

Agissante

Par oisiveté,

Médisante

Par vanité,

Méchante

Par charité.

Oh ! c'est en vérité

Trois fléaux pour l'humanité,

Bon, bon, dit *Dupré*, ma prudence
mettroit en défaut trente Cerbères com-
me Madame *Furet*. Il lui propose de l'é-
pouser ; mais elle s'en tient toujours à
l'union des ames , qui est son système fa-
vori.

Tandis qu'ils s'occupent à lire dans le
pavillon, la jeune Isabelle, qui est agitée,
sans sçavoir pourquoi, vient promener son
inquiétude dans le jardin : elle annonce
son état par l'air suivant.

A R I E T T E.

Quel air pur , le Ciel est tranquille,

La paix régne dans cet asyle.

Quel air pur , le Ciel est tranquille ;

Mais hélas !

Mon cœur ne l'est pas.

Elle s'approche sans dessein du pavillon, dans le tems que *Dupré* & *Gertrude* viennent d'interrompre leur lecture. elle apperçoit de la lumiere & dit, ma mere est ici avec quelqu'un. *Dupré* feint d'entrer dans les sentimens de la Prude & dit, en lui baissant la main, « tout » confirme votre systême & je vois bien » qu'il faut que je me corrige. Madame » *Gertrude* paroît satisfaite de la façon » de penser de *Dupré*, & lui répond fort » haut, » *Dupré* mon cher *Dupré*, vous faites mon bonheur : surquoi *Isabelle* dit avec ingénuité, ma mere est heureuse, que je suis contente !

Pendant ce tems *Dorlis* qui cherche *Isabelle* par-tout, l'apperçoit & la tire par sa robe. *Isabelle* épouvantée, fait un cris, *Dorlis* fuit, Madame *Gertrude* fait retirer *Dupré* par la fausse porte du pavillon : ce coup de Théâtre est heureux & a été rendu avec une précision singuliere.

Il faudroit en copier la scene entre *Isabelle* & sa mere. L'ingénuité de la fille, l'embarras de *Gertrude*, tout concourt à rendre la situation des plus théâtrales. *Isabelle* a entendu nommer *Dupré*. elle demande si c'est ce *Dupré* qu'elle con-

noît, qui rend les gens heureux.. *Gerarude* pour détourner les idées de cette jeune personne, lui dit que la voix qu'elle a entendu est celle de *Dupré* & ne l'est pas, & qu'elle a dû lire dans le livre du Comte de Gabalis, qu'il y a des Sylphes, des esprits Aériens, des intelligences, qui, lorsqu'on a tenu une conduite sans reproches, viennent vous consoler des amertumes de la vie; que cette voix qui a frappé son oreille, est celle d'un de ces esprits avec qui elle s'entretenoit. *Isabelle* se plaint de l'ennui qu'elle éprouve & souhaite aussi d'entrer en liaison avec une intelligence: sa mere lui fait espérer que cela arrivera, si elle fait ses efforts pour parvenir à cet état de perfection qu'exige un si rare avantage.

A R I E T T E.

Comme une rose
 La naïve pudeur,
 Quand on l'expose,
 Perd bientôt sa fraîcheur;
 Oh! pour flétrir l'éclat d'une si belle fleur,
 Il faut si peu de chose;
 Conserve donc l'honneur
 Comme une rose.

Il faut toute la fécondité & toute la Délicatesse de Monsieur *Favart*, pour donner un ton de nouveauté à ces petits couplets sur les fleurs, chantées si gracieusement & si souvent par lui.

Gertrude, que cette conversation agitée, s'éloigne un moment sous prétexte de faire sa ronde & elle ordonne à sa fille de l'attendre. il auroit été possible de trouver un moyen plus raisonnable pour laisser la jeune personne seule dans le jardin.

Dorlis qui a vu partir Madame *Gertrude*, s'approche, il appelle *Isabelle*; elle répond; il se présente à elle. Elle le reconnoît, mais elle croit comme sa mere le lui a dit à l'égard de *Dupré*, que c'est une intelligence qui a pris la figure de *Dorlis*. Cette scene roule sur cette équivoque.

Madame *Gertrude* arrive, lorsque *Dorlis* baise la main de sa belle maîtresse, qui le prend toujours pour un esprit. *Isabelle* court au-devant de sa mere pour lui annoncer son bonheur. Quel doit être l'étonnement de Madame *Gertrude*, au milieu de cet embarras, arrive Madame *Furet*, qui vient avertir son

amie , qu'on a vû entrer furtivement
 quelqu'un chez elle , par la petite porte
 du jardin & que c'est affurement un vo-
 leur. Elle commande aux domestiques
 qu'elle a amenés de chercher par-tout :
Dupré les arrête & les fait retirer. Ma-
 dame *Furet* est surprise de le rencontrer
 si tard chez Madame *Gertrude*. Il est per-
 » mis, dit-il, de venir voir sa femme.
 » A ce mot, l'étonnement de Madame
 » *Furet* redouble , *Gertrude* n'est pas
 » moins surprise. *Dupré* lui dit à part ,
 » voulez-vous perdre votre réputation ,
 » vous n'avez pas d'autre parti à pren-
 » dre. » Madame *Gertrude* se trouve dans
 la nécessité de consentir. *Isabelle* épouse
Dort s ; & Madame *Furet* est contondue
 en apprenant que la pensionnaire enlevée,
 est sa fille : & que le jeune homme qui
 a fait le coup, est celui qu'elle a fait
 deshériter.

Le Public n'a eu qu'un sentiment sur
 cette Pièce. Elle lui a paru écrite délica-
 tement & conduite avec art. Madame la
Ruette, dont les progrès sont sensibles
 dans l'action théâtrale, a porté le rôle
 d'*Isabelle* à un point de supériorité qu'il
 fera difficile d'égalier : & Monsieur *Cler-*

Val s'est surpassé dans *Dorlis*. La musique est digne de Monsieur *Blaise*, dont les talens sont si précieux aux amateurs du gracieux & du simple,

On s'est un peu plaint du foible parti que l'auteur a tiré du rôle de Madame *Furet* qui, sœur ou tante de Madame *Gertrude*, & logée dans sa maison ou dans une qui y communique, auroit porté plus de vivacité dans l'intrigue & rendu le dénouement plus naturel.

Les *Législatrices*, Comédie en un Les Légis-
acte, en vers libres, mêlée d'Ariettes, tices.
par Monsieur *Moline*. Cette Pièce, que
l'impression seule a fait connoître, a oc-
casionné une querelle littéraire qui n'a
pû encore être jugée: deux Auteurs à la
fois en réclament la paternité: l'un prétend
que ce Drame a été pendant trois années
dans le porte-feuille d'un Musicien connu;
l'autre expose que depuis quinze Mois,
son ouvrage est entre les mains des Co-
médiens. La première Pièce est en vers, la
seconde est en prose; toutes deux portent
le même titre. L'Anonyme n'a conçu
sa Pièce, que d'après une lecture d'Aris-
trophane, & ce sont les *Harangueuses*;

Lisistrata, les *Fêtes de Cérés*, trois Comédies du Poëte Grec, qui lui en ont fait naître l'idée. Monsieur *Moline* n'a lû *Aristophane*, qu'après avoir composé les *Législatrices*. L'Anonime doit son dénouement au musicien, il est le même que celui dont s'est servi Monsieur *Moline*, & Monsieur *Moline* avait confié sa Pièce au musicien. L'un assure que Monsieur de *Voltaire* n'est point plagiaire pour avoir puisé le sujet de *Rome sauvée* dans la même source dont s'étoit servi *Crébillon* pour *Catilina*. Monsieur *Moline* répond que Monsieur de *Voltaire* n'a pas composé sa Tragédie sur le Manuscrit de *Catilina*: tous deux ont raison, si on les écoute séparément; mais tous deux ont peut être tort de se disputer une Pièce, qui, vraisemblablement ne paroîtra pas sur le Théâtre. Il se peut très-bien que les *Législatrices* appartiennent en propre à Monsieur *Moline*: il se peut aussi que ce soit un bien que l'Anonime revendique avec juste raison; il n'y a que la ressemblance du dénouement qui jette un nuage sur ce procès: nous laissons au musicien l'honneur de résoudre le problème.

Quoiqu'il en soit, si cet Opéra-bouffon n'est pas le premier dont la paternité ait été disputée, il est le premier qui ait eu l'avantage d'avoir intéressé les Grecs dans sa querelle. On avouera qu'un petit Drame du nouveau genre, dont le sujet est tiré de trois Pièces d'*Aristophane*, sans y comprendre le dénouement dont l'idée vient d'ailleurs, doit être un ouvrage cher aux amateurs de l'antiquité & précieux pour les partisans du goût moderne; que ne doit-on pas espérer de cette production, si elle paroît un jour avec les graces que peut lui communiquer une musique gracieuse?

Quelques Citoyens, fuyant leur Patrie saccagée, abordent une Isle déserte, dont la fécondité peut fournir abondamment à leurs besoins. Il est question d'établir une forme de gouvernement & de faire des loix. Les femmes prétendent s'ériger en *Législatrices*: les hommes s'y opposent. Les femmes veulent se séparer. On vient annoncer qu'une troupe de sauvages inonde l'Isle & met tout à sang: alors les hommes présentent leur épées aux femmes & leur disent que puisqu'elles veulent régner, elles doivent aussi re-

pousser l'ennemi : cette proposition n'est pas du goût des Dames, qui aiment mieux renoncer à l'honneur de faire des loix, que d'être dans l'obligation de s'aller battre.

Il est certain que ce sujet traité avec délicatesse, pourroit produire un très-bon effet au Théâtre.

Le petit Maître en Province,

Le sept Octobre les Comédiens représentèrent pour la première fois, le *Petit-Maître en province*, Comédie en un acte, en vers, mêlée d'ariettes, paroles de M. Harny, musique de M. Alexandre.

A la conduite, au style, aux caractères, à la fine critique de nos mœurs, répandue dans le cours de la pièce, on s'apperçoit aisément qu'elle étoit destinée pour le Théâtre François. M. Harny n'est pas le premier Auteur, forcé par des dégoûts comiques, de sourdes intrigues, des objections peu raisonnables, de transplanter les ouvrages : *Marrivault*, *Boissi*, en fournissent plus d'un exemple & tandis que le même jour on voit paroître & disparoître des pièces qui auroient dû se perdre dans la

poussiere du porte-feuille de l'auteur ; il en est d'autres qui pourroient réussir, que la cabale éloigne, que la jalousie rejette & dont les fausses connoissances prononcent l'arrêt.

Une lecture réfléchie du *petit Maître*, fait sentir combien le dialogue, coupé par la musique, perd de sa vivacité.

Un Marquis, jeune, petit Maître, dans toute l'étendue du terme, est depuis peu arrivé dans le Château d'un vieux Baron, dont il vient épouser la fille. Le Baron est absent, Le Marquis paroît en *frac* très-simple, tandis que ses Valets sont superbement vêtus. Il s'annonce avec beaucoup de fracas, tenant un dessein à la main, c'est celui de la voiture qu'il veut avoir pour son mariage. Il envoie la France, un de ses Laquais, à Paris, pour y faire travailler, & ordonne à un autre valet de passer chez différentes femmes. Il fait venir le cocher dont on lui a parlé; il le trouve trop petit & sans mine. On lui en présente un autre plus grand, il le retient, non qu'il soit habile, mais parce qu'il est bienfait & qu'il s'appelle *Brillant Dainval*, amant cheri de *Julie* que le Marquis doit épouser, vient

lui demander avec inquiétude ce qui l'attire dans ce château, le *Marquis* lui répond assez froidement.

Tu connois à Paris la Comtesse d'Orgé,
Sœur d'un certain Baron, Seigneur de ce Village.
Pour me donner sa niece, elle a tout arrangé,
Et j'ai sur sa parole entrepris le voyage.
Mais je n'ai pu trouver, en arrivant ici :
Que la mere & la fille avec beaucoup d'ennui.
Le Baron ; m'a-t-on dit, est un homme sauvage,
Amateur de ses prés ; de ses eaux, de ses bois,
Et qui de son Château n'est sorti qu'une fois.
Ce doit être, je pense, un plaisant personnage.

Et la fille, dit *Dainval*, elle est belle.

Sans doute, en arrivant, dès la première vue
Tu fixas ses desirs ?

Je ne l'ai pas trop vue, répond le *Marquis* ? Et tu vas l'épouser, ajoute *Dainval* ? bon, dit le *Marquis*.

Que m'importe ses traits ?

Je ne viens point adorer ma bergère,
Et filer à ses pieds les sentimens parfaits.
Ma femme me sera toujours fort étrangère.

Le *Marquis* à qui on vient annoncer
que sa voiture est prête, quitte cavaliè-

rement son ami. *Julie* qui survient assure *Dainval* qu'il n'a rien à craindre de ce rival. On annonce le maître du Château. Il est fort en colère contre sa femme qui, par complaisance pour le *Marquis*, a adopté quelques changemens qu'il a faits : il veut assommer son jardinier, parce qu'on a pris la moitié d'un clos pour faire un parterre. Il se plaint à *Dainval*, que Madame la *Baronne*, sur l'avis d'un fat, a fait jeter bas une avenue qui conduit à son bois, pour en faire une place où le *Marquis* exerce ses chevaux. Sa basse-cour est un manège, & sa grange une remise. La *Baronne* rit de son mauvais goût, & ne conçoit pas qu'il puisse regretter deux vilaines tourelles, éternelles enseignes d'une antique chaumière.

Votre nouveau Château pourra vous faire honneur :
Voulez-vous avoir l'air d'un campagnard stupide ;
De ses fossés bourbeux, défenseur intrépide ,
Et de son pont-levis, superbe admirateur.

Le *Baron* n'a point encore vu le *Marquis*, il l'entend venir, & se propose de lui parler sérieusement. Le *Marquis* arrive en frac, un fouet à la main.

& suivi de l'*Epine*, son valet, habillé superbement. Le Baron salue l'*Epine*, qu'il prend pour le *Marquis*, & veut faire retirer le *Marquis*, qu'il prend pour un valet. Le *Baron* qui s'apperçoit que le *Marquis* rit de sa méprise, dit à l'*Epine* en mettant son chapeau.

Ce cocher m'a tout l'air d'un insolent rieur.

Faites, ainsi que moi, mettez-vous à votre aise.

Il lui offre une chaise, & ordonne au *Marquis* de sortir, les ris redoublent, & *Dainval* est obligé d'expliquer au *Baron* que celui qu'il prend pour le valet, est le *Marquis*. Un valet, s'écrie le *Baron*. Cet homme porte donc les habits de son Maître? C'est le sien, lui dit *Dainval*. Alors le *Baron* ne s'étonne plus de l'air insolent du valet. Il demande au *Marquis* par quelle bisarrerie il se masque sous des dehors si peu faits pour lui? C'est, répond le petit maître, que je viens d'essayer six bidets à se mettre à genoux devant; c'est donc un grand plaisir que de conduire des chevaux & un équipage, dit le *Baron*?

Un plaisir, (reprend le Marquis) je dis plus , un devoir à présent.

Paroître sur le cours , dans un diable élégant ,
 Tout droit & sans appui , d'un air fier , avec grâce :
 De cent détours nouveaux , tracer le court espace ,
 Moderer ses chevaux , les presser foiblement ,
 Animer tout à-coup leur fougue impatiente ,
 Serrer le fantassin culbuté d'épouvante :
 Dans un passage étroit courir rapidement ,
 Près d'un char renversé voltiger d'un air libre ,
 Et malgré les cahots soutenir l'équilibre ,
 D'un jeune homme éduqué , c'est le premier talent.

Toute cette scène est une critique vive des mœurs & des usages du jour.

Dainval revient , & sûr du cœur de sa maîtresse , il annonce au *Marquis* qu'il se marie. Notre petit maître en est charmé , d'autant que celle qu'il épouse doit être jolie , & qu'abondance de biens est l'ame du commerce. La Scene suivante où le *Marquis* se trouve avec la *Baronne* , est consacrée à la satire des campagnards , surtout des conteurs de gazettes , des chasseurs déterminés , des beaux esprits de Province , des femmes qui prétendent encore être adorées à quarante ans , & de celles qui trouvent toujours les hommes spirituels lorsqu'ils sont bienfaits.

Le *Baron* & son épouse ont une furieuse querelle ensemble ; le premier dit que le *Marquis* est un fou , il proteste qu'il n'aura jamais sa fille , & qu'il va en disposer en faveur de son ami ; la *Baronne* jure que sa fille épousera le *Marquis*. Le jardinier interrompt plaisamment cette dispute , il vient demander son congé. Il ne peut tenir contre les folles idées du *Marquis* , qui prétend lui faire changer tout le potager.

Le *Baron* ordonne à sa fille , qui entre , de se préparer à donner la main à *Dainval* , & la *Baronne* veut qu'elle la réserve pour le *Marquis*.

Julie remet à sa suivante une lettre pour le *Marquis* : il survient & commence par se plaindre de ce qu'elle rougit & paroît déconcertée.

Depuis un mois , (dit-il) que je vous gronde ?
Quand prendrez-vous le ton du monde ?

La jeune *Julie* voudroit bien qu'il lui fît une peinture vraie de ce monde , dont elle entend parler. C'est ce que dans une *Ariette* le *Marquis* s'efforce de lui crayonner. *Julie* y répond par une autre *Ariette* , dans laquelle elle

trace un tableau gracieux de la pureté & de la candeur des mœurs villageoises, & fort en riant.

La suivante remet au *Marquis* la lettre de *Julie*. Le *Jardinier* qui les croit tous d'intelligence, va avertir le *Baron*. Le *Marquis* ouvre le billet, & lit :

La nature, Monsieur, vous forma très-aimable Il s'interrompt, & met le billet dans sa poche.

Le *Jardinier* & le *Baron* arrivent, & restent dans le fond du théâtre, tandis que le *Marquis* fait l'amour à la Suivante, & veut l'engager de le suivre à Paris. La *Baronne* qui entre, demeure à côté de son mari. Le *Marquis* continue ses propos galants : il dit à la Suivante qu'on a toujours le tems d'aimer sa femme, & que, quant au *Baron*, peu lui importe : que c'est un franc Provincial, qui a une estime profonde pour ses lapins & son vieux Château ; ensuite il fait l'énumération de tous ses ridicules, le *Baron* est prêt d'éclater, mais sa femme l'en empêche. Le *Marquis* continue, il tombe sur le chapitre de la *Baronne*, qui à son tour devient furieuse. Un *Quatuor* très-animé, termine cette scène.

Dainval arrive avec *Julie*. Il avoue au *Baron* qu'il adore sa fille, & il le conjure de se décider entre le *Marquis* & lui. Le *Marquis* plaisante *Dainval* sur ce qu'il a l'audace de se déclarer son rival. Tiens, lui dit-il, en lui présentant le billet de *Julie*, lis, voilà ton congé par écrit. *Dainval* lit le billet, souvent interrompu par le petit maître.

*La nature, Monsieur, vous forma très-aimable.
Embellissez Paris, qui sans vous plairoit moins.
Continuez à lui donner vos soins;*

Mais de les partager, je me sens incapable.

Par des nœuds plus chers à mon cœur,

En ces lieux mon ame est liée,

Et je vous devrai mon bonheur,

Si de vous je suis oubliée.

Dainval est transporté. Le *Marquis* loin d'être confondu de cette catastrophe, soutient avec le front le plus décidé, les plaisanteries du *Baron* & de la *Baronne*, & sort en disant qu'il se flatte qu'au premier jour, il recevra un billet plus sincère de la part de *Julie*.

La *Baronne* ne s'oppose plus à l'union de sa fille avec *Dainval*.

Par le léger précis que nous venons

de donner de cette pièce , on voit combien la musique , quelque gracieuse qu'elle soit , en retarde l'effet. Les applaudissemens accordés aux Ariettes , ont nui à la chaleur de l'action. Quelques critiques ont fait remarquer à M. Harny combien la pièce avoit de ressemblance avec le *méchant* & l'*impertinent* ; & en effet il lui seroit difficile d'éluder ce reproche , mais aussi ils ont rendu justice à l'aisance de son style , à la légèreté de ses portraits , & à l'économie entière de l'ouvrage , qui a dû souffrir par le mélange , toujours déplacé , du dialogue & de la musique.

Un Conte de Monsieur de *Voltaire* mis en action par Monsieur *Favart* , & représenté au Théâtre Italien , ne pouvoit manquer de réussir : aussi la *Fée Urgele* a obtenu des applaudissemens. Cette Pièce représentée le 26 Octobre à Fontainebleau , fut jouée à Paris le 4 Décembre suivant.

EXTRAIT de la Fée Urgele.

ACTEURS.

MARTON, *Mme. la Ruelle.*ROBINETTE, *Mme. Carlin.*Une Vieille, *Mme. Favart.*Le Chevalier Robert, *M. Clerval.*LA HIRE, Ecuyer de Robert, *M. Caillot.*La Reine Berthe, *Mlle. Desglands.*L'Avocate générale de la } *Mlle Catinon.*
Cour d'Amour.Vieilles Conseilleres de la } *Les Srs Champ-*
Cour d'Amour. *ville & Baletti.*L'Huissiere, *Mlle. Léonore.*PHILINTE, Berger, *M. Lobreau.*LICIDAS, autre Berger, *M. Beaupré.*THERESE, Bergere, *Mme. Carlin.*LISETTE, Bergere, *Mlle. Adelaïde.*Le Grand Veneur, *M. Deheffe.*

Suite, &c.

Au premier acte, le Théâtre représente un
 Paysage des plus agréables. On voit dans l'é-
 loignement le Palais du Roi Dagobert.

Marton déclare à la petite Bergere *Ro-*
binette qu'elle est éprise du Chevalier
Robert.

A R I E T T E.

Non , non , (dit-elle) ja ne puis me défendre
D'aimer ce généreux guerrier..

Ah ! si son cœur devenoit tendre ,

A son sort je veux me lier ;

Ne détruis pas mon espérance ,

Je puis triompher en ce jour ,

Richesse , honneur , grandeur , naissance ,

Tout dispaeroit devant l'amour.

Quoi ? vous pensez à l'épouser ? lui dit *Robinette* , mais songez-vous à la distance L'amour n'en connoît point , lui répond *Marion*.

C'est ainsi, que Monsieur *Favart* commence à préparer son dénouement.

Marion veut plaire à *Robert* sous des habits de Villageoise, elle en aura plus d'honneur à le soumettre , & pour s'assurer de sa constance , elle prétend lui laisser soupçonner qu'il a un rival : on entend la voix de *Robert* , les deux *Bergeres* se retirent.

Robert ordonne à son Ecuyer d'attacher son cheval à un arbre. Il veut jouir de la douceur de l'air qu'on respire dans cette campagne, & s'amuse à chanter ainsi les louanges de la Chevalerie errante,

ARIETTE.

La noble chose

Que d'être Chevalier !

On prend la cause

De l'univers entier.

On ne s'arme que pour la gloire ,

On répare les torts ,

On n'aspire à la victoire .

Que pour venger les foibles des torts .

La noble chose , &c.

D'un bras puissant

On soutient l'innocent ,

On le défend

Contre un tyran ,

Un brigand ;

Plein de valeur ,

Un cœur

Qui suit l'honneur ,

Goute le fruit

De ses travaux ,

Reçoit le prix

Que mérite un héros .

La noble chose , &c.

Lahire est fort aise que son maître reprenne haleine ; car il est bien las de courir , & il ne reste plus à *Robert* que son armure , son cheval & vingt écus dans sa valise. Puisque

Puisque nous avons cité l'Ariette de *Robert* qui fait l'éloge de la Chevalerie, il est juste de transcrire celle de la *Hire*, qui en fait l'histoire.

A R I E T T E.

Toujours par monts & par vaux,

Sans un instant de repos,

Errant,

Courant

Les aventures,

Du froid, du chaud,

Il faut essuyer les injures,

Faire des défis,

Exposer sa vie,

Voilà les profits

De la Chevalerie.

Trouver un objet friand,

N'oser baiser que son gaud :

Rien que son gaud :

Sans pain,

Sans vin,

Vivre de gloire,

Passer chaque nuit

Sans lit,

Et tout le jour sans boire,

Trouver son bien pris

Et sa douce amie,

Voilà les profits

De la Chevalerie.

Il. Parsie.

H

Robert a déjà apperçu *Marion* & en est devenu amoureux, il reste pour la revoir. Pendant que *la Hire* délace son héaume & son armure, *Marion* entre en chantant l'Ariette suivante.

A R I E T T E,

Je vends des bouquets,
De jolis bouquets,
Ils sont tout frais.
Hâtez-vous d'en faire usage,
Un seul jour les endommage,
Je vends, &c.

C'est l'image
D'un objet charmant,
C'est l'hommage
D'un tendre amant :

Hâtez-vous d'en faire usage,
Un seul jour les endommage,
Je vends, &c.
Sitôt qu'on voit la fleur nouvelle,
Il faut promptement la cueillir,
Fraîcheur d'amour passe comme elle.
Il n'est qu'un tems pour le plaisir,
Hâtez-vous d'en faire usage :
Je vends, &c.

Ici *Marion* est apperçue de *Robert*, pour irriter l'amour naissant du Cheva-

lier, elle feint que le soir même, elle sera fiancée à un certain *Colin* qu'elle aime. Le nom de *Colin* excite l'attention de *Robert* : il demande à la Bergère, quel est ce *Colin*.

Colin, (dit-elle) remplit tous mes vœux.
 Nous sommes pauvres, mais travailler nous soulage;
 Le travail est notre héritage,
 Il nous suffit, nous jouissons du jour,
 Nous avons l'appetit, le sommeil & l'amour.

Robert offre à *Marton* de lui acheter ses bouquets pour vingt écus, & un baiser. Les bouquets tombent & sont foulés aux pieds. *Marton* dans son désespoir chante.

A R I E T T E.

Ces œillets étoient à ma mere,
 Et mon panier en étoit plein.
 Mais, hélas! comment vais-je faire?
 Le baiser étoit à Colin.

Dans ce moment le cheval de *Robert* prend la fuite. la Hire & le Chevalier courent après : *Marton* est peu inquiète de ce prompt départ, elle sçait un moyen pour l'épouser.

Un chœur annonce l'arrivée de la Reine *Berthe*. Elle va chasser l'oiseau : *Marton* se jette à ses genoux , compte ce qui vient de lui arriver & obtient de la Reine , qu'on suive les traces de *Robert* & qu'on l'amène.

La Hire ouvre le second acte ; il vient de recouvrer le cheval & la valise ! *Robert* arrive & lui conte comment il a été arrêté par les gardes de la Reine *Berthe* ; ils l'ont conduit devant son tribunal , & pour avoir pris de force un baiser à *Marton*, il s'est vû condamner à perdre la vie.

A R I E T T E.

Pour un baiser

Faut-il perdre la vie ?

Marton est si jolie

Qu'on devoit m'excuser.

Qu'une beauté nous plaise ,

On croit ne s'exposer

Qu'à mourir d'aise

Pour un baiser.

Une question que je dois résoudre ,
ajoute t-il , décidera de mon fort.

C'est de dire ,

Ce qui séduit les femmes en tout tems.

La Hire traite cette question de bagatelle, il propose pour l'éclaircir, de consulter des femmes. *Robert* en a déjà consulté mille, & n'en est pas plus avancé. Il en paroît plusieurs qui ne l'instruisent pas mieux. Une vieille se présente: elle propose à *Robert* de le tirer de l'embaras où il se trouve, s'il s'engage par un serment sacré,

A former, à tenter, à finir à son gré
L'entreprise la plus hardie.

Il le jure foi de Chevalier; ce qui finit l'acte.

Au troisième acte, le Théâtre représente la salle où se tient la Cour d'amour. *Berthe* se place sur son Tribunal au milieu de ses conseilleres, vieilles & jeunes. L'Huissiere appelle plusieurs causes, qui sont jugées sommairement: vient celle de *Robert* & de *Marion*. Telle est la manière dont *Robert* résoud la question qui lui a été proposée.

A R I E T T E.

Ce qui plaît à toutes les Dames,
N'est pas facile à définir,
Il faudroit pénétrer leurs ames;
Et comment y parvenir?

H iij

A chaque instant leur goût varie ;
Un seul point flatte leur envie ,
Un point qui doit les réunir ,

Je vais le dire :

Plaire , charmer , séduire ,
Est un bonheur dans leur printemps ,
Mais gouverner , avoir l'empire ,
Est leur plaisir dans tous les tems.

Dans l'instant que *Robert* obtient sa grace , arrive la vieille , qui vient réclamer ses sermens. Elle expose à la Reine *Bershe* que c'est elle qui lui a dicté la réponse qu'il vient de faire , qu'elle attend la récompense dûe à cet éminent service , & que cette récompense est de l'accepter pour épouse. On doit juger comment *Robert* reçoit une pareille proposition. Il aimeroit mieux subir la première sentence : il fuit pour n'être pas réduit à cette ignominie ; mais il ne peut échapper aux poursuites de sa vieille qui le suit. Un divertissement de Provençaux finit cet acte. Une Romance de la vieille qui cherche son bien-aimé , coupe la fête assés inutilement , puisque comme Fée , elle n'a point de recherches à faire.

Le Théâtre au quatrième acte, représente l'intérieur de la Chaumière de la vieille.

La Hire tâche de consoler son maître qui paroît dans l'abattement, & se retire à l'arrivée de la vieille : elle apporte de quoi faire un frugal repas, & invite *Robert* à se mettre à table. Vous vous taisez, dit-elle,

Je n'aime point la taciturnité,
Et je prétends, sans vous déplaire,
Refondre votre caractère.

.

R O B E R T.

L'entreprise, à mon âge, est un peu difficile.

L A V I E I L L E.

Eh ! bon, bon, votre âge n'est rien :
Si je pouvois changer le mien,
Je vous trouverois plus docile.

R O B E R T.

Je pense que vous feriez bien.

L A V I E I L L E.

Sçachez que notre âge est le même,
Et qu'on est jeune tant qu'on aime ;

Qui dit vieillesse , dit insensibilité.

Si nous n'avons reçu qu'une ame languissante ;

Nous tombons , en naissant , dans la caducité.

Mais cette flamme active & pénétrante ,

L'amour , ce vrai présent de la Divinité ,

Dans nos cœurs qu'il échauffe , arrête la jeunesse ;

Il conserve , il nourrit le feu de nos beaux ans ,

Et sçait soustraire la vieillesse

A la rapidité du tems.

Toute cette scène est charmante & de la force du couplet que nous venons de citer. La *Vieille* en accusant *Robert* d'aimer toujours *Marton* , lui demande si cette *Marton* devenue vieille , feroit constamment aimée de lui ? ah ! dit-il ,

Ma bonne , pourquoi me forcer à vous dire ,

Que *Marton* sur mon cœur conserve son empire ?

Pour attaquer mes jours , je sçais ce qu'elle a fait ;

Mais malgré sa trame cruelle ,

Son ascendant l'emporte & triomphe toujours ;

Vous avez conservé mes jours ,

Je ne les chéris que pour elle.

LA VIEILLE.

C'en est trop , je ne puis endurer tes mépris ,

Je pourrois te citer au tribunal de Berthe ;

De ta déloyauté tu recevrais le prix ;

Mais j'aime mieux mourir que de causer ta perte.

La *Vieille* est désespérée; elle s'affoiblit, la mort va fermer ses yeux: prête à mourir, elle implore le Ciel en faveur de son Chevalier. Cette générosité touche le cœur de *Robert*.

R O B E R T.

Vivez, vivez, ma respectable bonne,
La perte de vos jours causeroit mon trépas:
Disposez de mon sort: Marton que j'abandonne
La pitié, le devoir, l'honneur, tout me l'ordonne

Oui. . . . je jure. . . .

L A V I E I L L E.

N'achevez pas.

Dans l'instant la Chaumière est changée en un Palais magnifique, & la Fée *Urgèle* paroît sur un trône brillant: *Robert* la reconnoit pour *Marton* & le mariage de ces deux amans, termine cette jolie Pièce.

Les vers & la musique de cette Pièce, ont obtenu les plus vifs applaudissemens. Le premier acte a prévenu en faveur de l'ouvrage, le second & le troisième ont paru froids, mais le dernier a réuni tous

H. v.

les suffrages: ce qui a fait écrire à quelques critiques que ce Drame plus resserré n'en auroit été que plus intéressant. Un reproche bien légitime qui a été fait à Monsieur *Favart*, c'est de s'être servi de deux actrices pour remplir le rôle d'*Urgèle*: puisqu'il falloit se prêter à l'illusion, l'intérêt eût été bien mieux soutenu, & le coup de Théâtre bien plus frappant, si *Marton* & la *Vieille* eussent été joués par la même personne. On auroit souhaité à Monsieur *Caillot*, un rôle plus transcendant & dans lequel il lui eût été possible de déployer ses talens si chéris du Public: on en dit autant de celui de Madame la *Ruette*, qui toutefois s'est surpassée dans *Marton*, nous disons surpassée, parce que nous n'avons point de termes pour exprimer le nouveau plaisir qu'elle nous fait dans les rôles dont elle se charge journellement.

Le 18 Janvier, les Comédiens Italiens risquèrent la première & unique représentation d'une comédie en un acte, mêlée d'Ariettes, intitulée le *Garde-chasse* & le *Braconnier*. Le peu de succès de cette nouveauté, dispense d'en

donner l'extrait , & prouve qu'un sujet manqué par un Auteur , est difficilement raccommo dé par un autre. Cette réflexion peut se rapporter à plusieurs Pièces qui , dans le même cas, ont éprouvé à peu-près le même sort.

La Bergere des Alpes , Pastorale en La Bergère
trois actes & en vers , mêlée de chant , des Alpes.
par Monsieur *Marmontel* , musique de
Monsieur *Koot* , fut donnée sur le Théâtre
Italien le 19 Fevrier.

Les ingénieux Contes de Monsieur Marmontel sont entre les mains de tous les gens de goût , & la Bergere des Alpes y tient un rang distingué : mais quoique chaque conte à la lecture , semble présenter une action Théatrale suivie & presque dialoguée, il ne s'ensuit pas qu'il n'y ait encore bien des difficultés à surmonter ; plusieurs Auteurs , frappés de l'intérêt tendre qui regne dans le conte de la Bergere des Alpes , ont infructueusement tenté de traiter ce sujet. Il étoit réservé à l'inventeur de nous le présenter avec succès sur la scène. Ce n'est pas toujours que le Public ait reçu avec enthousiasme cet ouvrage plein de décence & de délicatesse ; gâté, si on ose le dire , par

les tableaux grotesques de quelques Pièces du prétendu nouveau genre, accoutumé à ce ton grossièrement plaisant, ou froidement rustique de leurs Personages : oubliant volontiers & avec raison, le Poëte pour applaudir le musicien, le spectateur fut étonné de rencontrer dans cette Pastorale une action suivie, des caractères soutenus, de l'intérêt, une exposition, un nœud, un dénouement, enfin une comédie. Il ne pardonna qu'avec peine à l'Auteur, d'avoir essayé de l'attendrir & d'avoir forcé son attention chez les Italiens. Ces réflexions firent un peu de tort à la Pièce & jetterent du froid sur les représentations. On partagea la tendre douleur d'Adelaïde, mais les larmes ne coulerent pas à la vue du tombeau champêtre de Dorestan, & l'on regretta que la même plume n'eût pas dessiné cette situation pour le théâtre de la nation.

Telle est la force du préjugé. Les intermédes Italiens ont fait naître les Pièces à Ariettes ; mais les Auteurs qui ont saisi ce genre, loin de s'attacher à l'annoblir, ne se sont appliqués pour la plupart, qu'à choisir leurs sujets dans les plus viles conditions : un Poëte célèbre daigne en-

trer dans cette carrière , son style est décent , naturel , sa conduite sage , ses personnages ne grimacent point , il peint le sentiment , il interresse , il parle au cœur , & l'indifférence est le fruit qu'il recueille d'un travail pénible & réfléchi.

Si l'on ne voyoit le même Public , qui prodigue avec fureur ses applaudissemens à certains monstres , mêlés d'Ariettes , porter le lendemain à Cinna ou à Mérope le tribut de son admiration ou de ses larmes , l'Etranger croirait que le goût de la nation , est perverti , & que la seule Bouffonnerie , aidée de quelques airs , a droit de lui plaire.

On donna le 7 Juin sur le même théâtre , une première représentation des Pêcheurs , Comédie en un acte , mêlée d'Ariettes , par MM & Gossec. Les Pêcheurs.

Le Jeudi 24 Juillet , les Comédiens Italiens , donnerent la Clochette , Comédie en un acte & en vers , mêlée d'Ariettes , paroles de Monsieur Anféaume , Musique de Monsieur Duni. La Clochette.

Voici encore un sujet tiré des contes du naïf la Fontaine : sujet d'une si grande simplicité & qui semblait si

peu propre à fournir une intrigue théâtrale , que plusieurs fois il avoit été abandonné. Monsieur Anféaume plus hardi, a scû s'approprier ce conte, & en l'écrivant, il en a composé un *rien* qui sans être ni Comédie, ni Pastorale, ne laisse pas d'avoir quelque agrément.

ACTEURS.

COLINETTE, jeune Bergère,
Mme. la Ruette.

COLIN, Berger, amant de Colinette,
M. Clairval.

NICODEME, vieux Fermier, amoureux de
Colinette, *M. la Ruette.*

Colin a donné quelque sujet de mécontentement à la Bergère Colinette : Nicodème qui le rencontre & qui aime aussi Colinette, mais qui ignore que Colin est son rival, attribue le chagrin qu'il fait paroître, au dépit de n'avoir pu obtenir le bail de la ferme du Seigneur, qui vient de lui être adjudgé. Les deux Bergers s'expliquent. Colinette s'avance avec son troupeau & Colin menace Nicodème de lui faire un mauvais parti, s'il parle à la Bergère : tous deux se retirent dans l'es-

pérance d'avoir une conversation avec elle.

On se doute bien que Colinette qui paroît triste, va chanter & qu'elle s'adressera à ses moutons, elle le fait en effet dans ces termes.

A R I E T T E.

Du Printems qui vient de renaître,
Chers moutons, goûtez la douceur :
Tout vous rit dans ce lieu champêtre,
C'est pour vous qu'est fait le bonheur.

A l'abri des cruelles peines,
Dont l'amour tourmente mon cœur,
L'instant où vous portez ses chaînes,
Est pour vous l'instant du bonheur.

J'aimois Colin, dit-elle, mais l'ingrat
a changé & elle ajoute, en s'adressant à
son Agneau chéri.

Petit agneau, seul plaisir de ma vie,
Essaye-toi, rejoins le reste du troupeau :
Va, commence à courir sur l'herbette fleurie ;
Mais songe à ne pas t'égarer :
Je mourrais, s'il falloit de toi me séparer.

Nicodème arrive, il lui fait sa déclaration d'amour, d'un ton niais, qui,

quoique souvent rebattu , excite encore le rire. Colinette reçoit son nouvel amant avec assez de froideur , mais voyant Colin qui s'approche , elle l'écoute plus favorablement. Colin est désespéré, il reproche à Colinette son inconstance. La Bergere lui ordonne de se retirer, mais en sortant, il presse furieusement la main de Nicodème , ce qui jette celui-ci dans la plus grande frayeur.

Cependant Nicodème croit sa victoire assurée ; mais la naïve Colinette lui déclare qu'il se trompe & qu'elle ne se sent aucun penchant pour lui. Le sot Berger ne peut concevoir qu'une simple Bergere, sans égard à sa fortune, refuse un Fermier tel que lui. Il se propose de lui jouer un tour, qui réussissant, ne peut manquer de le faire aimer.

Colinette, poursuivie par Colin, rentre sur la scène. Elle reproche à son amant d'avoir parlé d'amour à Lison & de lui avoir dérobé un baiser : Colin accuse Colinette de s'être laissée éblouir par le bien de son rival. Ils se séparent plus brouillés que jamais : Colin resté seul , est persuadé que sa maîtresse ne l'aime plus, tandis qu'il rêve, le Fermier arrive :

il fait connoître assez ingénûement que la Bergere ne l'aime pas, mais il ajoute qu'il a un moyen sûr pour la réduire. Une Bergere, dit-il, doit rendre compte de ses Moutons. S'il s'en perd un, elle en est responsable. On examine le troupeau le soir. Ce discours intrigue Colin; il veut faire parler Nicodème qui lui laisse entrevoir, que tandis qu'il causoit avec Colinette, un loup auroit bien pu lui enlever un mouton, une brebis, ou quelque agneau. Il n'en faut pas plus à Colin pour le persuader que l'agneau chéri de sa Bergere, est la proie du loup, mais lorsque Nicodème lui demande s'il ne pense pas que Colinette auroit quelque retour pour celui qui lui rendroit son agneau, il croit entrevoir du mystere, & sort pour chercher l'agneau, le délivrer ou le venger.

C'est Nicodème qui a détourné le petit animal : il s'en félicite. Colinette vient en pleurs en demander des nouvelles au Fermier, & sur ce qu'il lui laisse croire qu'il le retrouvera, elle lui prend la main & lui dit, *ah! comme je vous aimerai*. Cette expression enchante Nicodème qui lui demande, s'il le ramène,

ce qu'elle lui donnera ? *Oh*, répond elle en s'en allant, *tout ce que vous voudrez*. qu'elle joie pour Nicodème d'avoir enlevé une ferme à Colin & de lui ravir encore sa maîtresse, aussi le voyant arriver, l'interroge-t-il, sous prétexte de sçavoir s'il a retrouvé le mouton perdu. Colin répond qu'il l'a cherché inutilement par tout : *Vous êtes mal-adroits vous autres*, replique le Fermier, *si je m'y mets, je gage le trouver*. Je gage que non, reprend Colin, Nicodème, sûr d'avoir renfermé l'agneau, sort pour l'aller prendre. *Il croit rire à mes dépens*, dit Colin, *ce qu'il cherche est à mon pouvoir*. Et là-dessus il tire de sa poche la clochette de l'agneau qu'il a détachée ; c'est par cette ruse qu'il espere l'emporter sur son rival, & obtenir sa maîtresse. Nicodème désespéré de n'avoir plus trouvé l'agneau où il l'avait caché, arrive sur le Théâtre tout hors de lui-même. Il se plaint dans un récitatif, qui est interrompu par la clochette, que Colin fait sonner dans la coulisse : Nicodème y court, croyant que c'est l'agneau. Il se fait là, en chantant un jeu long & puéril, qui a dû fatiguer les Acteurs & ennuyer les

spectateurs. Colin traverse plusieurs fois la scène, en faisant entendre la clochette. Nicodème ne cesse de courir du côté de l'endroit où elle vient de se faire entendre. Situation neuve si l'on veut, mais qui n'a pas dû exiger un grand effort d'imagination : heureusement que pour la terminer, une vieille mazure se présente dans un des coins du Théâtre, ou entre Nicodème, croyant y entendre l'agneau, & dans laquelle il est enfermé par Colin. Laissons-le y reprendre haleine, les courtes chantantes ont dû le faire aspirer à cet instant de tranquillité.

De son côté, Colinette pendant tout ce tems a cherché infructueusement son agneau chéri, la lassitude la ramene sur le Théâtre, où elle entend Nicodème se débattre dans la mazure, l'appeller & la supplier de le tirer de cette prison. *Je m'en vais*, dit-elle, attendez. Dans ce moment Colin, réfugié dans un petit bosquet à l'opposite de la mazure, fait entendre la clochette : elle croit que c'est son agneau, elle y vole, & trouve Colin qui l'arrête & la fait asseoir sur un gazon. Tout s'explique. L'agneau est en sûreté & sera rendu. Cette jalousie causée par

la soi-disante liaison de Colin avec Lison, n'étoit que pour faciliter le mariage de cette jeune bergere avec Lucas. Les deux amans se raccommoient , & un baiser est le gage de leur intimité. Pendant cette scène , l'impatient Nicodème est sorti de la mazure par une lucarne , il a tout entendu ; & qui plus est , vû donner le baiser , ce qui le détermine à garder la Ferme , & à céder la Bergere à Colin.

Telle est la marche de ce Drame , à la réussite duquel le Musicien n'a pas peu contribué. Le style en général est assez naturel , mais le bon Nicodème prend quelquefois un ton élevé , & ne se souvient pas assez qu'un niais doit toujours être niais. Il eût été à souhaiter , qu'au lieu d'étendre son sujet , l'auteur se fût renfermé dans les bornes que le conte lui prescrivait. Six scènes bien filées auroient fait de ce *rien* une *Bluette* très-agréable. La musique est digne de M. *Duni* , pour ne point répéter les éloges qu'il mérite. Quelques connoisseurs se seroient passés d'y trouver les Drelin , Drelin du Vaudeville & l'imitation de la clochette , forte d'effort musical , qu'en dépit du goût , le Public

semble prescrire aux Auteurs d'une piece à Ariettes, depuis la réussite de quelques morceaux de ce genre.

Quoique la fête de ce Château soit très-éloignée du ton des pieces à Ariettes, & que par conséquent elle ne semble pas exiger de place dans ce catalogue, nous nous en rappelons avec plaisir la premiere représentation donnée sur le Théâtre Italien le 25 Septembre.

La Fête du
Château.

Il seroit facile de prouver combien l'on a perdu, en quittant le Vaudeville pour l'Ariette, & la critique la moins amere auroit un vaste champ à parcourir, si elle daignoit comparer les pieces du nouveau genre avec celles de l'ancien. Quelle source de bon comique, d'excellentes plaisanteries, de pointes fines, & jamais étrangères au sujet, ne trouve-t-on point dans les dernieres? Quel froid, que de pensées inutiles & déplacées, que d'épigrammes hors d'œuvre se rencontrent dans ce qu'on appelle abusivement Comédies mêlées d'Ariettes. Pour l'ordinaire, en quoi consiste une piece moderne? c'est un canevas informe, des précis de scènes, du

mouvement & point d'action ; ajoutez à cela une prose manierée ou une poésie fade & sans goût, dont l'inconséquence du Musicien détermine la mesure, vous avez une partie des Comédies en musique. C'est ce que n'a point fait M. Favart dans la fête du Château : courant dans la carrière de l'Opera comique, ou si souvent il a atteint le but, il a forcé les applaudissemens du public, surpris de s'amuser à de petits airs connus, tandis qu'il ne croyoit ses oreilles propres qu'à entendre des Ariettes *italiennisées*, dont la difficulté, plus que le goût, fait souvent tout le mérite.

Esope à Cythère.

Esope à Cythère, Comédie en un acte, mêlée d'Ariettes, paroles de M. Dancourt, musique de MM. Trial & Vachon, donnée le 15 Décembre, nous n'opposerons à la sanglante satire dont cette piece est remplie, que ce vers de Destouches.

La critique est aisée, & l'art est difficile.

Le fond du sujet, sa marche, le style qu'on y a employé, tout constate cette vérité.

1767.

L'Esprit du Jour , pièce en un acte, L'esprit du
 mêlée d'Ariettes, paroles de M. Harny, *jour.*
 musique de M. Alexandre, fut donnée
 sur le Théâtre Italien le 22 Janvier, &
 n'eut que cette seule représentation, ce
 qui nous dispense d'en présenter une
 analyse qui ne pourroit être que fautive.

L'Aveugle de Palmyre, Comédie Pa- L'Aveugle
 storale en deux actes, en vers, mêlée de Palmyre,
 d'Ariettes, fut représentée le 5 Mars,
 avec une sorte de succès. Les paroles
 sont de M. Desfontaines, & la musique
 de M. Rodolphe.

A C T E U R S.

ZULMIS, aveugle, amant de Nadine,
M. Clairval.

NADINE, amante de Zulmis,
Mme. la Ruetze.

THELAMIS, rivale de Nadine,
Mlle. Mandeville.

ALIBECK, Grand Prêtre du Soleil,
M. Caillor.

ASSAN, Prêtre subalterne, *M. Dehesse.*
 Suite.

Zulmis , aveugle depuis l'enfance , a été élevé avec la jeune Nadine , & leur amour s'est accru avec l'âge. Alibeck , Grand Prêtre du Soleil , qui les protège , est parti depuis huit années pour chercher un remède à l'aveuglement de Zulmis : il a , pendant son absence , chargé Assan de garder ces jeunes amans , & lui a expressément défendu de les unir , que Zulmis n'eût vingt ans accomplis.

Thelamis , jeune coquette , rivale de Nadine , ouvre la scène avec Assan : elle lui annonce ses prétentions sur Zulmis , qui , ce jour écoulé , aura terminé sa vingtième année ; elle prétend qu'Alibeck est mort , puisqu'il n'est point de retour , & veut obliger Assan de séparer Zulmis de Nadine pour faire triompher son amour. Cette scène est bien faite ; elle annonce Nadine simple , modeste & qui plaît sans chercher à plaire ; elle peint Thelamis , moins pénétrée d'amour , que de jalousie & de coquetterie ; & fait connoître que l'oracle du Soleil a déclaré qu'il falloit attendre la fin de ce jour , avant de désunir Nadine & son amant. Thelamis se moque des ordres d'Assan , elle compte sur l'amour qu'elle

qu'elle implore & se retire, en voyant arriver la jeune Nadine qui conduit Zulmis.

Les tendres soins de Nadine pour Zulmis, leur amour réciproque, leurs expressions simples, jettent de l'intérêt dans cette scène, Zulmis attend sa guérison des secrets que rapportera le Grand Prêtre; mais dût-elle devenir impossible, ce malheur ne l'affecteroit pas, il adoroit toujours Nadine; cependant aux transports qu'il éprouve, quand il est près d'elle, il est persuadé qu'elle possède des beautés infinies. Nadine l'assure qu'un cœur tendre est tout son partage. Quoi! tout absolument, répond-il? Que veux-tu d'avantage, dit Nadine?

Z U L M I S.

Je veux. . . je veux. . . je ne sçais pas
Très-bien ce que je veux, & c'est mon embarras.

A I R.

Depuis l'enfance on me répète,
On me répète qu'ici bas,
Jamais notre cœur ne souhaite
Les plaisirs qu'il ne connoît pas.

II. Partie.

L

Le mien que le désir éclaire ,
 Et par le désir tourmenté ,
 Me dit tous les jours le contraire ,
 Et mon cœur dit la vérité.

Je ne connois point , ma Nadine ,
 Les plaisirs de l'amant heureux.
 Mais mon amour qui les devine
 Sent bien qu'ils manquent à mes vœux ;
 De ces plaisirs auxquels j'aspire ,
 Quelle est donc la réalité ?
 Je l'ignore & je la désire ,
 Mon cœur m'a dit la vérité.

Le mien, lui répond Nadine, est occupé d'un soin plus sérieux. Cette tendre amante craint que le Soleil qui est avancé dans sa course, ne nuise à leurs vœux. Zulmis est persuadé que le Grand Prêtre Alibeck sera de retour avant le coucher de ce astre ; mais, ajoute Zulmis, s'il faut nous voir séparer, attendons pour nous en affliger, que ce malheur nous soit arrivé, & jouissons du bonheur présent, Nadine répond :

A R I E T T E.

L'espoir qui t'enflâme
 Me rassure, & de mon ame

Suspend la douleur :
 Oui , oui , de mon ame
 L'heureux espoir qui t'enflâme ,
 Suspend , par sa douceur ,
 Les allarmes & la douleur.
 Dans ton assurance ,
 Je lis mon bonheur ,
 Et la constance
 Soutient mon cœur , &c.

Nadine est charmée des transports de son amant , mais elle craint , s'ils deviennent époux , que Zulmis ne change : le Berger la rassure , en lui faisant espérer que l'amour & la gayeré logeront toujours avec eux , & qu'après s'être mêlés aux amusemens de leurs enfans dans la prairie , de retour chez eux ils joueront ensemble à leur tour.

N A D I N E.

A I R.

Des simples jeux de son enfance ,
 Heureux qui se souvient long-tems.
 Ces jeux , qu'inventa l'innocence ,
 N'amusent que les vrais amans.

ZULMIS.

On dit que dans le mariage
On en apprend de plus charmans ?

NADINE.

Je n'en sçais rien , mais en ménage
Comme l'amour , foyons enfans.

ZULMIS.

Quand auprès de moi dans la plaine
Tu répètes quelque chanson ,
Je prête ma voix à la tienne ,
Et nous chantons à l'unisson.

NADINE.

On dit que dans le mariage
On apprend des jeux plus charmans ?

NADINE.

Je n'en sçais rien , mais en ménage
Comme l'amour , foyons enfans.

Nadine quitte un moment Zulmis
pour aller adresser sa priere au Soleil.
Pendant ce tems la jalouse Thélamis
s'approche , & prend la place de sa ri-
vale , dont elle contrefait la voix.. Tan-

dis qu'elle parle & qu'elle propose à Zulmis de venir s'unir avec elle aux pieds des Autels , sans attendre le retour d'Alibeck , ce Berger paroît étonné , embarrassé , il ne peut comprendre , dit-il ensuite , d'où peut naître le froid qu'il éprouve. Thélamis s'en offense , elle lui en fait des reproches ; elle feint de le croire inconstant , & lui déclare qu'elle le prévient , & que malgré ses regrets , elle sçait prendre son parti. Zulmis à ce langage ne reconnoît pas la tendre Nadine. Qui ne m'épargne pas le plus léger chagrin , qui même , me croyant inconstant , me déclare qu'elle oublie ma perfidie & prend son parti , sans être attendrie & sans verser des larmes , n'est point Nadine. Tout ce que peut dire Thélamis , toujours contrefaisant la voix de Nadine , ne peut échauffer le cœur de Zulmis. Elle feint de le croire amoureux d'elle-même , & sur ce qu'il lui jure qu'il n'en est rien , & que tout , s'il perd Nadine , est fait pour lui déplaire , Thélamis est désespérée , & pour comble d'embarras , elle apperçoit Nadine qui revient.

Thélamis vient (dit-elle) je te laisse avec elle ,

Mon cœur avec plaisir lui cède un infidèle ,

Et de son charmant entretien

Ne veut point le priver.

Zulmis que ces derniers mots ont piqué , s'adresse à Nadine qu'il prend pour Thélamis , & lui demande d'éloigner leur union , pour qu'il ait le tems de connoître son ame. Ce trait accable l'innocente Nadine , & tandis qu'elle s'en plaint dans une Ariette analogue à sa situation , Zulmis éprouve un changement qu'il ne peut concevoir ; tout l'amour , dit-il , qu'il avoit pour Nadine , il le ressent pour Thélamis. Nadine croit qu'un songe a troublé ses esprits. *Ecou-te-moi* , lui dit-elle , *mon cher Zulmis...* *je vous écoute aussi* , répond-il , *ma chere Thélamis*. Ce nom prononcé excite la colere de Nadine , & Zulmis en témoigne sa surprise. Thélamis n'a rien perdu de cette conversation , mais lorsqu'elle entend Nadine se nommer , elle s'avance avec précipitation , & prenant la main de Zulmis , elle lui dit :

C'est moi , Zulmis , moi qui la suis ,

Laisse qui te trompe & me suis.

Zulmis est plus que jamais dans l'étonnement, & pour s'en tirer, il demande à Nadine, si c'est pour la seconde fois qu'elle vient auprès de lui depuis qu'elle a été au Temple, & apprenant que c'est la première, il se trouve éclairci de la perfidie de Thélamis. Dans ce moment Assan vient annoncer à ces amans la mort d'Alibeck, & l'ordre qu'il a reçu du Ciel pour les séparer, ce qui ne s'exécute point de leur part sans regrets, & ce qui comble de joie la jalouse Thélamis, & termine le premier acte.

On ne peut se dissimuler que les trois scènes précédentes, d'ailleurs écrites avec délicatesse, ne soient hors de toute vraisemblance. Ce ne seroit pas assez de présenter Zulmis aveugle, pour donner quelque vérité à la scène, il faudroit encore le supposer privé de l'ouïe. Zulmis élevé avec Nadine depuis l'enfance, Zulmis qui connoît Thélamis, & qui plus d'une fois a dû être dans le cas de faire la comparaison des voix de ces deux Bergeres, peut-il être supposé se méprendre aussi grossièrement. Le cœur de Zulmis parle, il est vrai, mais trop tard, & en passant la première mé-

prise, on ne peut adopter l'instant de la seconde, lorsque les deux Bergères se trouvent ensemble.

Alibeck ouvre le second acte avec Assan, il a voulu allarmer les deux amans par le bruit de sa mort, mais il vient sécher leurs larmes & récompenser leur constance. Zulmis & Nadine s'approchent, & lui témoignent la joie qu'ils ont de le revoir, en le priant de ne pas différer plus long tems leur bonheur. Alibeck y consent. mais Thélamis arrive, elle s'oppose à ces nœuds, & déclare qu'elle a des prétentions sur Zulmis. Cet incident arrête la cérémonie, c'est alors qu'Alibeck fait connoître l'oracle que le Soleil a prononcé.

L'Oracle a prononcé (dit-il) que dans ces mêmes lieux

De deux beautés, dignes de ton hommage,

L'une devoit te rendre heureux :

Mais j'ignore, Zulmis, à laquelle des deux
est réservé cet avantage.

Le Grand Prêtre prétend sonder les sentimens des deux Bergères : il fait éloigner Zulmis, & ordonne à Assan

de rassembler toutes les beautés du canton.

Cet incident de l'oracle fait le nœud de la pièce, & il seroit difficile d'en trouver autant dans quantité de drames que nous avons passés en revue. Peu d'Auteurs s'astreignent à cette nécessité indispensable, qui les jetteroit dans l'embarras de dénouer leur intrigue.

La scène suivante est bien écrite, & pleine de délicatesse & de sentiment. Thélamis souhaiteroit que Zulmis recouvrât la vue pour connoître le prix de ses charmes; mais lorsqu'Alibek lui dit, que malgré les rides que l'âge imprimera sur son visage, l'aveuglement de Zulmis lui laissera toujours croire que son épouse conserve les agrémens de sa jeunesse, Thélamis s'écrie :

Qu'il soit aveugle & pour toute sa vie.

La tendre Nadine est d'un sentiment bien contraire, elle n'aime Zulmis que pour lui, & quand même il devroit lui être infidèle, puisque la cessation de son aveuglement doit être un bonheur pour lui, elle demande ardemment qu'il recouvre la vue.

Alibeck qui voit arriver Zulmis, ordonne aux deux Bergeres de garder le silence. Nadine & Thélamis, chacune de leur côté, se confondent dans la foule de leurs compagnes. Le Grand Prêtre rend la vue à Zulmis, qui étonné du spectacle nouveau qui se présente, d'abord en remercie le Dieu du jour, mais au milieu de cette troupe de Bergeres, il doit reconnoître sa maitresse. Il la cherche, il est incertain; enfin un mouvement intérieur semble lui annoncer qu'il l'a trouvée; il s'arrête devant Nadine, & chante.

A R I E T T E.

Vous avez toutes des attraits,

Et Vénus qui vous aime,

Prit plaisir elle-même

A former vos traits.

Mais malgré tant d'appas,

Un instinct flatteur,

Un charme vainqueur

Ramene ici mes pas.

Je vais... oui... non... je n'ose, hélas !...

Nadine... seroit-ce toi !...

Oui... non... je n'ose obéir

Au secret désir

Qui me fait la loi.

Au milieu de cette incertitude de Zulmis, Allibeck lui propose de lui fermer les yeux. Nadine dans ce moment s'écrie par un mouvement involontaire : *Non. . . .* Zulmis, à cette exclamation, dit, transporté de joie : *la voilà. . . . c'est Nadine*, & le Grand Prêtre termine la pièce, en disant à Thélamis,

Vous les voyez heureux ?

Pour mériter de l'être, apprenez comme on aime.

Malgré les défauts de cette pièce, on y découvre avec plaisir le germe de la Comédie, & les nuances du sentiment : on a reproché à l'Auteur un peu de froid ; mais ce froid même doit lui faire honneur & vaut mieux, selon nous, que cette grosse gayeté qui excite le rire fou, & ne part jamais du cœur. La musique de M. Rodolphe n'a pas non plus ce brillant & ce difficile si indiscretement recherché, mais elle est agréable & offre des morceaux assez bien travaillés pour procurer de justes éloges à son

compositeur. Si le sentiment, dans les piéces théâtrales du genre nouveau, ose une fois se montrer sans crainte, si une musique moins sçavante, moins difficile peut y être adaptée & entendue avec d'autant plus de plaisir, qu'elle sera plus chantante; enfin si la conduite & la diction sont regardées comme les parties essentielles d'un poëme, & que dans la musique on vienne à préférer le goût & l'agrément à la difficulté vaincue, on verra renaître avec satisfaction des Drames, qui, dans leur origine, n'ont éprouvé que froideur, & qu'indifférence de la part du Public. Ce tems peut être éloigné, mais il se peut aussi qu'une nouvelle révolution dans les goûts, nous ramene bientôt à la pureté du bon goût.

Toinon & Toinette. Toinon & Toinette, Comédie en deux actes; mêlée d'Ariettes; paroles de Monsieur Desboulmiers, musique de Monsieur Gossec, fut donnée pour la première fois le 20 Juin sur le Théâtre des Italiens.

A C T E U R S.

Le Pere LA ROCHE, Aubergiste,

M. Caillot.

TOINETTE, fille du Pere la Roche,

Mme la Ruette.

Maître ANTOINE, Oncle de Toinon,

M. la Ruette.

SABORD, Capitaine de Vaisseau corsaire,

M. Nainville.

TOINON, amant de Toinette,

M. Clerval.

Un bas Officier de Sabord.

Le Pere la Roche avoit autrefois placé deux mille écus sur la Frégatte la belle Marguerite, & depuis long-tems n'en ayant point de nouvelles, il s'est vû dans l'obligation d'emprunter mille livres d'Antoine Bertrand, à condition que s'il ne les lui rend pas au bout de l'an, ce vieillard épousera sa fille Toinette. Toinette aime Toinon, neveu d'Antoine, & elle en est aimée.

Sabord ouvre la scène par l'Ariette suivante.

A R I E T T E.

Point de soucis, point de tristesse,

Point de langueurs, point de tendresse;

L'amour ne fait le plus souvent
 Qu'engendrer l'humeur sombre & noire ;
 Et si par fois le cœur se rend
 Aux charmes d'une aimable enfant ,
 C'est lorsqu'elle nous verse à boire.
 Si le tendron fait le mutin ,
 Ma douleur est bientôt calmée.
 Je prend ma pipe , & mon chagrin
 Bientôt se dissipe en fumée.

Il est inutile de faire remarquer que l'idée de cette ariette, est prise de l'air que chante d'Outremer dans le Port de mer de Boindin.

Toinette vient verser du vin à Sabord qui tente de sçavoir si elle a le cœur pris. Elle se retire à l'arrivée de son pere. La Roche expose à Sabord le sujet de ses chagrins: il n'a qu'un jour pour rendre à maître Antoine les mille livres qu'il lui a emprunté , & s'il n'acquitte pas sa parole , il aura la douleur de lui voir épouser sa fille, comme il s'y est engagé par écrit. Le vieil Antoine vient interrompre la conversation & cette Scene n'est pastoujours dans le style de la bonne plaisanterie , quoique les pensées n'en soient pas neuves. la Roche cherche à

engager son créancier à lui donner du répit pour les mille livres en question, jusqu'aux nouvelles qu'il attend de la frégate la belle Marguerite, sur laquelle il a placé ses deux mille écus. A ce nom de la belle Marguerite, Sabord dit qu'il l'a rencontrée à Cadix avec une prise considérable : qu'elle ne peut tarder à arriver, & que peut être, elle est l'un de ces vaisseaux qu'on voit à l'ancre au large & qui n'attendent que la Marée pour entrer dans le Port.

Toinette se trouve avec son pere & lui avoue son amour pour Toinon. Il sort pour s'assurer de l'arrivée de son vaisseau. Antoine Bertrand, qui a reconnu la belle Marguerite en rade, est inquiet & voudroit bien terminer son mariage avec Toinette, avant qu'on fût informé du retour de la frégate; c'est un mauvais plaisant qui tient des propos assez hazardés à la petite Toinette. Toinon arrive tout joyeux d'avoir vû la belle Marguerite, & son oncle en prend occasion de dire à la petite Toinette que c'est sa maîtresse : la ruse est peu fine, cependant elle produit l'effet que le vieillard prétend en tirer, qui est de brouiller les

jeunes amans ; mais pour peu de tems , la Roche éclaircit ce soit-disant Mystere. Le tems se couvre , annonce une tempête qui pendant l'entr'acte , ne fait qu'augmenter , & qui successivement s'appaise.

Toinette ouvre le second acte ; Toinon qui la suit , lui annonce que son pere , ayant appris la fortune du sien , consent à leur mariage ; mais cette joye est troublée par l'arrivée d'Antoine : ce méchant vieillard les instruit que la belle Marguerite vient de faire naufrage dans le Port , il ajoute qu'il va faire mettre la Roche en prison.

Pendant qu'Antoine seul , se félicite de sa dureté , un bas Officier de Sabord vient l'arrêter , Toinette rentre , lorsqu'on l'entraîne , & lui demande la liberté de son pere qui a été conduit en prison. A ce bruit arrive Sabord , qui ne reconnoit point dans Antoine celui qu'il a engagé , & la Roche qui est sorti de prison & qui se présente , jette encore un nouvel embarras dans cette scène. La Roche croit devoir sa délivrance à Sabord : ce n'est point lui. C'est Toinon qui a fait cette bonne action & qui , obligé de renoncer à Toinette , s'est engagé avec le

Capitaine Sabord , moyennant mille francs pour délivrer la Roche. Cet éclaircissement est un peu allongé & languit , parce que la Roche qui n'a que des doutes , propose à Toinon de lui prêter les cent pistolles de son engagement , pour les rendre au Capitaine Sabord , sans doute auteur de ce bienfait : le jeune homme ne les a plus. Il les a donc employées à cette bonne œuvre. Sabord , pour présent de nôce , donne à Toinette l'engagement de Toinon son amant : alors , la Roche annonce à sa fille que le Capitaine de la frégatte la belle Marguerite , avoit mis tous ses effets sur sa prise , qu'il entre dans le Port avec le produit de ses courses , & que la frégatte perdue ne leur apporte aucun dommage , puisqu'elle avoit été prêtée à un autre Capitaine. Ainsi finit cette pièce , dont le sujet , traité avec plus de clarté , pouvoit faire un meilleur effet.

Nicaise , ancien Opéra-comique de Vadé , remis au Théâtre Italien , avec des Ariettes , par Monsieur Framery , Musique de Monsieur Bambini , fût donné le 15 Juiller.

Nicaise

C'est s'abuser étrangement que de croire rendre plus saillans nos Opéra-comiques, en substituant des Ariettes aux Vaudevilles. On fait disparoître les graces du naïf, pour ne mettre à leur place que des mots & des sons, qui parlent bien rarement au cœur & à l'esprit.

[Le double
Déguise-
ment.

Le double déguisement, Comédie en deux actes mêlée d'Ariettes, par Monsieur A Musique de Monsieur Gossec, donnée le 28 Septembre pour la premiere & unique fois. Deux déguisemens mal préparés & assez indécens, deux peres *Dindons*, un Gascon & une Hôtesse, dont il y auroit bien quelque chote à redire aux-mœurs; voilà tout ce que nous avons pû remarquer dans cette production nouvelle.

Les femmes
& le secret.

Les Femmes & le Secret, Comédie en un acte, mêlée d'Ariettes, par Monsieur Quétant, Musique de Monsieur Vachon, donnée le 9 Novembre.

ACTEURS.

Le Bailly, *M. la Ruelle.*

LUBIN, mari d'Annette, *M. Nainville.*

ANNETTE, femme de Lubin,

Mlle. Beauprè.

MARGUERITE, *Mme Berard.*

LUCAS, amant d'Hélène, *M. Clairval.*

HELENE, Maîtresse de Lucas,

Mme. la Ruelle.

Lucas & Lubin ont fait la partie de chasser un Lievre, & tandis que Lucas est à sa poursuite, Lubin apporte une cruche de vin: Lucas arrive, il a bien tué le lievre, mais le Bailli du Village s'en est saisi & l'auroit fait arrêter lui-même, s'il ne se fût sauvé. Ils ne sçavent qui a pû instruire le Bailli de leur dessein: Lubin soupçonne sa femme Annette: pour s'en éclaircir, il fait cacher son ami dans un Grenier, dont les fenêtres donnent dans l'endroit de la maison où ils sont présentement, avec promesse de l'aller bientôt retrouver. Annette arrive, Lubin son mari lui confie qu'il a eu querelle avec Lucas, qu'il l'a tué & que si l'affaire est sçue, il risque d'être pendu. Annette se désespere, & il la quitte en

lui recommandant de taire ce secret important. Marguerite vient visiter sa voisine , elle la voit triste & lui en demande le sujet ; tout en discourant , celle-ci lui tire adroitement son secret , bientôt elle le dit à Héléne. Le Bailli le sçait & vient pour faire mettre Lubin en Prison , tout se découvre , & le Bailli est le joueur du village.

Il y a dans cette Pièce des Scenes agréables & bien faites , entr'autres celles où le secret est divulgué , celle de l'écho , entre Lucas & Héléne , n'est pas neuve & pourroit en être retranchée , sans que le Drame y perdit ; la longueur du dénouement le rend froid , avec d'autant plus de raison , qu'il est prévu.

On sent que malgré la simplicité du fond de cette Pièce , on en pouvoit tirer des effets plus heureux , rendre le Bailli plus comique , ménager d'avantage la sensibilité d'Héléne , ou lui donner plus de ressorts , & prêter plus de jeu au babilage des commeres : ces Scenes conçues de la sorte , auroient amené un dénouement plus naturel , plus serré & bien plus gai. On aime dans ce Drame plusieurs morceaux de la musique de Monsieur Gossec.

Nous terminerons notre carrière par l'analyse de cette piece. Si le grand succès des Moissonneurs réveille l'attention du Public en faveur de ce genre de spectacle, nous avons lieu de croire que la fécondité des Auteurs, nous fournira bientôt assez de matieres, pour enrichir cet ouvrage d'un supplément, & pour nous réformer dans les choses que nous aurons mal vues, ou dans lesquelles nous n'aurons pas saisi avec justesse les décisions des Spectateurs. Nous demandons humblement pardon aux amateurs des Ariettes, si nous avons traité ce genre de *faux Goût*; mais nous avons cru appercevoir, dans les pieces les mieux construites & les plus favorisées, combien le chant faisoit perdre à l'intrigue, à la vivacité du Dialogue, & au jeu des Acteurs : de là nous avons conclu que quelques efforts qu'on employât, il n'étoit pas possible de parler en même-tems aux oreilles, à l'esprit & au cœur, nous pouvons nous tromper. Au reste ceci n'est qu'une opinion de vieillards, qui ne tire point à conséquence, & jusqu'à ce que ce chef-d'œuvre soit présenté sur la scène, on voudra bien leur permettre

de ne point s'en départir : de plus quel-
 qu'agréable que ce genre paroisse, quel-
 que suivi qu'il soit, nous ne craignons
 pas de dire qu'il ne peut durer long-
 tems. Si son règne a plus d'étendue que
 nous n'osons le croire, il en aura l'o-
 bligation aux talens réunis de Messieurs
 Sédaine & Favart, de Messieurs Monfi-
 gny, Philidor & Duni, de Mesdemoi-
 selles la Ruelle, Favart & Berard, &
 des Sieurs Caillot, Clairval & la Ruel-
 le, dont les talens si souvent dans le cas
 de soutenir des productions médiocres,
 ajouteront des graces aux ouvrages esti-
 més des Auteurs que nous venons de
 nommer.

Fin de la seconde Partie.

T A B L E

De la seconde Partie.

L E Guy de Chêne,	<i>page</i> I
La Bagarre ,	9
Le bon Seigneur ,	21
Le Bucheron , ou les trois Souhairs ,	12
Appelle & Campaste ,	23
Les deux Cousines ,	24
Les Fêtes de la Paix ,	25
Les deux Chasseurs & la Laitiere .	35
Les deux Talens ,	38
Zelie & Lindor ,	50
Le Sorcier ,	<i>ibid.</i>
Rose & Colas ,	62
Nanette & Lucas , ou la Payfanne curieuse ,	74
Les Amans de Village ,	82
L'anneau perdu & retrouvé ,	<i>ibid.</i>
Le Dormeur éveillé ,	89
Le Mariage par capitulation ,	94
Le Serrurier ,	<i>ibid.</i>
L'Inconſtant fixé ,	95
L'Ecole de la jeunefſe , ou le Barnevêlt fran-	
çois ,	108
Tome-Jones ,	121
Le Tonnelier ,	134
Les amours de Goneſſe ,	140
La réconciliation villageoiſe ,	<i>ibid.</i>

T A B L E.

Isabelle & Gertrude , ou les Sylphes supposés ,	<i>ibid.</i>
Les Législatrices ,	153
Le petit Maître en Province ,	156
La Fée Urgele , ou ce qui plaît aux Dames ,	165
La Bergere des Alpes ,	279
Les Pécheurs ,	181
La Clochette ,	<i>ibid.</i>
La Fête du Château ,	189
Esopé à Cythère ,	190
L'Esprit du jour ,	191
L'Aveugle de Palmyre ,	<i>ibid.</i>
Toinon & Toinette ,	204
Nicaise ,	209
Le double Déguisement ,	210
Les Femmes & le Secret ,	<i>ibid.</i>

Fin de la Table.



2562-120







